

SOUS LES BOMBES

CE FUNESTE 16 SEPTEMBRE 1943

Souvent par beau temps, très haut dans le ciel, des escadrilles de bombardiers alliés nous survolent. Ils poursuivent inexorablement leurs missions, dédaignant les milliers d'obus de D.C.A. qui s'élancent vers eux. Parfois, ils jettent des pluies de tracts qu'il est interdit de ramasser ou de fines bandelettes métalliques pour brouiller les systèmes d'écoute allemands.

L'aviation alliée attaque en France la machine de guerre nazie. Mais en même temps, de nombreuses cités françaises sont frappées par ces bombardements aveugles effectués à très haute altitude pour ne pas risquer les précieuses peaux des équipages Yankees. Ainsi, l'impressionnante base sous-marine de Saint-Nazaire a essuyé une cinquantaine de bombardements meurtriers. Intacte parmi les ruines, ses centaines de milliers de mètres cubes de béton accueillent toujours les redoutables sous-marins !

Seulement dans Saint-Nazaire rasée réduite à des monceaux de ruines, on ne distingue même plus le tracé des rues. Sur 45 000 habitants forcés d'évacuer, quelques centaines d'irréductibles subsistent dans leur ville morte. Chaque matin, des ouvriers viennent y travailler, mais en repartent le soir. Avec une poste qui ne délivre qu'une poignée de lettres, une mairie qui distribue 500 cartes d'alimentation, un seul restaurant et quelques cafés. Un cordon de gendarmes empêche les gens de revenir habiter leur ville. Il n'y a plus de Saint-Nazaire

Les Nazairiens repliés à Nantes nous content de bouleversantes histoires de bombardements, comme celui des cent cinquante apprentis tués avec leurs maîtres dans leur tranchée-abri. Si bien qu'à chaque alerte sur Nantes, les Nazairiens traumatisés sont les seuls à se précipiter dans les caves!

Ce funeste 16 septembre 1943, sous un splendide soleil d'automne, beaucoup de gens font en ville leurs courses de la rentrée. Quand, vers 16 heures, mugissent les sirènes pour notre... 321e alerte. Courageux par inconscience, les Nantais ne descendent pas dans les abris. Ils vaquent à leurs occupations, continuent leurs achats dans les magasins qui ferment doucement leurs portes.

Je rentre avec ma mère du Secours National où nous avons reçu quelques vêtements usagés. Mon frère n'a pas voulu y venir. Un sourd bourdonnement s'entend, s'amplifie, devient ronronnement puis grondement. Et très haut à 7 000 mètres dans le ciel sans nuage, nous distinguons plus de 150 forteresses volantes en formations bien régulières. L'assourdissant vrombissement de leurs six cents moteurs fait vibrer l'air, accompagné par les éclatements secs des obus anti- aériens.

Sûrs qu'ils ne viennent pas pour nous, ne sont- ils pas nos Alliés! Heureux et fiers, nous suivons l'évolution des quadrimoteurs libérateurs. Nous les comptons, les saluons des bras... à la barbe des Frisés! Soudain, j'aperçois, comme des points noirs largués des avions. Puis j'entends de violentes et nombreuses explosions qui se rapprochent. Mais c'est qu'ils nous bombardent!... Comme des volées de moineaux affolés, les gens paniqués, ne sachant où s'abriter courent dans tous les sens. Sifflements et détonations s'intensifient et durent... interminablement. Un homme hagard couvert de plâtras passe en courant et crie:

- Tout le Centre est démoli! Y a des tas de morts et de blessés partout!

Dès le départ des avions, je fonce angoissé vers le port où travaille mon frère. Mais place Bretagne, à deux cents mètres de chez nous, où suis- je ? Je ne reconnais plus ma ville natale! Comme je l'ai échappé belle! Partout où je suis passé il y a trente minutes, des bombes sont tombées. Je ne vois qu'immeubles détruits, façades éventrées, toits effondrés, magasins saccagés ! Des maisons de cinq étages sont réduites à d'énormes amas de pierrailles qui obstruent la rue. Des habitations en flammes aux escaliers coupés¹, des gens descendent des fenêtres avec des draps attaches. D'autres, hébétés, se dégagent seuls des décombres. Je croise des personnes avec des blessures affreuses, moi qui n'avais jamais vu de plaies graves! Sur les trottoirs, certains agonisent, semblent morts, l'un n'a plus de tête!

Place Royale, les incendies crépitent, une fillette me cramponne le bras et sanglote:

- Sauvez ma maman, sa jambe est cassée!

¹ Rue Guepin.

Aidé d'un blessé léger, nous la sortons d'une maison qui brûle. Encore plus inquiet pour mon frère, je cours dans une épaisse poussière, dans l'eau qui gicle des conduites crevées, au milieu de fortes odeurs de poudre, de gaz, de fumées. Partout des incendies que personne ne combat jaillissent, s'étendent. Je m'oriente difficilement, je contourne des chevaux éventrés, des voitures disloquées. Place du Commerce, l'aubette des trams est un charnier plein de cadavres. La grande poste flambe. N'est-ce pas un mauvais rêve que je vis tout éveillé ?

Traumatisés par ce qu'ils ont vécu, des survivants tentent de délivrer des gens bloqués. Ils creusent la terre avec leurs mains nues, déblaient des pierres, dégagent des sorties de caves. Ils transportent les blessés vers les pharmacies encore debout. Ils rassemblent les morts.

Lentement, les premiers secours s'organisent. Avec les quelques pelles et pioches disponibles, des équipiers de la Défense Passive, des marins allemands², des agents attaquent fébrilement les décombres où beaucoup de gens prisonniers dans un couloir, ensevelis sous des poutres, emmurés dans une pièce, hurlent à la mort. Devant tant d'incendies qui embrasent maintenant des immeubles entiers, les pompiers débordés ne savent où donner de la tête. Ils manquent d'eau, beaucoup de canalisations sont coupées. Ils craignent de noyer les survivants enterrés dans les caves. Des policiers barrent les rues où des bombes non éclatées risquent d'exploser.

L'Hôtel-Dieu s'est écroulé sous une avalanche de bombes, tuant à leur poste une cinquantaine de soignants et de malades. Les blessés sont évacués vers l'hôpital Saint-Jacques. Avec des voitures réquisitionnées, des secouristes aux casques blancs sifflent en permanence du marchepied de leurs ambulances improvisées. Rue du Calvaire, on charge des morts ensanglantés sur des charrettes à chevaux!

Les Nantais sont médusés devant une telle vision d'apocalypse. L'angoisse est sur tous les visages. De ceux qui voient le feu menacer leur logement et qui aidés de passants vident frénétiquement leurs possessions sur le trottoir. De ceux qui contemplant sans y croire leur travail d'une vie fracassé en quelques secondes. De ceux qui, frappés de stupeur devant les ruines de leur maison, se demandent affolés si leur famille n'est pas ensevelie dessous! De ceux qui savent qu'un des leurs est blessé et le cherchent frénétiquement. De ceux qui, blanc de platras, se demandent comment ils ont survécu. De ceux qui n'ont rien perdu mais n'en croient pas leurs yeux et se demandent pourquoi nos Alliés ont détruit notre ville et tué tant d'innocents!

A la serrurerie de mon frère³, j'apprends qu'il est disparu avec un autre apprenti, blessé sans doute et soigné quelque part, mais où ? Ma mère, rencontrée, me dit :

- Notre petit ange souffre tout seul, il nous appelle, il faut le trouver !

Dans toutes les salles de l'hôpital Saint-Jacques où sont entassés les blessés, nous allons et elle demande partout, avec une infatigable énergie de boule de nerfs :

- Vous l'avez pas vu mon gars, il a quinze ans, un pantalon de velours et un blouson bleu ?

Nous en avons pourtant vu des centaines de blessés. Beaucoup, faute-de-place, sont allongés dans les couloirs. Ils geignent, attendent des soins qui viennent très lentement, parce qu'ils sont si nombreux, que médicaments, pansements, médecins manquent, que sept grandes pharmacies sont détruites, que sans électricité, certains sont opérés à la lueur de lampes à pétrole. Que de sang, de souffrances rassemblés !

Toute la soirée, toute la nuit, nous cherchons. Et le lendemain, toujours à pied, nous parcourons les cliniques, partout où des blessés ont été transportés, mais en vain ! Pourtant les secours s'organisent. Les incendies qui ont gagné de nouvelles rues, dévoré des immeubles intacts, sont maintenant combattus par tous les pompiers de Nantes, renforcés par ceux d'Angers, du Mans, de Châteaubriant. Dans la nuit est arrivé le train-hôpital avec salles d'opérations, matériel de déblaiement, cuisines roulantes. Aux secouristes nantais se sont joints des terrassiers d'entreprises réquisitionnées, les mineurs des ardoisières d'Angers, des prisonniers rapatriés.

Dans le feu, les ruines croulantes, ces 1 700 sauveteurs s'acharnent, disputent à la mort les victimes enfouies dans les caves, ensevelies sous les décombres. Chaque heure, ils en sortent, hébétées, blessées. D'autres emmurés appellent encore, parfois, ils arrivent trop tard. Et ils déblaient

² Venus des bateaux et du Port.

³ Près du Quai de la Fosse et du Port.

les carrefours, dégagent les rues principales pour que s'acheminent les secours, s'évacuent les blessés, circulent les gens.

Il pleut, ce qui accentue l'impression de cauchemar, avec toutes ces artères bloquées par des barricades de débris, ces rues défoncées par des successions d'entonnoirs, ces places lardées de trous de bombes, ces tramways enlisés parmi les décombres, ces objets de toutes sortes : pavés, rails, balcons, gouttières, cheminées qui jonchent le sol. Toutes les horloges sont arrêtées à 16 h 15⁴.

Et partout, sur les trottoirs, au milieu des gravats, de la poussière s'entassent les meubles, baluchons, vêtements, vaisselles des sinistrés qu'ils gardent jalousement⁵. La queue à la mairie est si longue pour obtenir les quelques camions réquisitionnés, certains exigent des tarifs si scandaleux que dès qu'ils ont trouvé un abri, ils déplacent eux-mêmes leurs affaires, avec des brouettes, des remorques, des charrettes. Beaucoup les transportent à pied, dans de grosses valises, leurs matelas sur le dos. Comme des milliers de gens changent de domicile, qu'on croise énormément de déménagements, de voitures surchargées de meubles, on dirait une fourmilière retournée.

Deux jours et deux nuits, nous avons cherché mon frère. De plus en plus hagarde, ma mère harcèle de questions tous ceux qu'elle rencontre et va répétant à chacun :

- Vous l'avez pas vu mon gars, il a quinze ans, un pantalon de velours, un blouson bleu ?

Elle consulte les premières listes de blessés. Beaucoup de familles affolées ont comme nous un des leurs disparu et publient de poignants avis :

«Monsieur Duval recherche sa femme et son fils vus pour la dernière fois Rue du Calvaire. Madame Sabatier cherche sa fille de quatorze ans disparue place du Commerce. On recherche Madame Thévenin qui était dans le Centre à l'heure du bombardement. Que le chauffeur qui a emporté Madame Boulain grièvement blessée et son bébé se fasse connaître. Que les personnes ayant aperçu Mademoiselle David avant le bombardement renseignent son père !»

ON ENTERRE A TOUR DE BRAS

S'il est introuvable parmi les blessés, allons voir les morts, juste pour être sûr qu'il n'y est pas ! dis-je à ma mère.

D'un côté patiente une queue de parents angoissés, de l'autre Sortent des familles effondrées ayant identifié un des leurs. «Ils» les ont mis dans le Musée des Beaux-Arts, aux pieds des statues et des tableaux, plusieurs centaines de cadavres poussiéreux, allongés à même le sol, dans la tenue et la posture où la mort les a saisis : ouvriers en bleus, jardiniers manches retroussées, bouchers en tabliers, messieurs en costumes, dames en jolies robes, fillettes semblant dormir. Mais aussi des corps mutilés, tronqués, écrasés, défigurés. Sans parler des bras, des jambes, des débris humains déchiquetés, carbonisés, couverts de papier d'emballage. Le tout baigne dans une irrespirable odeur de désinfectant, dans une insoutenable ambiance de déchirantes scènes de retrouvailles, de pleurs, de gémissements.

Quel horrible moment nous avons vécu quand nous avons reconnu mon frère, pâle, intact, seulement terreux dans son pantalon de velours et blouson bleu... Ma mère qui se jette sur lui, l'étreint, l'embrasse... sanglote, lui parle, essuie la poussière de son visage de marbre... Avec peine, je la reconduis à la maison, elle pleure à gros sanglots, sans voir les gens qu'elle croise. Le ressort qui la tendait si active est brisé. Prostrée, les yeux inondés de grosses larmes, un grand mouchoir à la main, elle répète :

«Pourquoi le bon Dieu m'a-t-il pris mon ange ? Pourquoi ne m'a-t-il pas enlevée, moi qui ai vécu ma vie ? Qu'ai-je fait pour qu'il m'impose cette si affreuse douleur ? J'en ai pourtant assez vu ces temps !»

La Mairie ne pouvant inhumer chaque victime dans une concession individuelle, les morts sont enterrés ensemble dans un nouveau cimetière. Sur les murs encore debout, un faire-part collectif appelle la population aux funérailles de trois cents victimes, dont mon frère. Il mentionne vingt et un services funèbres suivis de longues listes de noms. Après les messes des morts, pendant que les bourdons sonnent le glas, des onze paroisses, de très longs convois s'ébranlent à pied, derrière les cercueils rangés sur des chars à chevaux vers ce cimetière de la Chauvinière à cinq kilomètres de la

⁴ L'heure du bombardement.

⁵ Par crainte des vols.

ville. La foule pleure en silence ; à qui s'adresse sa muette réprobation ? Aux Américains, aux Allemands, à la guerre ?

En ces lugubres jours de deuil, on enterre à tour de bras. Les trois cents morts sont ensevelis dans une indescriptible ambiance de douleur collective. Des milliers de gens endeuillés sanglotent ensemble aux bords des fosses communes, accablés sous leur immense chagrin ; les visages ruisselants de larmes, ils regardent sans voix la terre tomber sur les leurs, sur les cercueils de bois blanc, alignés au fond des longues tranchées.

Ici, dans la même caisse, sont ensevelis une maman et son bébé de quatre semaines. Là, c'est une mère de vingt-huit ans et ses fillettes de sept et deux ans, allongées de chaque côté d'elle. Plus loin, c'est une famille, père, mère et deux enfants ; et un père et sa fille, une mère et son fils, et deux frères de vingt et treize ans, et deux soeurs de dix-neuf et dix-sept ans, et des couples, et une mère avec son gamin de quatre ans. Puis une mère et ses deux fils de treize et onze ans, et des tués de tous âges : vingt, douze, un, seize, soixante-douze, quatre, trente-trois ! Et les inconnus, les non-identifiables que personne n'accompagne : numéros 304, 508, 41, 357 ! Seules quelques mains charitables leur jettent un petit bouquet !

Après les obsèques, à la sortie du pré, un officiel nous présente dignement ses condoléances. Nos voisins, nos amis, nos copains sont tous là. Sans vaines paroles, ils nous embrassent, beaucoup pleurent. Ces trois cents enterrements sont beaucoup plus lugubres que cent Toussaints ! En partant à pied, chaque famille regroupée entoure, soutient ses femmes, ses mères, prostrées, chancelantes, si écrasées sous le poids de leur insupportable désespoir, si pâles sous leurs voiles noirs, si fragiles sous leurs cheveux gris. Certaines s'évanouissent, elles vont pourtant devoir se cramponner, pour les leurs vivants, pour les absents éloignés.

A la maison, ma pauvre mère pleure sans cesse, rien ne la console, ne la sort de ses pensées. Elle ne mange plus, ne dort plus et vit comme une automate. Elle passe des heures à me parler, reparler de Gustave :

«Je le revois à tous les âges. Quand petit, il me disait : "Maman, je t'aime de tout mon cœur !" Quand pour la fête des Mères, il avait vidé sa tirelire pour m'acheter des ciseaux ! Il était si mignon, avec ses grands yeux doux, son sourire moqueur ! Dire que tout ça est sous terre... Jamais je ne m'y ferai ! Ma vie est brisée. Comment vivre avec cette immense peine dans la tête ? J'ai peur de devenir folle ! Et comment vais-je l'annoncer à ton père ?»

Rien n'a pu la retenir. Elle m'a entraîné sur sa tombe. Elle voulait trop lui causer. Complètement coupée de tout, des nombreux enterrements qui continuent de remplir les fosses, des familles éplorées, elle s'est déchargée le cour. Agenouillée dans la terre, sans essayer ses grosses larmes, elle lui a longtemps parlé !

Une jeune voisine, qui a perdu sa mère, est aussi là, tout en noir, des chaussures au chapeau⁶. Dire qu'elle va garder deux ans ce lugubre grand deuil ! Plus loin, une famille musulmane cerne une tombe et psalmodie inlassablement : «Ni or, ni argent tu n'emporteras, seul le bien que tu as fait !».

Le journal publie encore de pleines pages de convois mortuaires de «*décédés accidentellement*» le 16 septembre ! On croise toujours des enterrements collectifs et des tas de gens avec des pansements et toujours des déménagements. Leurs dossiers établis, les sinistrés reçoivent quelques vêtements, de nouveaux tickets, de l'argent, des repas gratuits. Un détachement de deux cents gars des Chantiers de Jeunesse est arrivé⁷. En bérets et treillis verts, ils participent activement au déblaiement, mais les décombres ne rendent plus que des cadavres et nous recevons un message du Maréchal :

«J'adresse aux familles de ces innocentes victimes l'expression de ma grande tristesse et de mes affectueuses condoléances.»

Partout, les conversations tournent autour des bombardements. On évoque les voisins, amis, blessés, tués, sinistrés. Dans le quartier, je suis tristement salué, montré du doigt : «Son frère est mort rue de la Verrerie !».

On parle d'un cordonnier parti en courses dont la femme, les deux fils sont enfouis sous les décombres de son immeuble et de son magasin. Les sauveteurs ne peuvent l'écarter de son foyer

⁶ En passant par le manteau, la robe, les gants, les bas !

⁷ De l'ex-zone Sud.

disparu. Désespéré, nuit et jour, il sanglote, sans manger ni dormir, indifférent à tout. Pourquoi vivre ? Il ne lui reste rien, plus rien

LES ÉPREUVES CONTINUENT

Pourtant, Nantes panse ses plaies. Dans certains quartiers, l'eau est rétablie, peu à peu l'électricité fonctionne, le gaz sera réparé plus tard. Les gens recommencent à vivre, les usines reprennent, les commerces non sinistrés rouvrent. Les rues sont sommairement déblayées, quelques trams circulent. Les sinistrés s'installent ailleurs. Les services publics détruits refontionnent où ils peuvent. Les Nantais s'accrochent à leurs ruines. La Défense Passive rappelle ses consignes :

«Suite aux bombardements, la ville doit être obscurcie dès la tombée de la nuit. Aucune lumière ne doit être visible y compris dans les cours intérieures⁸. Dès l'alerte, évacuez tous les lieux publics, fermez vos compteurs, éteignez vos lampes de poche bleuies, empruntez les escaliers de pierres. Surtout, ne restez pas dans les rues, 90 % des victimes y ont été atteintes. Descendez dans les abris, n'y fumez pas, n'y conduisez pas d'animaux, munissez vos enfants de plaques d'identité».

«Faute de matériaux, la ville ne peut construire de nouveaux abris. Creusez une tranchée dans votre jardin. Étayez vos caves pour qu'elles supportent les étages écrasés du dessus. Percez les murs pour communiquer entre abris voisins et permettre la fuite des survivants. Placez-vous près des murs épais. Défendez-vous du feu, avec un linge humide sur les cheveux ou une couverture mouillée sur les épaules. Sans vous affoler, couvrez de sable les bombes incendiaires».⁹

Mais quelles autres dures épreuves nous attendent ! Le 23 septembre au matin, une semaine après le premier bombardement, nouvelle attaque par des avions anglais «en piqué» et limité aux bateaux et installations portuaires. On compte encore 50 morts, 80 blessés, 200 immeubles détruits.

Le soir même, dès que les lugubres sirènes emplissent l'air, je fonce vers une tranchée de la place Viarme. Elle est pleine ! Au moment de descendre dans une autre, je tourne la tête et vois ma mère devant notre couloir, pressentiment, chance ? Je cours vers elle, pensant s'il arrive malheur, autant être ensemble. Cinq minutes après, cent bombardiers attaquent à nouveau la ville. Nous ne les saluons plus ! Les dangereux éclats de la D.C.A. boche qui tonne de toutes ses batteries retombent partout. Des secouristes abandonnent leur voiture et se précipitent dans un abri de la place. Entrés chez notre épicière, nous entendons comme un extraordinaire bruit de tôles secouées.

- Planquez-vous tous, c'est pour nous ! hurle un voisin, M. Jacquelin.

D'énormes détonations nous percent les oreilles. Le sol tremble, la maison remue, les murs vacillent. J'enfonce ma tête dans les épaules, un grand souffle me soulève de terre, mes cheveux se dressent sur ma tête. Toutes les vitres dégringolent, une épaisse poussière envahit tout. Quand elle retombe, je vois qu'un chapelet de bombes est tombé sur nous, sur les maisons d'en face et... qu'au lieu de l'abri où j'allais descendre, il n'y a qu'un grand entonnoir. Avec partout autour..., des lambeaux humains, des bouts de chair qui jonchent le sol. Vingt personnes y ont été déchiquetées Je les ai vues en vie le dernier !

- Ton heure n'était pas sonnée ! me dit M. Jacquelin.

A nouveau, les rues sont couvertes de débris de toutes sortes : fils électriques, ardoises, briques, planches, pierres, vélos tordus, véhicules écrasés. Une plaque d'égout de 160 kilos a été projetée à 100 mètres. Des maisons d'en face démolies par les bombes sortent des voisins ensanglantés. Un père porte dans ses bras sa fillette tuée. Si l'on compte moins de morts, les gens s'étant abrités, on dénombre plus d'immeubles détruits, plus de quartiers touchés que la semaine d'avant.

Des milliers de sinistrés disputent aux flammes leurs meubles, literies, vêtements, linges qui partout s'entassent pêle-mêle sur les trottoirs. De nombreux sans-abri cherchent fébrilement un toit pour y entreposer ce qu'ils ont sauvé, car tout le Centre est en feu. De toutes parts, les incendies éclatent. Les Grands Magasins Decré flambent, des menuiseries brûlent, de grosses drogueries¹⁰ jaillissent d'immenses flammes qui s'élancent vers le ciel, embrasent les maisons voisines, ronflent dans les immeubles, dévorent des rues entières. De l'immense brasier, d'épaisses colonnes de

⁸ «La sécurité de tous en dépend. Les phares d'autos et de bicyclettes doivent être camouflés en bleu foncé. Les pillards arrêtés pendant les alertes seront fusillés.»

⁹ «Dans les usines de banlieue, les ouvriers se disperseront a bicyclette ou avec les camions disponibles.»

¹⁰ Rue de la Paix.

fumées noires s'élèvent, couvrent la ville. Des odeurs de caoutchoucs grillés, de choses calcinées empestent l'air !

Toute la nuit, sous notre fenêtre, des gens marchent sur le tapis de vitres cassées qui crissent sous leurs pas. Au matin, dans notre logement soufflé par les bombes, aux cloisons fissurées, au plafond crevé par une énorme pierre venue d'où et qui a traversé le toit, plus d'eau, de gaz, d'électricité, de nourriture. De longues queues s'allongent devant les épiceries et boulangeries ouvertes, les ordures ne sont pas ramassées. A la Société Nantaise d'Électricité, j'attends longtemps des tickets de pétrole, de bougies et pour 50 kilos de charbon octroyés par foyer pour remplacer le gaz et l'électricité coupés.

D'urgents appels sont lancés à la population

«Écartez-vous des incendies et des lieux bombardés, n'y gênez pas le travail des sauveteurs. Donnez aux milliers de sans-abri couvertures et draps; logez-les en attendant qu'ils retrouvent un toit. Sinistrés qui n'êtes pas encore abrités ou qui avez perdu vos cartes d'alimentation, consultez la Mairie. Les restaurants municipaux, du Secours National, du Train-Hôpital vous serviront des repas chauds.»

Les sans-abri ont veillé toute la nuit leurs ballots. Maintenant, ils déménagent dans tout ce qui peut rouler et transporter leurs affaires. A la Mairie, ils attendent des heures pour constituer leurs dossiers. Victorine, qui est sinistrée partielle et amie de maman, a dormi avec elle et nous apporte ses affaires. L'odeur des incendies qui font rage imprègne nos vêtements et les énormes nuages de fumée obscurcissent toujours la ville.

De toute la région, de toutes les communes grandes et petites, les pompiers sont accourus vers notre ville martyre d'Ancenis, Angers, Carquefou, Châteaubriant, Cholet, Clisson, Couéron, Laval, Le Mans, Le Loroux, Nort-sur-Erdre, Nozay, La Roche-sur-Yon, Saumur, Savenay, Segré, Tours..., sans parler des marins-pompiers et des pompiers allemands.

Partout serpentent leurs longs tuyaux, se remarquent leurs voitures rouges. Sur leurs échelles, lances à la main, ils combattent les gigantesques incendies. Avec les membres de la Défense Passive, les Secouristes, les Jeunes des Chantiers¹¹, toute la nuit, au milieu des flammes qui gagnent, des pans de murs qui s'écroulent parmi de folles gerbes d'étincelles, fébrilement, ils attaquent les décombres, creusent vers les caves. Sans repos ni sommeil, ils s'acharnent au sauvetage des emmurés, libèrent des dizaines d'ensevelis. Alors que des équipiers nantais sont sinistrés aussi, et ont perdu des leurs dans la tourmente.

Cette nuit, des terrassiers d'entreprises réquisitionnées et un nouveau détachement des Chantiers de Jeunesse sont arrivés en renfort. A la pelle et à la pioche, ils déblaient les rues, ils fouillent les pharmacies sinistrées pour récupérer leurs précieux médicaments. Ils dégagent, le stock régional de 90 000 kilos de beurre enterré dans les ruines des entrepôts frigorifiques. Ils désamorcent les bombes non éclatées, ils creusent les tombes, ils identifient les cadavres.

Des médecins et infirmières accourent des villes voisines, mais faute d'hôpitaux, d'électricité, les blessés à opérer sont évacués sur Angers. Constamment, des voitures-ambulances foncent à grands coups de sifflets vers le train-hôpital revenu. Parfois, un grand silence est exigé pour écouter les faibles appels des ensevelis. J'en vois sortir deux, après vingt heures de terrible angoisse, coincés sous des poutres.

LE FOL EXODE

Bien des chiffres de victimes circulent sur ces bombardements. La rumeur publique affirme : 5 000 morts, 10 000 blessés. La Préfecture annonce : 2 000 tués, 4 000 blessés. En connaîtra-t-on jamais le nombre ? Il reste encore combien d'enterrés, d'asphyxiés, de brûlés vifs dans les caves et sous les décombres ? D'ailleurs, chaque jour, on dégage de nouveaux cadavres. Il y a tant de morts que le bois manque pour les cercueils, les derniers sont faits de planches non rabotées, de bois pour caisses d'emballage.

Pour sauver la population, la Préfecture affiche de draconiennes mesures :

*«Évacuation immédiate et obligatoire de tous les enfants, de six à quatorze ans et des plus jeunes accompagnés de leur mère sans travail. En **aucun** cas leurs tickets de ravitaillement ne seront renouvelés à Nantes ! Aucune école n'ouvrira à la rentrée. Doivent aussi partir, les femmes enceintes, les infirmes, les vieillards, tous ceux qu'aucun emploi ne retient en ville !*

¹¹ 2 000 sauveteurs en tout.

«Par contre, tous tes fonctionnaires, employés, ouvriers, artisans, commerçants, personnel médical, indispensables à la vie de la Cité resteront obligatoirement à leur poste et ne le quitteront sous aucun prétexte. Ceux qui l'auraient abandonné doivent le reprendre immédiatement. Les évacués des maisons non sinistrées n'emporteront que leurs linges et vêtements. Leurs meubles, vaisselle, etc., resteront sur place pour loger les ouvriers sinistrés devant travailler à Nantes.»

L'Éducation Nationale communique :

«La survie des petits Français est indispensable pour l'avenir de notre peuple ! Protégeons-les contre ces bombardements aveugles. Retardons la rentrée scolaire au 18 octobre, maintenons les colonies de vacances où elles sont. Dispersons les élèves dans les locaux, évitons toute concentration imprudente d'enfants. Organisons leur scolarité par demi-journées¹². Développons les cours par correspondance. S'il manque des enseignants, rappelons des maîtres retraités. Confions les enfants à des personnes de moralité éprouvée, ils rattraperont ensuite leur retard en instruction générale, l'enjeu est trop important. Tous les examens prévus à Nantes en octobre : Baccalauréat, Brevet Élémentaire, Brevet Supérieur, sont ajournés.»

Traumatisés par ces trois bombardements en huit jours, saturés de scènes atroces, choqués par les incendies qui s'étendent, troublés par ces mesures d'évacuation, beaucoup de survivants s'inquiètent pour l'avenir. Soudain, une sinistre rumeur galope, se propage comme une traînée de poudre :

«Ils¹³ ont jeté des tracts, ils reviennent bombarder ! Nantes sera comme Saint-Nazaire !»

Alors c'est l'affolement général. Comme les rats d'un navire qui sombre, les Nantais paniqués désertent leur foyer, abandonnent leur ville. Sans avoir vu ces tracts, mais hantés par cette menace de nouveaux raids, nous régularisons notre situation dans un centre d'évacuation. Nous courons dire au revoir à mon frère, nous chargeons sur ma bicyclette deux valises de fringues, une boîte de photos souvenirs et papiers précieux. Ma mère attrape une musette, un sac à provisions et nous prenons la route de Vallet, à pied bien entendu !

Nous contournons les cratères de bombes, les incendies qui sont loin d'être maîtrisés. Nous escaladons péniblement des barricades de débris, nous évitons les torpilles non éclatées. Nous croisons des enterrements collectifs avec peu de monde derrière, et des sinistrés qui contemplent leur maison se consumer. Mais ce que l'on rencontre surtout, ce sont énormément de gens chargés comme nous, qui débouchent de partout, de toutes les rues dans une atmosphère de fin du monde ! Ce sauve-qui-peut général décide les hésitants. Devant cet exode massif de la population, des commerçants paniqués ferment boutique, des fonctionnaires abandonnent leur poste. Les secouristes, les pompiers, serrent les dents.

L'interminable file d'évacués se rue hors de la ville, traverse la Loire, s'enfuit vers Clisson, Poitiers... A gauche, la route est vide, personne ne va vers Nantes. A droite, à perte de vue, une colonne sans fin de gens. Comme moi, beaucoup poussent péniblement des vélos chargés comme des mulets, de valises, ballots, paniers. D'autres sur toutes sortes de véhicules, des brouettes, des remorques, ont entassé le maximum, y compris des chats, des chiens, des oiseaux. Attelés à de lourdes charrettes à bras, des femmes, des adolescents tirent et peinent. Même les petits, les vieux coltinent des baluchons et harassés se traînent. Des mémés sont roulées sur des poussettes. Ceux qui portent à la main leurs lourdes valises s'arrêtent épuisés tous les deux cents mètres, rattrapés par les sinistrés totaux qui ne possèdent guère que ce qu'ils ont sur le dos. La colonne dépasse des exténués écroulés dans les fossés. Les réfugiés déjà fourbus se traînent sans parler tendus vers un seul but : échapper à ces bombes meurtrières, fuir ces scènes d'horreur. D'ailleurs, il suffit de tourner la tête pour voir d'où nous venons : les hautes flammes sur la ville, l'énorme fumée qui emplie le ciel, les grands immeubles en ruines. Quel cour de pierre ne réagirait pas devant notre détresse, qu'elle fait peine à voir notre pitoyable colonne qui émeut les femmes des villages que nous traversons. Elles pleurent en nous disant :

- Mes pauvres gens, que vous avez de la misère, qu'il faut s'en voir ces temps ! Quel affreux malheur cette guerre !

Ma mère marche comme une mécanique, rêve à mon frère et ne change pas sa musette d'épaule. Elle en conservera huit jours une vive douleur. A Vertou, des volontaires du Secours National nous servent un bouillon chaud et nous disent que partout autour de Nantes c'est le même exode ! On parle de 140 000 personnes dont 35 000 enfants qui s'évacuent, à pied, au hasard, en majorité vers la Vienne, à 180 kilomètres, où paraît-il on les accueillera. Les Valletais connaissent

¹² Dans le même local, une classe travaille le matin, une autre l'après-midi.

¹³ Les Anglo Américains.

Nantes, ils ont entendu les bombardements, vu les incendies et savent ce que nous avons vécu. Dans un vaste élan de solidarité, les cœurs ont vaincu les égoïsmes ! Ils ont trouvé beaucoup de nourriture introuvable et prévu d'héberger des centaines d'évacués dans les familles.

TRISTES RÉFUGIÉS

Après un bon repas servi par des bénévoles, les langues se délient, les réfugiés ont besoin de parler, de partager leurs souffrances. Une jeune fille raconte tristement :

- Nous sommes sinistrés partiels de la rue Guépin. Ma mère restée cinq heures sous les décombres est encore hospitalisée. Mon père et moi avons sauvé et entassé chez des amis notre mobilier, nos vêtements. Je pars seule avec mon frère, papa vit dans un foyer, nous n'avons plus de maison. Où nous installerons-nous, quand nous reviendrons ?

Entourée de deux enfants, une mère nous dit d'une voix très émue :

- Mademoiselle, votre logement est détruit, mais presque toutes vos affaires sont sauvées. Moi, je suis sinistrée totale. J'ai quitté Nantes, le cœur bien gros et les mains vides. Notre maison construite par mon mari, avec tant de peines, n'est plus qu'un tas de gravats. Comment dans son stalag réagira-t-il en apprenant que les pièces où ont grandi ses enfants, les meubles hérités des parents, notre chambre achetée sou à sou, tout ce que nous avons réuni en une vie de travail a brûlé en une heure !

«Mais ce que je regrette le plus, ce sont nos souvenirs, toutes les photos de mes parents décédés, de nos enfants à tous les âges ! Jamais je ne les reverrai. Et comment affronterons-nous l'hiver dans cette Vienne inconnue, sans argent puisque nos économies ont brûlé, sans vêtements, toute notre garde-robe est sur nous. Et quand serons-nous indemnisés ?»

Entourée de trois fillettes, une femme hagarde, mais bien vêtue, reprend les yeux pleins de larmes et d'une voix monocorde :

- Je vous plains beaucoup madame, mais vous recevrez habits, argent, logement et après la guerre, vous reconstruirez votre maison avec votre mari revenu. Moi, j'ai perdu mon époux le 16,¹⁴ brûlé vif dans son atelier, une mort atroce Il était tellement bon, gai et fort que tout le monde l'aimait. Je m'entendais si bien avec mon Bernard, nous vivions en si étroite communion que nos jours n'étaient que joies. Nous avons tant d'idées pour notre vie d'après-guerre !

«L'existence sans lui ne peut m'apporter aucun plaisir. Plus rien ne m'intéresse. Ma vie est finie et n'a plus aucun sens, à quoi bon continuer cette absurde comédie ? Comme je souffre le matin quand, après une nuit de cauchemar, je réalise que mon Bernard n'est plus ! Une terrible douleur me broie le cœur et je me demande si j'aurai le courage de vivre jusqu'au soir ! Sans cesse, il est là devant mes yeux. S'il n'y avait que moi, depuis longtemps, je serai allongée à ses côtés, à ma place, pour toujours. Uniquement pour nos filles qu'il aimait tant, je me force à exister, pour les élever comme il voulait qu'elles le soient. Mais ça me pèse affreusement !»

Ses enfants sortis, elle murmure :

- C'est terrible à dire, mais j'aurais préféré perdre une de mes chères fillettes et garder mon époux adoré. Nous aurions horriblement souffert, mais il m'aurait épaulé, nous étions jeunes et nous aurions eu deux ou trois autres bébés qui nous auraient consolés !

Comme elle éclate en sanglots en contemplant la photo mouillée de larmes de son mari qu'elle tenait en permanence dans la main, ma mère sort de sa douleur.

- «Ils» ont tué mon fils, le jour de sa fête, un mois avant ses seize ans. Un enfant ne se remplace pas. Que possède une mère de plus précieux ? Je l'ai porté, mis au monde, allaité, élevé, soigné ! Ses maladies et peines étaient les miennes, sa mort est aussi la mienne. C'est comme si une partie de moi m'était arrachée. Jamais je ne m'en consolerais. Je dois pourtant rester pour mon grand !

Un homme en cravate, qui écoutait de loin, ajoute gravement :

- Ma femme faisait des courses rue Crébillon. Elle n'est jamais revenue, disparue, introuvable. Je l'ai pourtant cherchée partout, nuit et jour, parmi les blessés. Aux Beaux-Arts, parmi les morts, je me suis en vain penché sur tous les corps inconnus, sur tous les débris humains. C'était horrible Où est-elle ? Ensevelie sous les décombres ? Brûlée dans une cave ?

«Dans votre malheur, vous avez un endroit pour vous recueillir. Moi, je n'ai rien. Je voulais tellement lui faire une belle tombe et lui porter les fleurs qu'elle aimait tant. Tous les dimanches, nous lui aurions raconté notre semaine. Comment vais-je élever seul mes trois garçons, être leur père et

¹⁴ Sous-entendu 16 septembre 1943.

leur mère, quand le plus jeune a quatre ans ! Des milliers de familles sont frappées comme nous ! Quels horribles moments nous vivons, qu'avant nous ne connaissions pas notre bonheur !

Un couple en deuil des pieds à la tête qui suivait intensément la conversation reprend :

- Nous avons perdu le 23 notre fille unique ! Nous sommes croyants et au fond chanceux ! Le bon Dieu nous l'a reprise, mais il nous l'avait donnée dix-huit ans où elle a illuminé notre vie. Et nous la retrouverons au ciel. Nous prions beaucoup notre ange pour qu'il nous aide à supporter cette terrible infortune que le Christ flous impose. Nous comprenons que des non-croyants se suicident tellement elle est affreuse. Heureusement, ma femme et moi nous entendons à merveille et nous nous soutenons mutuellement. Ils sont sortis visages sereins mais coeurs broyés...

Un homme robuste, aux grands cheveux blancs, nous a lancé d'une voix jeune et forte :

- J'ai perdu ma femme après vingt-cinq ans de mariage. L'avoir vue partir un matin si joyeuse et la retrouver morte le soir, quelle horrible déchirure C'est la plus affreuse épreuve de ma vie, si dure à supporter que j'en suis écrasé moralement et physiquement. Je l'aimais tellement ma Gabrielle, elle était si généreuse, si accueillante, si vivante, si maternelle qu'elle n'avait que des amis. Comment croire que plus jamais je ne la reverrai sur terre ?

«Je suis chrétien et remercie Dieu de ces vingt-cinq ans de bonheur et pour elle qui m'observe là-haut, je dois aider nos familles si ébranlées à supporter sa disparition avec courage et dignité

«Pour mes enfants, orphelins si jeunes et si traumatisés par cet immense vide, je vais maintenir notre vie familiale comme avant et je ne veux surtout pas m'abaisser à chercher dans l'alcool une fausse consolation que mes enfants me reprocheraient un jour !»

Avec un grand sourire qui contrastait avec le visage bouleversé de son fils, il affirma :

«La vie est très belle, très longue, et très courte ! Après guerre, il faudra que les jeunes s'aiment doublement et comme je serai heureux de voir des amants enlacés, je leur crierai : "Aimez vous, il n'y a rien de plus beau sur terre !"

Le lendemain, pendant que les évacués, femmes, enfants, vieillards remettent leurs souliers sur leurs ampoules, les balluchons sur les épaules meurtries et repartent courageusement vers la Vienne, sans savoir ce qu'ils y trouveront, Vallet accueille à bras ouverts ses réfugiés. Mais chacun a vu tant de choses horribles, la tête de tous est tellement pleine d'images insoutenables qu'à la cantine notre unique sujet de conversation, celui dont nous parlons inlassablement, reste les bombardements, qu'écourent muets les Valletais.

- Je suis bien malheureuse, une bombe m'a projetée en l'air, et a brisé mes lunettes. Je n'ai pu les remplacer et vois très mal. Je ne peux plus lire, ni écrire, ni compter, ni coudre, et pour combien de temps ?...

- Moi, le 16, j'étais réfugiée dans une cave, place Royale. Dans un fracas épouvantable, l'immeuble s'est effondré sur nous. Je suis restée vingt heures sous les décombres, dans un noir absolu ! Parmi des tués, des blessés qui expiraient, des affolés qui hurlaient. Pour rien au monde, je ne revivrai ces minutes horribles, interminables. Je sentais les fumées, j'avais si peur de mourir brûlée vive, asphyxiée, noyée. Ça tournait follement dans ma tête, mon mari est prisonnier, si j'y reste qui s'occupera de mes deux enfants, de ma mère impotente ? J'entendais cogner les sauveteurs, je les appelais, je les suppliais, je les bénissais ! Je priais intensément le bon Dieu pour qu'ils arrivent à temps. Je lui jurais de retourner à la messe tous les dimanches, toute ma vie ! Quel immense cri d'allégresse j'ai poussé quand j'ai revu le jour. Comme une folle, je riais, je pleurais, j'embrassais, je remerciais tous les jeunes sauveteurs. Je suis sinistrée partielle, j'ai eu affreusement peur ! Qu'importe ! J'ai reçu une magnifique leçon sur la valeur relative des choses. J'étreins mes petites, je suis radieuse, vivre c'est magnifique, merci mon Dieu !

- Moi, le 23, j'étais avec ma sœur près des magasins Decré. A l'arrivée des avions, je me suis jetée dans un couloir. Malgré les nombreuses bombes tombées sur ce quartier, je n'ai rien eu, mais elle, qui voulait absolument rejoindre ses enfants seuls à la maison, a été grièvement blessée en route !...

- Écoutez, le 16, nous étions en ville. Dès l'alerte, je suis rentré directement chez nous. Ma femme qui tenait à voir des vitrines a été sérieusement touchée devant «Prisunic ». Si elle était revenue avec moi, elle serait indemne !...

Nous avons appris que mon frère était avec deux apprentis dans une tranchée vide. Ils s'y ennuyaient et sont allés dans une autre pleine de monde. De l'entrée, ils regardaient évoluer les avions. Le souffle d'une bombe tombée juste devant leur abri a projeté un des jeunes contre le mur et précipité au sol mon frère et l'autre. Enterrés vivants sous un mètre cinquante de gravats, ils appelaient papa, maman. Ils sont morts étouffés. Les survivants ont creusé frénétiquement avec

leurs mains nues, leurs ongles arrachés, leurs doigts en sang ! Ce sont finalement des marins qui les ont dégagés.

Si mon frère était resté dans son premier abri, s'il avait été projeté contre le mur, s'il était allé au Secours National comme prévu, il ne serait pas mort ! Si le 16, revenant avec ma mère du vestiaire, nous avons accepté de prendre un café chez une amie... tuée dans sa cuisine, si nous étions partis trente minutes plus tard, avec toutes ces bombes déversées sur notre chemin, si le 23, je n'avais pas tourné la tête devant l'abri, nous ne serions plus là !

Pourquoi dans un groupe certains meurent aspirés par le souffle, quand d'autres rejetés par la bombe s'en tirent ? Pourquoi une bombe tombe là plutôt qu'à 50 mètres ? Destinée, main divine, chance, que penser de tous ces hasards aveugles ? On ne va pas à sa mort, on y court, dit-on ! Je ne suis pas superstitieux, mais quelques jours avant le bombardement, une voisine tire les cartes à ma mère et remarque la mort d'un jeune homme blond. Elle se contente de lui prédire qu'il lui causerait beaucoup de chagrin. Quand ma mère nous l'a répété, nous en avons bien ri ! Deux jours avant sa mort, ma mère rêve si fort que mon frère est tué qu'elle se lève lui mettre la main sur le coeur. Le lendemain, nous nous moquions d'elle,.. Quarante-huit heures après... nous pleurons

ADVIENNE QUE POURRA

Le Morbihan est absolument interdit aux réfugiés de Nantes. En Loire-Inférieure vivent déjà tant de repliés du Nord, de l'Est et d'ailleurs, sans parler des 45 000 Nazairiens, que parmi les 140000 évacués nantais, ne peuvent y rester que ceux logés par des parents ou dont le père travaille à Nantes. Sinon, ils sont refoulés vers la Vienne.

La vie en campagne n'est pas si rose ! Les partants ont perçu une prime d'évacuation. Les sans-ressources vont recevoir des indemnités journalières. Mais qui sous-entendent : dossiers, enquêtes... paiements lointains. Puis fini l'accueil si apitoyé de l'arrivée. Ils doivent vivre comme tout le monde. S'installer sous n'importe quel toit possédant quatre murs et une porte. Derniers arrivants, ils campent dans des granges, des greniers, des maisons depuis longtemps inhabitées, aux murs humides, souvent sans électricité. Ils manquent de ciment, de bois, de pointes pour réparer : les planchers gondolés, les ouvertures qui ferment mal, les fuites des toits, les vieux fourneaux qui fument.

Comment les réfugiés vivront-ils cet hiver dans ces abris précaires, avec des gouttières, peu de charbon, même s'ils reçoivent en priorité quelques bougies pour s'éclairer. Et les enfants, quand les écoles des villages n'ont pas assez de classes pour les recevoir ? Comme les emplois sont rares, ils passent leur temps à attendre... le printemps pour, jardiner, la fin de la guerre pour rentrer. Par contre, ils bénéficient d'un ravitaillement plus facile, de nuits sans alerte et d'une occupation moins pesante.

Si nous ne gagnons pas d'argent, nos quelques sous fondent et l'oisiveté pèse trop à ma mère qui sans cesse pense à mon frère, rumine sa douleur ! Elle voudrait s'étourdir de travail et moi finir mon apprentissage. Si bien qu'après huit jours à tourner en rond, nous décidons de revenir à Nantes. Quant aux bombardements, adviennent que pourra ! Nous saluons ma tante, nous rechargeons le vélo de sacs, de valises et remarchons les vingt-cinq kilomètres en sens inverse. Nous croisons encore des évacués qui fuient la ville.

De 200 000 avant-guerre, la population permanente est tombée à 25 000. Restent en ville ceux qui doivent y travailler, encore que beaucoup viennent en train ou vélo le matin et rejoignent le soir les leurs réfugiés aux environs. D'autres, témoins de l'exode de 40, préfèrent vivre dans leur cadre, y mourir plutôt que de partir vers l'inconnu, d'abandonner leur maison aux pillards. Et les non frappés par les bombardements qui pensent que ça n'arrive qu'aux autres ! Presque tous les jeunes du quartier sont repliés avec leurs familles ou leurs centres d'apprentissage.

Nous nous réinstallons dans notre cité quasi morte, clans notre logement ébranlé, refroidi par les premières gelées, aux fenêtres sans vitre, au toit percé. Contre les grands incendies, les pompiers ont épuisé les réserves d'eau, elle est distribuée par camions-citernes. L'électricité n'est pas rebranchée. Où les sirènes sont détruites, les alertes sont annoncées par canons de D.C.A. Quant au gaz, il faut d'abord réparer toutes les fuites, ce sera long !

Ma mère se saoule de douze heures de travail par jour qui l'abrutissent et la détournent de ses tristes pensées. Moi, j'abandonne mon boulot d'élève-manoeuvre. Par la seule place d'apprenti

trouvée, me voilà électricien-bobinier, à l'autre bout de la ville¹⁵. En y allant le premier jour, je casse ma chaîne et finis à pied.

Toujours au travail, des sauveteurs déblaient à la pelle et à la pioche, des rues, des ex-maisons. Au milieu de hauts murs vacillants, de morceaux de toitures qui se balancent, de balcons prêts à s'effondrer. Ils trient et chargent dans leurs vieux camions pierrailles, briques, cuisinières disloquées, meubles écrasés, vaisselle brisée, literies éventrées, vêtements en guenilles. Combien d'années faudra-t-il pour déblayer ces milliers de tonnes de débris ? Bien sûr que faute de tout matériau, tout travail de reconstruction est repoussé à l'après-guerre.

Une fade odeur de chairs en décomposition flotte sur les ruines d'où les sauveteurs dégagent souvent des ossements de corps carbonisés, des débris humains, des cadavres disloqués. Après enquête du service d'identification des inconnus et disparus, ils sont réenterrés au cimetière de la Chauvinière.

Les Grands Magasins ont brûlé, bien des boutiques sont fermées ou détruites, des palissades entourent leurs vitrines éventrées. Ce qui ne facilite pas notre existence. Pour assurer la survie de la Cité, le préfet lance un «dernier Avis»

«L'exode engendré par la panique ne doit pas être définitif ! J'adresse un ultime appel aux commerçants et artisans défaillants. Sur 168 boulangeries, à part les 60 sinistrées, presque toutes sont ouvertes. Malheureusement sur 1000 alimentations dont 200 sinistrées, de nombreux épiciers ont fui abandonnant leur clientèle. La police ouvrira de force leurs magasins. Comme cette boulangerie qui fonctionne avec des volontaires et des farines saisies !

«L'ouverture des coiffeurs, cordonniers et autres commerces non sinistrés est nécessaire à la vie de la Cité. Les ateliers et entreprises des déserteurs seront réquisitionnés et leurs cartes professionnelles retirées. Ils ne pourront s'établir nulle part ailleurs. De même, les employés et fonctionnaires fuyards seront révoqués s'ils ne réintègrent pas immédiatement leurs postes. Dû à la destruction, (de nombreux magasins, les tickets seront servis sans souci des inscriptions. Tous les spectacles, cinémas, kermesses demeurent interdits !»

Un mois après les bombardements, certains quartiers n'ont toujours ni eau, ni électricité, ni gaz. Les fuites des canalisations ne sont pas toutes réparées. Et combien de lettres les facteurs ont à réexpédier aux sinistrés, évacués, partis sans laisser d'adresse. Avec tant de logements détruits¹⁶ les 1 000 bombes ont privé 20 000 familles, 70 000 sinistrés de leurs foyers, ceux restés à Nantes se réinstallent difficilement. Puis, en ces temps de pénurie, comment reconstituer à chacun sa garde-robe, son mobilier, son équipement ménager ? Pour survivre, ils reçoivent quelques vêtements et un secours d'urgence¹⁷.

En plus de difficile, notre vie au milieu des ruines est d'un triste ! En permanence, nous circulons au milieu des gravats et débris qui jonchent le sol. Le Centre n'est que monceaux de déblais et rues impraticables. La rue du Calvaire, autrefois si vivante, est un vaste champ de ruines. La rue de l'Arche-Sèche, obstruée par tant de mètres cubes d'éboulis, est réduite à un sentier enjambant des tas de décombres. La rue des Halles serpente entre une suite d'immeubles meubles éventrés et de hauts tas de pierres.

La place Royale, avant bordée de maisons et magasins chics, est méconnaissable avec ses squelettes d'immeubles dressés au milieu de monceaux de moellons. Les places Bretagne, du Bon-Pasteur, de l'Hôtel-de-Ville sont dévastées. Des Grands Magasins Decré ne subsiste que la carcasse métallique effondrée. Quai de la Fosse, les magnifiques hôtels des fortunés armateurs nantais du XVIII ont beaucoup souffert. On récupère leurs riches balcons de fer forgé. On recherche les célèbres collections des musées sinistrés.

Des pâtés de maisons écroulées emplissent des rues plus haut que les magasins. Où l'incendie a fait rage, les immeubles (de quatre étages n'ont plus que leurs murs noircis ; le feu couve encore et fume dans les décombres. Où il ne s'est pas déclaré, ces ruines d'habitations écrasées sont un inextricable enchevêtrement de planchers, poutres, portes, toitures, meubles... Ailleurs, des escaliers

¹⁵ Chez Brissonneau ci Lotz, s Don kin, décrit dans L'Usine et l'Homme», chez Plon Editeur.

¹⁶ 8000 maisons ou immeubles sont inhabitables.

¹⁷ De 500 à 1 500 francs.

montent nulle part, toute une façade¹⁸ écroulée révèle quatre étages de pièces ouvertes sur la rue avec l'intimité des logements : leurs tapisseries, leurs cheminées surmontées de cadres et de bibelots inaccessibles.

Avec ces cloisons soufflées, ces murs branlants ; avec ces cratères de bombes, ces coins délavés, que de chutes et d'accidents ! Une grosse pierre écrase une dame visitant sa maison sinistrée. En tombant dans une tranchée, un passant se fracture la jambe. Le soir, la ville camouflée, presque sans éclairage, devient lugubre, avec ses rues sombres bordées de ruines noires et où des femmes seules sont agressées. Malgré le couvre-feu de 21 heures 30 à 6 heures, les cambriolages sont fréquents. Profitant de l'obscurité, de la population clairsemée, des pillards vident les caves sinistrées, les logements abandonnés. Mais gare à ceux pincés la main dans le sac, ils seraient fusillés

SURVIVANTS INCONSOLABLES

Volontaire pour toutes les heures supplémentaires, ma mère voudrait vider sa tête de son indéracinable douleur. Mais elle n'arrive pas à surmonter son immense chagrin. Les restrictions sont d'énormes difficultés, mais mon père revenu, nous les aurions oubliées comme un mauvais rêve. Alors que même l'après-guerre que nous imaginons doré ne lui rendra pas son fils chéri. Sa vie ne sera jamais plus comme avant !

Cloîtrée par le couvre-feu, tous les soirs, elle contemple longuement les photos de mon frère, ses chaussures de bébé, son brassard de communiant, ses travaux à la maternelle. Puis la maison lui rappelle trop de souvenirs : la serrure qu'il a réparée, le coin où il faisait ses devoirs, ses vêtements qu'elle n'a pas rangés. Souvent, elle rêve à Gustave et n'est plus là. Même la nuit, quand elle ne supporte plus sa peine, elle me réveille et me parle de lui :

- Ton père en était fou ! Il l'appelait «Pépète». Tu te souviens quand il grimait sur ses genoux pour écouter une histoire, les yeux tout arrondis, il buvait ses paroles !

On ne vit pas avec les morts, il faut dormir ! A cinq heures trente, le réveil sonnera ! je lui réponds, patiemment.

Mais elle éclate en sanglots et ne m'entend pas. Je souffre terriblement de la mort de mon frère. Mon cadet de treize mois, il était l'inséparable copain de tous mes jeux. Toujours ensemble, nous nous connaissions si bien que nous avions l'impression de n'être qu'un ! Nous nous chamaillions, mais ne pouvions nous passer l'un de l'autre. Il me manque énormément, mais la douleur de ma mère est sans comparaison. Elle est frappée jusqu'au plus profond d'elle-même, sa vie en est brisée. Chaque dimanche, elle part à pied au cimetière décharger son cœur trop gros, ou elle se lamente avec une voisine dont le mari est mort le "16".

- Pensez, madame Bernier, perdre mon fils à quinze ans, nuit et jour, je ne pense qu'à lui, je le revois à tous les âges de sa vie...

Mme Bernier répond aussi tristement :

- Mais il vous reste Georges, un mari qui reviendra. Moi, je n'ai plus rien, rien ! Quarante-trois ans j'ai vécu avec mon époux ! S'il avait été malade, je me serai préparée à son absence. Mais le regarder partir en souriant un matin et ne plus jamais le voir revenir, c'est un choc affreux ! Il allait être retraité, nous avions des tas de projets de pêche, de voyages. Maintenant qu'il n'est plus là, toute ma raison de vivre a disparu. Je suis comme un corps mort et inutile ! Nous n'avions pas d'enfant, à quoi bon continuer d'exister seule et pour qui ? Je dors très peu, sans cesse je repense à notre vie. Je n'ai plus goût à rien, pourquoi me lever le matin ? Certains jours, je n'ouvre même pas mes volets. Je n'entretiens plus mon jardin. Je fais le minimum de ménage et de cuisine ; je grignote un peu. J'espère que je ne ferai pas de vieux os !

Et prévenir mon père ? J'ai bien envoyé un mot, fin septembre, disant que Gustave était blessé, mais il ne l'a pas reçu car il nous écrit :

«Les garçons ont-ils vendangé comme ils le prévoyaient ? J'ai par hasard appris les trois bombardements de Nantes par un Angevin. Donnez-moi vite des détails. Est-ce pour ça que je ne reçois rien (de vous ? Je peux tout craindre ! Je ne comprends rien à votre silence qui ne me remonte pas le moral. A chaque distribution, j'attends, en vain !»

Nous manquons de courage pour lui annoncer la mort de Gustave. Enfin, après deux ou trois tentatives, ma mère prend son porte-plume

Le 15 octobre 1943

¹⁸ Place du Cirque, entr'autre.

«Mon pauvre Gustave chéri,

«Je sais que cette lettre va te causer tant de peine que j'hésite encore à l'écrire, après l'avoir jour après jour remise au lendemain. Plus de quatre semaines sont passées, mais je ne réalise pas encore l'horrible chose ! Quand vient le soir, je crois toujours que notre petit Gustave va rentrer à la maison qui me paraît si grande et où je le retrouve partout !

«Et pourtant mon amour, jamais plus nous ne reverrons notre cher ange que nous avons tant aimé ! Il est mort... tué dans un terrible bombardement américain ! Depuis un mois que je l'ai retrouvé dans son cercueil, je suis comme folle de chagrin. J'ai la tête vide et le coeur si gros ! Jamais je n'aurais cru que dans la vie, l'on pouvait tant souffrir. Continuellement, mes pensées vont vers lui et je lui parle comme s'il pouvait m'entendre et je pleure, je pleure ! Ce que la vie est cruelle pour nous. Je te dis courage, réagis, pense que Georges et moi te restons !»

«Mon papa chéri,

«Gustave a emporté avec lui une partie (le nous-mêmes. Depuis un mois, nous vivons la tête complètement ailleurs de ce que nous faisons et ce sont de continuelles crises de larmes. Ne désespère pas papa, nous nous retrouverons bientôt !»

Des semaines plus tard, sa réponse est arrivée d'Allemagne :

«Depuis si longtemps sans lettre, j'avais le pressentiment qu'il était arrivé malheur. Mais non, non, je ne peux me faire à l'idée que plus jamais je ne reverrai mon cher petit gars, pauvre innocente victime de la barbarie des hommes ! Cette affreuse nouvelle m'a frappé eu plein coeur. Du courage, j'en avais, j'en ai encore, mais certains jours, j'accepterai qu'il m'en arrive autant ! Notre vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Pour ce qu'elle est belle depuis quatre ans ? Toutes les nuits, je m'éveille dans ma cellule, mon esprit se révolte, je ne peux croire que c'est vrai, et pourtant chaque jour, aujourd'hui encore, je relis votre lettre. N'ayant pas reçu votre mot de septembre, je n'étais absolument pas préparé à recevoir ce terrible coup du sort. Après cette horrible crise morale, ça va comme ça peut ! Allez vous recueillir profondément pour moi sur la tombe de mon cher petit Gustave !»

Dire que chaque jour, partout dans le monde, des milliers d'hommes de tous bords sont tués ! Que leur famille, leur maman endurent ce que nous vivons, mères françaises, anglaises, américaines, russes, mais aussi japonaises, italiennes, allemandes...

Ces bombardements ont transformé les sentiments pro-américains des Nantais en une très vive rancœur. Nous qui rêvions d'accueillir à bras ouverts, fleurs et bouteilles à la main, nos libérateurs !... Devant tant de maisons saccagées, tant de foyers sans-abri, tant de tombes fraîches, la presse vichyste a beau jeu de s'en prendre férocement aux auteurs des raids :

«Ces aviateurs gorgés de whisky qui chez eux rugissent de joie quand le boxeur s'écroule la mâchoire disloquée, hurlent-ils pareillement de plaisir devant le tableau de chasse dégoulinant du sang de tant d'innocentes victimes ? Se réjouissent-ils de la mise à mort de nos trésors artistiques, de nos monuments historiques, de nos vieilles cathédrales ? Et leurs bombes à retardement, ne sont-elles pas d'irréfutables preuves d'une volonté préméditée de nous massacrer !»

«Si à 7 000 mètres les équipages américains échappent aux tirs de D.C.A., comment prétendent-ils atteindre leurs objectifs d'une telle altitude ? Comment s'étonnent-ils que par "erreur", leurs bombes n'épargnent ni hôpitaux, ni écoles, ni églises, ni habitations ? Comment osent-ils baptiser de "pertes inévitables" ces sauvages carnages de nos populations ?

«Après les Nazairiens, les Rouennais, les Lorientais, les Nantais oublieront-ils jamais ces raids ? Quand "ils" déversent leurs tapis de bombes trois kilomètres de part et d'autre du centre-ville ! Quand leurs bombes incendiaires provoquent des tempêtes de flammes qui détruisent tout sur leur passage ! Comment les Alliés, qui ordonnent ces bombardements aveugles, qui "libèrent" tant de milliers d'innocentes victimes les justifient-ils ? Comment dorment-ils, ceux qui les exécutent avec tant de morts sur la conscience ? Avanceront-ils d'une heure la fin de la guerre ? Rendront-ils la vie aux pauvres disparus et une existence normale aux malheureuses familles décimées, sinistrées, jetées la rue ?»

Partout jaillissent des discussions passionnées sur l'opportunité des bombardements alliés :

- Si nous ne reprochons rien aux Anglais qui attaquent en piqué leurs objectifs, risquent leur vie et tuent peu de civils, si la cote des Américains a terriblement baissé, celle des Allemands remonte ! Comme nous, ils ont subi ces raids, combattu les incendies, sauvé des victimes. Oui, les Frisés nous occupent et nous déportent, mais les Amerlocks écrasent nos villes et nous massacrent. Entre ces deux maux, lequel est le moindre ?...

- Pour nous libérer des Fritz, il faut partout affaiblir leur machine de guerre. Partout attaquer les trains qui acheminent leur butin. Que nulle part les Boches ne s'installent dans une tranquille

Occupation. Oui, des milliers de maisons s'écrouleront ; oui, de nombreux civils seront tués. Mais voulons-nous vivre libres ? On ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs

Bien sûr, nous désirons être débarrassés des Nazis ! Mais nous souhaitons terminer la guerre vivants et non pas tués, même par nos libérateurs

APPRENTIS SOUS VICHY

Notre vie dans les décombres s'organise. Mon morceau de pain du midi dans un journal, dès 6 heures 15, je marche à tâtons par les rues noires, les places plongées dans une complète obscurité avec le strict camouflage de toutes lumières. Heureux les temps de pleine lune, mais ils ramènent les risques de bombardement.

Vers la mairie, j'attends un tram avec d'autres ombres. Je grimpe sur la plate-forme ouverte à tous les vents, près du wattman qui sonne les vélos chichement éclairés. Dans les vestiaires glacés, je passe mes bleus rapiécés et gagne l'atelier mal chauffé d'un poêle où je bobine sur un tour des transformateurs en fil d'aluminium avec deux autres apprentis.

Suivant leur Direction, des usines comme mon ex-robinetterie travaillent efficacement pour les Allemands. D'autres s'activent avec beaucoup de lenteur, accumulent les retards, réclament des délais comme l'atelier où je suis qui construit des moteurs électriques pour les navires. Certains ouvriers ajoutent leur sabotage personnel pour que leurs pièces ne fonctionnent pas longtemps. De vieux compagnons tranchent difficilement entre conscience professionnelle et convictions nationales. A midi, repas à la cantine qui reçoit des attributions spéciales. Seulement, j'ai tellement faim qu'il est insuffisant. Je suis de tous les rabs, mais ils sont rares et très demandés.

Nos cours théoriques se donnent trois demi-journées par semaine dans un Centre d'Apprentissage¹⁹ dirigé par un sévère colonel en retraite. Nous prend-il pour ses ex-soldats ? Il ne badine pas avec la discipline ! Imperturbablement quand de gigantesques forces s'affrontent dans le monde, nous étudions les prismes et polynômes, les moteurs asynchrones triphasés, nous coupons et développons sur le papier : robinets, étaux, poupées de tour !

Dans notre formation de futurs travailleurs, les Pétainistes veulent extirper de nous l'influence socialo-marxiste d'avant-guerre et la remplacer par leur nouvelle morale. Pour notre colon, sont essentiels : la gym avec la méthode Hébert pour acquérir des corps sains et forts, suivant le modèle des Jeunesses Hitlériennes ; notre formation civique pour être des ouvriers français dévoués au Maréchal ; enfin, l'enseignement professionnel pour devenir de bons compagnons fiers de leur métier manuel ! Tous nos cours sont pris au brouillon et recopiés chez nous à l'encre et à la plume sergent-major avec pleins, déliés et titres soulignés de rouge. Malgré le très mauvais papier où la plume accroche, où l'encre bue s'étale et où, faute de plume, nous écrivons souvent au crayon

En ces temps d'étroite collaboration Église-État, la religion est très à l'honneur. Nos nouveaux bergers cherchent à ramener dans le droit chemin nos jeunes âmes d'agneaux égarés à coups de textes bourrés de citations papales :

«Dès le Moyen Âge l'Église plaça chaque métier sous la protection d'un Saint. On ne sait pas assez quel immense réconfort spirituel les travailleurs y trouvèrent au cours des siècles. Pour que ces Saints Patrons bénissent votre vie, continuez d'invoquer leur secours ! L'Église comprend et soutient le combat ouvrier, avec ses armes de lumières, celles du Christ ! En fixant au 1er Mai la célébration liturgique du charpentier Saint Joseph, elle fait succéder aux cris de haine des sanglantes démonstrations de jadis, la fervente prière du monde du travail !»

Mon père dirait : «En quoi ces inoffensives déclarations changent-elles la vie des salariés exploités par leurs très chrétiens patrons ? A part le royaume des cieux, quelles solutions proposent-elles pour atténuer leurs misères et difficultés ?»

Nous sommes à 400 mètres du Port et des tranchées où a été tué mon frère. Souvent, leçons et compositions s'arrêtent, «alerte !». Toutes nos affaires raflées en un clin d'œil, à peine la sirène s'est tue, que déjà nous fonçons, prof en tête et frousse au ventre, vers le Tunnel du Chemin de Fer, le meilleur abri de la ville. Des fois, on s'arrête dans une cave, les avions sont là. Les gens évacuent dare-dare les maisons, des vendeuses ferment vite leurs boutiques, des anciens se hâtent doucement. Des dames, toute fierté oubliée, retirent leurs chaussures pour courir plus vite nu-pieds. Tout le monde, coudes au corps, dévale les petites rues du Port, s'engouffre dans les escaliers où un panneau précise :

¹⁹ Installé dans une ex-école privée repliée.

«Défense d'introduire dans l'abri chiens, chats, bicyclettes, grosses valises. Cris, bousculades, panique doivent à tout prix être évités.»

Des soldats allemands foncent vers leurs citernes à fumigènes. Des vanes précipitamment ouvertes jaillissent d'épaisses fumées sous-pression qui s'élèvent, forment un écran, puis un nuage qui couvre la cité et les objectifs militaires. Nous profitons de la «récré» pour mettre en commun nos connaissances, consulter nos livres. Les sirènes nous ramènent doucement aux cours, où les Profs ne sont pas dupes de nos bons résultats collectifs. Les scolaires sont prévenus «Les fraudes constatées dans un examen, lors du retour des abris, seront sévèrement sanctionnées.»

Le soir, je fais la queue pour nos courses, avec du bois ramassé près des maisons sinistrées, je chauffe notre léger repas et j'attends ma mère. Déjà, les nuits sont fraîches. Nous recevons notre première attribution de charbon ! Les foyers sans gaz touchent en plus 25 kilos de boulets par mois et 12,5 kilos les personnes seules²⁰ .

Doivent-elles manger cru ? Les chauffages centraux ne fonctionneront pas avant le 10 novembre ! Les titulaires de cartes d'alcool à brûler retirent en Mairie leur bon d'un litre ! Aucune demande de butane, si urgente soit-elle, n'est acceptée. Aucune suite n'est donnée aux réclamations. Seules seront servies, dans trois mois, les familles nombreuses ayant des enfants en bas âge !

La dramatique situation de l'électricité oblige usines et commerces à fermer deux jours en novembre. Suite au plan de détresse, le gaz n'est fourni qu'à certaines heures. Pour ces délestages²¹ de courant aux moments de pointe, on se fabrique des bougies de récupération avec des coulées de suif. Si les bombardements nous ont fait oublier le rationnement, notre fringale nous le rappelle ! Les boulangers ferment à nouveau trois jours par semaine. Nous touchons ce mois : 280 grammes de viande et 120 grammes de charcuterie. Si 50 de nos 200 grammes de beurre sont distribués en début de mois, nos 100 grammes d'huile seront réparties plus tard ! On trouve au marché suivant les jours : céleris, poireaux, salades, betteraves rouges.

Le train-train des «Avis-Interdictions» a repris son cours :
«Fumeurs ! La ration de «gauloises» est ramenée de six à quatre paquets par mois, ceux qui ne verseront pas leurs dix francs au Secours National seront rayés des listes.- Employeurs, artisans sinistrés, les archives de votre syndicat sont détruites, remplissez de nouveaux questionnaires et précisez l'aire nouvelle adresse.»²²

PAYSAN-MÉCANO

Quels problèmes nous avons tous pour faire rouler nos vieux vélos ! Le mien, où tout est archi-usé, me lâche de partout. Avec les pièces détachées introuvables, je passe un temps fou à le bricoler ! Les pneus m'occupent des heures. Aux endroits troués, je couds à l'intérieur des bouts de pneu. Mais que c'est dur de percer deux épaisseurs de caoutchouc ! Les aiguilles se brisent, le fil casse, nouvelle couture quand l'enveloppe se fend le long du câble rouillé, et encore une quand celui du dessus est si malade que j'en couds dedans, tout un vieux, coupé au ras du câble...

Et les chambres à air ? Poreuses, pleines de pièces réparées avec des dissolutions «fabrication maison» des morceaux de semelles de crêpe dissous dans du benzol ! Ça tient, oui, mais quand il fait chaud, les rustines se décollent ! De deux chambres, j'en fais une en manchonnant les parties moins trouées. Excédés de toujours crever, des voisins fixent sur leurs jantes des pneus pleins, des tuyaux d'arrosage ! D'autres remplissent leurs enveloppes de foin en guise de chambres à air ! Ils ne crèvent plus, pour les petits déplacements ça va, mais ils peinent et ne roulent pas vite !

Oh, les manivelles ne tournent pas dans un bain d'huile ! Mes billes du pédalier, des moyeux sont demi-rondes. Ça grince et couine de partout ! A force d'être démontés, les filetages des axes foirent, les roues se décentrent. La chaîne morte saute très souvent et tourne sur des pignons usés aux dents d'un pointu ! Quand elle casse, je lui rajoute des maillons. Quand la roue libre tourne dans le vide, je répare les cliquets et ressorts.

²⁰ Contre le numéro 4 de leur carte de charbon.

²¹ Coupures de courant.

²² «Plombiers et couvreurs, retirez votre carte de métaux non ferreux ! Horlogers, recensez-vous ! Industriels, si dans dix jours vous n'avez pas rectifié vos fausses déclarations de stocks, la Loi s'appliquera dans toute sa rigueur ! Forgerons, pour vos achats de tôles, joignez à l'autorisation d'inscription de commande votre bon monnaie matière-acier-ordinaire.

Surchargé, le porte-bagages flanche, je le redresse ! Des rayons cassent, je les remplace ! La jante voilée frotte, je la recentre ! Une pédale se disloque, de deux anciennes j'en remonte une ! Les freins toujours rafistolés ne valent pas cher, patins, câbles, gaines sont introuvables. En cas d'urgence, je m'arrête avec ma semelle sur la roue avant. La lumière, les garde-boue trop rouillés m'ont lâché depuis longtemps !

Un jour, deux «hirondelles»²³ à pèlerine me verbalisent pour... manque d'éclairage ! J'ai eu beau clamer qu'il n'y en a plus dans les magasins, j'ai écopé une contredanse !

Si quelques boulevards sont goudronnés, toutes les artères nantaises sont recouvertes de gros pavés inégaux, encore plus vallonnées depuis les bombardements. Comme les courses d'avant-guerre sur les pavés du Nord. Quel sport de rouler dessus. Ces épuisantes trépidations, mal encaissées par la selle et le guidon se répercutent dans tout le corps. Entre autres rue des Hauts-Pavés, ce qu'on y danse ! Les jours de pluie, ils sont très glissants ; Mention aux freinages brutaux ! Le vélo se couche et nous avec ! Méfions-nous aussi des rails des trams, si la roue y tombe, c'est la chute !

Presque chaque samedi, je file au ravitaillement chez ma tante. Dans l'état du vélo et de mes jambes, ces soixante kilomètres sous n'importe quel temps d'hiver exigent un bien gros effort ! Sous alimenté, fatigué par le boulot, les nuits raccourcies par les alertes, j'arrive plutôt las. Mais de grosses tartines au saindoux me requignent,

J'attaque le travail qui me tend les bras. J'arrache les patates, taille la vigne, scie du bois, lave les barriques, soigne les bêtes. Avec Léon²⁴, passé difficilement au travers des réquisitions allemandes comme «Blondine» sa vieille jument, nous transportons tout dans la lourde charrette perchée sur ses hautes roues. Nous la chargeons de fumier que nous répandons à la fourche dans les champs, nous y balançons des cargaisons de betteraves, ensuite de grosses brassées de choux verts pour les vaches.

Pour cette aide, je suis nourri et reçois en la payant de la nourriture. Introduit par ma tante, j'en cherche aussi dans les fermes environnantes. Mais c'est donnant-donnant 500 grammes de sucre contre 500 grammes de beurre ! Sans relation ni famille, s'y ravitailler devient difficile. Car les citadins, réfugiés près des paysans, leur achètent directement le peu de produits disponibles. Heureusement, ma tante me donne parfois ses tickets de pain ou de matières grasses ! Pour apercevoir le neveu qui apporte des nouvelles de la ville, des voisines entrent la voir. Mais après un temps pour les problèmes extérieurs, elles reviennent vite à leurs préoccupations gémies par les anciennes avec un fort accent du terroir

- Ah, ma pauvre Marie-Louise Mes jambes flanchent, je ne peux même plus ramasser de l'herbe aux lapins. Des soirs, je souffre le martyr, le pharmacien manque de médicaments pour me soigner : je me demande si je ne deviens pas impotente ? Le bon Dieu aura-t-il pitié de moi ?

- Ma pauvre Adélaïde, y a plus ren d'bon pour moi à c't'heure dans c'monde et j'ai l'moral ben bas ! se plaint une deuxième. Mes reins me font terriblement souffrir. Je travaille en me traînant. Je prie beaucoup le bon Dieu. On a tellement besoin de lui ces temps ! Monsieur le Curé m'a inscrite dans l'oeuvre de la Légion du Cœur Immaculé de la Sainte Vierge Marie !

- Si j'étais placée, se lamente une troisième, je ramasserais de l'argent. Mais avec mon eczéma, mes mains enflées à pleine peau, je dépense toutes mes économies et ne touche pas un sou de la «Sociale»²⁵. Sûrement, certains se graissent la patte avec mon argent. Et je mange pas gras ! Mais à la volonté du bon Dieu !

Les plus jeunes échangent les derniers commérages

- La Maria des Chalouzières s'est mariée avec son Jean-Baptiste et a eu son gosse trois semaines après...

²³ Agents cyclistes.

²⁴ Orphelin et jeune patron de ma tante .

²⁵ L'Assurance Sociale,

- La Félicie fréquente le Joseph des Chabossières. Elle est bien mieux et plus riche que lui, mais il reste si peu de garçons

Comme toute la campagne, nous travaillons à «l'heure du soleil» sans nous soucier de l'heure allemande. Ma tante, très dévote, garde ses vaches, chapelet au poing et bâton de l'autre et les «Pater» et «Ave», ça y va ! Sur chaque pain qu'elle entame, elle fait un grand signe de croix et se signe, comme devant chaque crucifix rencontré. Toujours étonnée de mon robuste appétit, elle veut parfaire mon éducation suivant ses idées :

- Mange plus de tartines et moins de fricot
- Ne commence pas le beurre des deux côtés, on ne brûle pas la chandelle par les deux bouts
- Ah ! t'as pas été élevé dans le grand'monde, toi ! On pose pas le pain sur le dos, c'est pas comme ça qu'on le gagne !
- Bois cette eau où des clous ont macéré, ça te fortifiera en fer !
- Ne reste pas les deux pieds dans le même sabot, balaie la place passe-moi le ramasse-bourriers !²⁶

Ma tante, petite paysanne boulotte de quarante-huit ans, n'arrête jamais Dès 5 heures le matin jusqu'à 10 heures du soir, elle traite les vaches, soigne les veaux, passe le lait à la main, fait son beurre, nourrit poules et lapins, travaille aux champs, garde aux prés. Elle s'occupe du ménage, tire l'eau du puits, prépare les repas, la soupe du cochon, entretient les vêtements, lave sa lessive dans la mare. L'hiver, elle casse la glace, écarte les glaçons, et frappe fort du battoir ! Mais le linge, l'eau, ses mains sont gelés ! Sa vie, c'est le boulot. Tant pis pour ses douleurs qu'elle ne montre jamais au médecin

«FAUT BEN, FAUT BEN !»

La veillée se passe au cul des barriques, entre hommes : anciens, adolescents, sursitaires. Ils sont encore plus mal vêtus que moi : pulls couverts de raccommodages, vestes très élimées, pantalons avec plus de pièces que de tissus d'origine. La pipette plongée dans le tonneau tire le «muscadet» nouveau, remplit l'unique verre qui passe de bouche en bouche. Après plusieurs tournées, leur traditionnel ressentiment contre les citadins éclate. Félix lance rageur, casquette sur l'œil :

- Malgré que vous gars de la ville, vous êtes tous fils et petits-fils de paysans, malgré la propagande du retour à la terre du Maréchal. T'en connais beaucoup toi, de facteurs, instituteurs, ouvriers, bureaucrates qui reprennent la ferme au décès de leurs parents ? Non ! Notre vie est trop dure, vous restez en ville ! Il faut la guerre, la disette pour que vous réalisiez l'importance de notre travail t Dame oui, sans nous, vous crèveriez de faim ! Quand tu vois les notables ci gens du bourg qui nous toisaient autrefois de si haut et qui sont maintenant tout sourires et courbettes. Quand des gars de la ville avant si arrogants se mettraient à plat ventre pour acheter un kilo de mes patates à cochons ! Pourquoi leur ferai-je des cadeaux qu'ils ne m'ont jamais faits ? Je leur vends mon porc au prix fort, mes œufs contre leur tabac, mes poulets contre leur sucre !

Une voisine venue chercher son fils ajoute :

- Moi, tous ces gosses palots, ces femmes amaigries me font pitié! J'aime mieux leur vendre mes produits que de les donner au Ravitaillement qui les taxe à si bas prix et les revend aux Boches!

Ce qu'ils reconnaissent mal, c'est le retour du pendule, l'âge d'or des paysans. Oui, ils manquent d'engrais, de sulfates, d'outillages, mais ils souffrent peu des restrictions. Avec leur beurre, ils obtiennent ce qui leur manque; avec leurs vins écoulés sous le manteau, leurs cochons vendus au marché noir, ils amassent des fortunes, ils achètent des terres! Des mauvaises langues affirment que certains entassent tant de sous et billets que leurs bas de laine débordent! Qu'ils en rempliraient..., leurs lessiveuses!

Dans les villages isolés, leur vie est- elle si triste? Quand ils restent des semaines sans voir le casque d'un «doryphore»²⁷, qu'ils vivent très loin des bombardements, que les réfugiés y mettent de l'animation, que des idylles s'y nouent entre jeunes des villes et des champs, qu'on y danse au son de l'accordéon!

²⁶ Pelle à balayures

²⁷ Allemand.

Quand nous sortons du magasin²⁸, le ciel étoilé est plein du bourdonnement sourd des invisibles escadrilles alliées. Je couche avec Léon dans sa chambre glaciale où, recroquevillés à deux sous le gros édredon, la chaleur vient lentement. Dimanche matin, je baratte la crème à la main, pèse le beurre, le forme dans un moule en bois, nourris les bêtes. Puis, je charge mon vélo de ravitaillement.

Après un brin de toilette dans les bassines, les paysans se rasent au coupe- chou, enfilent les chemises amidonnées, les costumes sombres sentant la naphtaline. Avec leurs femmes endimanchées, les plus âgées toute de noir vêtue sous la petite coiffe valletaise, avec leurs paniers sous le bras, à pied, en vélo, en carriole, ils s'ébranlent pour la grand'messe du bourg. Au loin carillonnent joyeusement les cloches. En se croisant, ils échangent les salutations d'usage:

- Allons, allons, voyageons, voyageons!
- Ah, faut ben, faut ben!
- A c't'heure la messe vous appelle! - Ben dame, ben sûr!

Après la grand'messe où les absents sont vite baptisés de voyous et mécréants, les paysannes placent discrètement aux bonnes adresses leurs beurre, œufs lapins. Et elles troquent, vendent, ramènent grands sacs, gros sous et beaux billets. Dame! Ayant l'argent, la nourriture, elles sont courtisées, entourées, et on leur glisse:

- Vous pourriez pas m'apporter des foies, du beurre, du saindoux, je vous revaudrai ça!

Le tantôt, ma tante retourne soigner ses bêtes et je reprends la route de Nantes. Trente kilomètres sur mon vélo bien chargé sont un exploit. Chaque kilomètre est très long et demande beaucoup d'efforts. Je connais par cœur tous les carrefours, tous les virages, les descentes merveilleuses et surtout les côtes. La traditionnelle crevaisson ne me surprend pas. Vélo retourné, c'est la réparation au bord du fossé. Puis je reprends la route, et... j'éclate. Cette fois, la chambre et le pneu ont rendu l'âme. Alors, je finis à pied, poussant le vélo inutile. Marcher douze bornes ne m'effraie pas, c'est mon lot habituel, et que faire d'autre?

Un dimanche, c'est plus grave. Brusquement, une rustine se décolle dans la grande descente de Tournebride! Ma roue avant brutalement à plat se met en travers, l'arrière du vélo se dresse. Je m'envole par-dessus le guidon et me relève dix mètres plus bas, sonné, bras écorché, cuisse bleuie, pied endolori. Avec mes patates dispersées, mon beurre dans le fossé, mes œufs au plat sur le goudron!

Si moi, ça irait presque, ma roue avant est en huit, ma fourche tordue, le cadre cintré, le guidon déporté! Je traîne le vélo chez un mécano et je rentre à pied en boitant, chargé du barda. Samedi suivant, j'ai retrouvé mes cadre, jante, fourche, guidon redressés à chaud, les rayons remplacés, le tout pour vraiment pas cher. Quelle chance qu'il y ait encore de braves gens!

Et les jours où il pleut à verse, trempé jusqu'à la moelle des os, éclaboussé par les autos, aucun train ou bus ne peut me ramener. Puis, comme je n'ai ni phare ni feu rouge, que les voitures qui me doublent n'ont qu'une fente éclairée d'un centimètre sur dix qui dispense une bien chiche lueur, combien de fois j'ai été frôlé! Combien souvent j'ai failli être renversé!

OU LES 5.5. SONT NOS HÉROS

En novembre 1943, aucune ligne de défense n'arrête plus le formidable rouleau compresseur russe. Malgré leur farouche résistance, les Panzer- Divisionnen sont inexorablement refoulées par les armées soviétiques qui libèrent, les unes après les autres, leurs vergers rasés, leurs fermes incendiées, leurs usines démantelées, leurs villes détruites. Comme chaque matin, près du poêle de l'atelier, je parcours notre maigre quotidien, dont l'habituel communiqué du Haut Commandement des Forces Armées Allemandes²⁹ :

«En Italie³⁰, l'évacuation dit sud de la Calabre s'est effectuée dans un ordre parfait. Nos ennemis progressent très lentement sur un terrain hérissé d'obstacles. Péniblement, ils ont atteint Naples, où toutes les installations portuaires ont été détruites.»

²⁸ Cave où sont stockés les vins.

²⁹ «Au sud de Dniepropetrovsk, des infiltrations locales soviétiques ont été verrouillées après de violents combats. Dans la région de Kirovoïgrad, toutes les tentatives russes de percées ont été déjouées. Sur le Dniepr gelé, plusieurs charges des Rouges ont échoué devant le feu de toutes nos armes. Au sud de Nikopol, nos attaques couronnées de succès nous ont valu de nouveaux gains de terrain. Près de la Berezina, nos troupes ont pris d'assaut plusieurs localités.»

³⁰ Les Alliés y ont débarqué le 8 septembre 1943.

Après d'étonnantes photos de Waffen-S.S., présentés comme nos héros qui versent leur sang pour nous, l'article «*Serons-nous bolchevisés ?*» contient de ces perles !

«Que les Français inquiets du péril rouge qui pèse aux portes de l'Europe sachent que l'héroïque armée allemande barre la route aux hordes de Bolcheviks qui déferlent d'Asie pour nous anéantir. Comment jeunesse française si longtemps bafouée ne relèveras-tu pas l'insulte pour sauver ton sol d'un si tragique asservissement. Jeunes ! le Bolchevisme ne se combat que d'une façon par les armes !»³¹

Puis, en tenue de milicien, Philippe Henriot, ministre de l'information, a déclaré dans une réunion :

«Le plus grand des combats se déroule pour que nous ne soyons pas bolchevisés. Un demi-milliard de combattants sont précipités dans cette lutte gigantesque, pour ou contre le communisme... Vous serez bolchevisés si vous ne savez pas choisir ! Entre la vie et la mort, entre la L.V.F. ou les Soviétiques. Nous préférons mourir plutôt que de subir le joug de Moscou !»³²

«Mais l'adversaire est dans la place, et se manifeste par de lâches attentats. Nous honorerons comme des héros ceux qui tombent, mais nous les vengerons comme des martyrs. Ces terroristes qui donnent la mort doivent subir la mort.»³³

Parmi les nouvelles locales, la Mairie annonce :

«Les fourneaux municipaux servent des repas aux équipes de déblaiement, aux scolaires repliés près de Nantes, à certaines entreprises, aux emprisonnés, aux nécessiteux, aux nombreux hommes restés seuls en ville, etc. »

Et réjouissons-nous ! Pour les fêtes, il n'y aura pas de fermeture hebdomadaire des cinémas. Les 24 et 31 décembre, le couvre-feu ne sera que de 23 heures à 5 heures du matin ! Pour Noël, nous recevrons : une bouteille de vin, 200 grammes de volaille³⁴, les 2 kilos de patates de novembre, 200 grammes de pâtes ! Les femmes enceintes toucheront un supplément de lait, et les mères allaitant, leur ration de bière³⁵.

La S.N.C.F. informe :

«La situation charbonnière rend inévitable une nouvelle réduction du trafic voyageur et une augmentation de 25% des tarifs. De nombreux trains étant supprimés du 25 décembre au 1er janvier 1944, Le public doit absolument se limiter aux déplacements impérieux !»

Je termine ma lecture par de révélatrices petites annonces :

«Cherche machines à écrire et à calculer, brûlées, brisées, rouillées.-Achète motos incomplètes ou accidentées. - Paie comptant machines à coudre toutes marques même en très mauvais état. - Suis preneur de tous emballages et caisses d'occasion. - Propose sertisseuses à main pour vos conserves et des machines à récupérer les boîtes métalliques usagées !»

Ainsi, quotidiennement, des journalistes "bien Français", de «très nationalistes notables» osent baptiser les gestapistes et miliciens tortionnaires de forces de l'ordre et les résistants de terroristes. Et chaque matin, nos journaux vichystes, tristes échos de la presse hitlérienne nous claironnent que la victoire allemande est certaine, que leurs armes secrètes vont précipiter la défaite alliée, que les

³¹ Lors d'une grande manifestation anti-Bolchevique, Joseph Darnant, chef de la Milice, a fait l'éloge de la L.V.F. et des Waffen-SS. Français qui se battent à l'Est dans les rangs de l'armée allemande et qui sont fiers d'en porter l'uniforme !

³² «Quand, bourgeois aveugles, comprendrez-vous que c'est la guerre de l'or juif contre notre race. Que la monstrueuse association Russo-AngloAméricaine ne sert que les éternels desseins des Juifs, grands maîtres de ces trois nations.»

³³ A Lyon, six malfaiteurs ont été fusillés pour avoir froidement abattu un chef de la Milice. Dix-sept dangereux bandits ont été capturés à Saint-Étienne et dans le Nord par les gendarmes. Ainsi, plus de 4000 auteurs d'actes de sabotages, meurtriers, pillards, incendiaires anti-nationaux ont été appréhendés en deux semaines par les forces de maintien de l'ordre et les troupes allemandes. Ce qui porte à 21 651 les arrestations opérées en trois mois.

³⁴ Contre le «PA» de l'ancienne carte rive produits de basse-cour. Les restaurants peuvent préparer des menus sans aucune matière grasse, seulement cuits à l'eau Suite aux nombreux mouvements de population de ces temps, on se réinscrira pour le beurre, le fromage, la saccharine et pour une future distribution de rhum (35) Avec leur certificat médical.

³⁵ (35)

Russes sont à bout de souffle... Pas plus comblés par notre presse que par Radio-Paris, nous la dénigrons sur l'air de la Cucaratcha :

«Radio-Paris ment (bis),
Radio-Paris est allemand.»

Alors pour nous remonter le moral, toutes portes et volets clos, malgré les lourdes pénalités encourues, nous cherchons à capter Radio-Londres, *la voix de la Résistance française*. Encore faut-il posséder un poste qui fonctionne, car la vente des lampes radio et des T.S.F. est interdite, seuls les titulaires d'une carte professionnelle sont autorisés à les réparer. Nous décelons de lointaines paroles rendues souvent inaudibles par les brouillages nazis :

«Honneur et Patrie ! Voici la France Libre ! Les Français parlent aux Français. Aujourd'hui, 1260e jour de la résistance du peuple de France !»³⁶

A CHACUN SON BOCHE !

Les communistes français au ban de la Nation depuis août 39 bénéficient d'un revirement d'attitude dû à leur énergique résistance, à leurs nombreux fusillés et aux constantes victoires russes sur la Wehrmacht. Ils sont d'ailleurs clairs dans leurs tracts :

«N'attendons pas un hypothétique débarquement pour résister. La seule riposte aux occupants fascistes, c'est la lutte armée, des actions dures jusqu'à la Libération, l'instauration du Socialisme en France et dans l'Europe. Pour ça, pas de collaboration gentille. Tuons le plus possible de Fritz, à chacun son Boche !»³⁷

Encouragée par les succès Allies, la résistance gaulliste s'est développée, mais la lutte armée est pour elle un suicide. Les maquisards sont mal équipés, si les Allemands n'arrêtent pas les auteurs des attentats, ils fusillent en représailles des dizaines d'otages innocents. Il vaut mieux s'entraîner en vue du Débarquement et à ce moment-là seulement déclencher de vastes opérations en liaison avec les Alliés³⁸.

Mais comment organiser des résistants sur le pied (le guerre, et leur dire : «Attendez le jour "J" !»). Comment regrouper en maquis les jeunes réfractaires au S.T.O. sans les engager dans des actions pour, survivre et les occuper ? Finalement, stimulée par l'exemple des FTP., la résistance gaulliste s'embarque elle aussi dans des interventions militaires

En face, les collaborateurs français reçoivent les officiers boches, vont à leurs réceptions. Tout ce beau monde apprend la langue des occupants, écoute sa musique, envie ce modèle d'outre-rhin et se découvre du même bord. En fait, en plus du conflit mondial, une véritable guerre civile se déroule entre l'extrême-droite, pétainiste, collabo avec en face les vrais patriotes, les gaullistes, la gauche de chez nous : communiste, chrétienne ! Quotidiennement, des miliciens attaquent les maquis aux côtés des Nazis, ils torturent, fusillent leurs prisonniers. En même temps, les résistants abattent des chefs et personnages collabos ! Que de sang français versé !

D'ailleurs, de «braves policiers» nous surveillent toujours. Ils questionnent notre épicière, nos voisins. Ils nous interrogent, pour voir si nous rencontrons des résistants, si nous distribuons des tracts, si nous tenons des propos anti-nationaux..

Quant aux ouvriers de l'usine, sans crainte des dénonciations, ils discutent ardemment. Si les anciens combattants de 14 restent fidèles à leur Maréchal, la majorité des compagnons est en général pour la Résistance. Seulement, après cinquante-cinq heures de rude travail, assaillis par tant de problèmes insolubles, par crainte des représailles, ils refusent de s'engager ! Mais peuvent-ils être Pétainistes ? Être des subordonnés obéissants qui doivent seulement travailler pour les Fritz et leurs

³⁶ Suivent des messages personnels adressés aux résistants, pour des parachutages d'armes, des missions et sabotages. Puis viennent les informations sur les combats en cours, les revers allemands et Japonais, les opérations alliés, ce qui contrebalance le bourrage de crâne pro-hitlérien.

³⁷ Pour eux, l'aristocrate De Gaulle résiste de l'extérieur. C'est l'allié des Anglais, des Américains, (les grands capitalistes français et étrangers. Il donne peu d'armes, (de matériel, d'argent aux FTP. communistes. Tout va aux mouvements gaullistes : F.F.I.-F.F.L. De Gaulle craint-il d'armer les communistes qui sûrement auront des exigences à la Libération ? En fait, quand certains veulent seulement chasser les Allemands, d'autres espèrent en plus un changement de société !

³⁸ En attendant .. que les résistants recueillent et transmettent des «renseignements», à Londres, qu'ils diffusent tes journaux clandestins, qu'ils organisent des filières d'évasion pour les équipages des avions abattus, les agents parachutés. Peut-être que pour les militaires de Londres : la guerre est trop sérieuse pour être confiée à des civils amateurs, qu'ils la laissent à des professionnels : l'Armée !

collaborateurs qui nous offriraient quoi, en cas de victoire définitive ? Nos maîtres de la noble race aryenne développeraient leurs industries. Et nous, amputés de l'Alsace-Lorraine et du Nord serions, sous leur écrasante dictature, les sous-hommes de la nation agricole chargés de les nourrir. Alors en attendant, les travailleurs résistent aux Allemands, en s'activant doucement !³⁹

Les familles sont aussi divisées, des parents sont pour Vichy, leurs enfants pour la Résistance. Car les attitudes des Français face à De Gaulle et Pétain sont très variées, elles évoluent au fil des ans et ne sont pas les mêmes en juin 40 qu'en janvier 44. Pétain et les Allemands risquant d'être balayés, la droite préserve l'avenir et joue une nouvelle carte : De Gaulle. Nouveau rempart contre le communisme. Le Général, comme le Maréchal, ne représente-t-il pas l'Armée, la Patrie, l'Église, la Bourgeoisie !

En fait, si nous vivons côte à côte avec les Allemands. Si nous fréquentons les mêmes rues, cafés et cinémas, nos relations sont inexistantes. Mais leurs exigences sont toujours plus lourdes. Ils réclament encore plus de bras pour leurs usines. Comme les requis du S.T.O. ne suffisent plus, les Nazis accentuent leur chasse à l'homme ! Sans crier gare, ils quadrillent le Centre, bouclent des quartiers, des sorties de cinéma, des arrivées de trains, ils ramassent tous ceux qui leur tombent sous la main ! Même avec des certificats de travail en règle, on est expédié directement et franco de port en Gross-Deutschland⁴⁰.

Ainsi les patrouilles boches poussent, dans leurs camions, les jeunes, les types musclés. Même un commerçant collabo qui salue un gars connu déjà arrêté est embarqué ! Alors on évite de traîner dans le Centre. Surtout quand des fonctionnaires informés des rafles s'empressent de prévenir le personnel des grosses entreprises : « Quittez l'usine plus tôt ce soir, n'allez pas en ville vous jeter dans les souricières vertes. » Malheureusement, les Boches veillent aussi. Des responsables de la Main-d'Oeuvre qui retardaient les départs de requis sont déportés à leur tour⁴¹.

MORNES VEILLÉES

Dans notre ville morte, qu'elles sont tristes les longues soirées de cet interminable hiver 1943-44, bloqués dans nos appartements froids, terrés derrière nos rideaux baissés. Gare aux fenêtres non rigoureusement obscurcies, gare à ceux qui sortent après le couvre-feu sans laissez-passer, les Boches ont la gâchette facile. Seuls circulent les travailleurs de nuit munis d'ausweiss : boulangers, cheminots, postiers, médecins, infirmières.

Ma mère, inconsolable, pleure toujours ; rien ne la distrait de sa douleur. Elle mange et dort si peu. Même le café ne la stimule plus. Elle si active est minée par ces années de privations, de dur travail, de soucis et son deuil l'a achevée. Elle souffre d'une plaie variqueuse sur une jambe fatiguée par une phlébite, et sa plaie s'élargit malgré les pommades, les quelques médicaments disponibles. Elle se traîne au boulot pourtant et travaille comme elle peut. C'est l'état général qui serait à remonter mais avec quelle nourriture ? Quant au moral, qui lui ramènera son fils ?

³⁹ Pour un chaudronnier, anar espagnol, l'action à mener est différente : Le dur Diktat de Versailles en 1919 a favorisé la montée de l'Hitlérisme. Mais les soldats allemands embrigadés ne sont pas responsables les atrocités commises par leur armée. Sous l'uniforme, il y a le travailleur comme nous. Dialoguons avec eux pour qu'ils mettent "crosses en l'air". Dissocions-les de leurs officiers nazis comme les Russes en 17. Ne nous trompons pas de cible. Nos adversaires communs restent les armées, les églises, les bourgeoisies françaises et allemandes qui utilisent les guerres pour abattre le Mouvement Ouvrier International : en 1870, les fusillades et déportations de communards ; 1914, l'Union Sacrée, l'hécatombe de militants de part et d'autre du Rhin ! 1934-43, les arrestations et fusillades de syndicalistes et antifascistes européens.

Chaque jour, Presse et affiches nous martèlent les slogans nazis :

« Français, travaillons en Allemagne afin que les hordes soviétiques ne viennent pas jusque dans nos bras... Des avions et des tanks forgés par des mains fraternelles défendront nos foyers ! Ouvriers français et allemands, unissez-vous contre le Bolchevisme ! Travaillez pour la grande Unité Européenne, sinon vous vous suicidez ! L'Allemagne vaincra, la France vivra, l'Europe s'unira et sauvera notre civilisation pour des millénaires ! »

⁴¹ « Tous les prisonniers libérés ou en congés de captivité se présenteront à la Gendarmerie munis des certificats des Services Allemands. Tous les jeunes gens nés de 1923 à 1925, les étudiants de vingt-quatre à trente ans, les hommes de dix-sept à soixante-quatre ans se feront recenser au Bureau de la Main-d'oeuvre. Leurs cartes d'alimentation ne leur seront délivrées que sur présentation de leur certificat de Travail obligatoire. Le S.T.O. en Allemagne est étendu aux femmes sans enfants de dix-huit à quarante-cinq ans et aux hommes de seize à soixante ans « Vais-je devoir y partir ? »

Sans copain, sans lecture, sans radio, je reprends mes livres de classe quand je m'ennuie trop. J'aligne des problèmes d'algèbre, je recopie mes cours d'apprentissage. Je bricole mon vélo, un vieux moteur électrique !

Sans feu et fatigué, je me couche tôt pour avoir chaud, prendre une avance de sommeil en prévision des alertes qui nous jetteront dehors. Autant par les nuits pluvieuses ou orageuses, nous dormons sur nos deux oreilles. Autant par les cieux lumineux de grand clair de lune, nous ne reposons que d'un œil.

Soudain, les lugubres sirènes mugissent emplissent la nuit de leurs sinistres sons montants, descendants. Vite réveillés, nous enfions prestement nos vêtements ! Des portes claquent, déjà les pas précipités des prudents qui, sur le qui-vive dorment tout habillés devalent les escaliers. Nous nous couvrons au maximum, fermons les, comptons attrapons la musette avec nos papiers précieux, mais laissons nos encombrants masques à gaz !

Adossés contre le mur de notre couloir, avec une quinzaine de voisins, nous attendons, recroquevillés dans le noir, perdus dans nos tristes pensées, engoncés dans nos manteaux et cache-cols, les femmes encore protégées de gros châle., ; Mmc Daré apporte son pliant et sa chaufferette avec les dernières braises de sa cuisinière.

Ainsi paradoxalement, en pleine nuit, dans les couloirs, caves et abris de la ville, toute la population veille et attend silencieusement. Car à chaque alerte presque tous se lèvent, surtout les témoins des scènes d'horreur, tous ceux qui ont vu la mort de près et qui sont comme fous dès que mugissent les sirènes. Mais la sécurité des abris est très discutée. Notre couloir nous protège symboliquement. Une bombe tombée devant éclaterait nos poumons ou nous serions tous écrasés sous nos quatre étages ! Mais être là ensemble nous rassure. D'autres préfèrent les tranchées-abris où le risque est limité à la bombe tombant pile dessus. Mais les débris humains dispersés le "23" sur notre place nous ont bien refroidis !

Beaucoup se réfugient dans les caves bien étayées de grosses poutres, signalées par des affichettes : «abri 40 personnes». On y meurt aussi comme des rats, enterré sous les décombres des étages écroulés, asphyxié par des fuites de gaz, noyé par l'eau des pompiers ou des canalisations, brûlé vif par les incendies. De toute façon, clament les fatalistes : «Nous y passerons si notre heure est arrivée !» Notre abri le plus sûr reste sous l'église à 500 mètres où les prudents se précipitent, quand ils peuvent l'atteindre. Ceux qui ont des jardins y ont creusé des tranchées personnelles. D'autres couchent toutes les nuits au chaud, à l'abri sans se lever... dans leur cave !

Comme l'alerte se prolonge, après un temps de somnolence où plusieurs dorment debout, Mme Daré nous glisse avec un soupir :

- Moi, ce qui me pèse beaucoup, c'est de ne plus voir mes petits-fils évacués dans la Vienne. Que c'est morne une ville sans enfants ! Je n'entends plus leurs rires joyeux, leurs cris insoucients. Je ne croise plus leurs gracieuses frimousses. Qu'y a-t-il de plus beau que leurs yeux émerveillés devant les vitrines de Noël ! Reverrai-je leurs jeux animés dans la cour, leurs gaies bousculades à la sortie des écoles ? Tous ces bambins qui se précipitaient mains tendues vers leurs mamans. Ah, que me manque leurs petits bras potelés autour de mon cou, leurs «mamie je t'aime !»

M. Jaquelin ajoute :

- Quel triste Noël de guerre nous avons passé. En quoi marquera-t-il les enfants ? Qu'elles sont moches cette année les vitrines des magasins !

M. Jahier reprend :

- Après cinquante-trois années de dur travail dans le vacarme des Chantiers Navals, j'avais tellement rêvé terminer ma vie dans le calme ! Depuis plus de quatre ans, nous affrontons tant d'épreuves, de dangers qui nous épuisent, toutes ces démarches, ces queues interminables, et le froid, sans charbon, et notre ville détruite ! Oui, je jardine, je pêche mais pas dans l'ambiance que j'avais imaginée !

Il ajoute pour moi :

- T'es jeune, toi mon gars, ta vie est devant toi ! T'oublieras cette guerre et tu auras du bon temps. Mais nous ? Au bout du rouleau, nous gaspillons nos derniers mois de vie dans une bagarre quotidienne sans joie, qui va durer combien de temps encore et dont verrons-nous la fin ?

Je lui réplique :

- Monsieur Jahier, c'est ma jeunesse qui passe, et qui ne reviendra pas. Je ne penserai sans doute pas chaque jour de mon existence à ces années difficiles, mais comment oublierai-je si vite, la faim, les bombardements, nos deuils, ces nuits d'alerte. Toute ma vie sera marquée par cette guerre

Mme Manin lance pour nous remonter le moral :

- Je rentre des noces de guerre de ma fille. Elle qui voulait tant se marier en blanc, elle n'a trouvé qu'un peu de tissu bleu. Ce que sa robe était courte ! Elle a troqué ses alliances contre d'anciens bijoux en or à moi et elle n'avait ni maquillage ni parfum ! Son fiancé s'était taillé un costume dans un ancien de son père. Pour le repas, avec les tickets demandés à tous nos invités, nous avons une petite purée, une fine omelette, (du pain noir. Nous avons préparé notre lapin en pâté, en civet, et en friture quelques poissons pêchés en Loire par le garçon d'honneur. Nous avons des mois économisé nos rations de vin et le gendre avait déniché deux bouteilles de « muscadet ». Ce qu'on a chanté, dansé et ri ! On a voulu oublier nos misères, comme si nous vivions notre dernier jour. Comme si le lendemain le ciel allait nous tomber sur la tête !

Enfin, le signal tant attendu de fin d'alerte résonne, après 80 minutes à nous morfondre dans l'obscurité ! Avec quel plaisir nous nous glissons sous les couvertures. A peine sommes-nous rendormis qu'une autre alerte nous renvoie dans le couloir pour une nouvelle veille. Dans la rue, des ombres galopent vers leurs abris préférés, les secouristes rejoignent leurs postes⁴². J'ai tant soimheil je que je dors contre ma mère.

Cette fois, le vrombissement des lourds bombardiers s'approche il emplit le ciel, salué par l'assourdissante D.C.A. On les écoute anxieusement vont-ils bombarder ? Heureusement non, leur fracas décroît. Leurs bombes sont pour une autre ville. A 6 heures, ce n'est plus la sirène mais le réveil qui sonne. On a très mal dormi, On est crevé, mais il faut y aller, travailler comme si de rien n'était. A l'atelier, on se remue et tient éveillé, mais aux cours on dort pendant les leçons !

L'usine borde la ligne de Paris, les gares de triage et de voyageurs. Elle est proche du pont où les trains traversent la Loire vers le sud⁴³. Dès l'alerte, nous filons le plus loin possible de ce coin dangereux. Avant de rentrer à l'atelier, certains sifflent une chopine. Ainsi le bombardement des villes françaises par les Alliés se poursuit : Lorient, Rennes, Bordeaux, Le Creusot, Toulon, Paris subissent des raids importants !

PAIN NOIR ET CHARBON RARE

Au seuil de 1944, face aux destructions massives des bombardements alliés sur l'Allemagne et la France, face aux énormes besoins de la machine de guerre nazie aux abois, malgré que nous soyons épuisés par les frais d'occupation, étranglés par les réquisitions, les Frisés ne nous abandonnent que des miettes de nourriture.

Devant les magasins presque vides s'alignent des queues interminables. Nous ne recevons que 100, des 150 grammes de notre attribution mensuelle de beurre. Les 175 grammes d'huile de novembre seront réparties... en janvier, les tickets de décembre ne seront pas honorés. Le fromage manque, les rations ne sont pas fixées. Ce mois-ci, les adultes bénéficient de 125 grammes de sucre et nous 250 ! Que nous les mangerions bien en quelques heures ! Nous toucherons les pommes de terre de décembre... en février ! Aurons nous le rhum de Noël à Pâques ?

Menaces et peines sévères pleuvent drues sur les paysans récalcitrants :

«Le Préfet ordonne aux cultivateurs qui n'ont pas fourni leurs livraisons obligatoires de lait de déposer dans leurs mairies leurs écrémeuses et barattes. Ensuite, les Autorités Allemandes pourront procéder elles-mêmes à la collecte et imposeront des amendes égales à vingt fois la valeur des produits manquants.»⁴⁴

Notre pain de guerre est indigeste et gris, il colle au couteau et à l'estomac. On y trouve des tas d'impuretés de paille, balayures de greniers. Tout est moulu, passé dans le pétrin. Malgré ça, nous risquons d'en manquer. Inquiets pour l'habituelle soudure du printemps, les Autorités multiplient les appels :

«Notre petite récolte de céréales ne sera mûre qu'en juillet. Pour que tous les Français aient jusque-là leur ration de pain, personne ne doit en acheter au marché noir, ni utiliser de faux tickets, ni donner du grain au bétail. Frauder sur le blé est une trahison envers la Patrie. Cultivateurs défaillants,

⁴² 22 équipes d'urgence fortes de 600 membres soignent sur place les blessés légers, les gravement atteints sont dirigés vers les hôpitaux.

⁴³ Pont de la Vendée.

⁴⁴ «La non-livraison des produits de basse-cour sera sévèrement sanctionnée pacage du bétail sur le bas-côté des routes est interdit avant le ramassage des foin.»

chaque poignée livrée est un morceau de pain pour les enfants des villes. Votre obligation impérieuse vise l'existence même de la Nation, l'indispensable protection de la race. Livrez tout votre blé, le pays vous en sera reconnaissant ! Que chacun fasse son devoir !»

Notre deuxième et dernière distribution de charbon est annoncée : 100 kilos pour nous deux, 25 kilos par mois sont attribués aux ménages toujours privés de gaz ! A la maison, aux cours, à l'atelier, nous sommes si peu chauffés que nous restons habillés au maximum. Les températures intérieures et extérieures sont si proches que nous sommes presque autant couverts dedans que dehors. Aussi, nous ne risquons ni chaud et froid, ni rhume, ni grippe quand nous sortons ! Dans tous les établissements, sauf les hôpitaux, le chauffage s'arrêtera le 17 mars !

L'extrême pénurie de gaz et d'électricité impose de draconiennes économies. Les théâtres et cinémas ferment quatre jours par semaine, leurs spectacles finissent à 21 heures. Cafés et restaurants s'arrêtent 48 heures par semaine. Les entreprises qui ne travaillent pas pour l'industrie allemande chôment quatre jours. Tout chauffage électrique est rigoureusement proscrit ! De plus, la consommation mensuelle des particuliers est réduite à 6 kWh par personne⁴⁵, à 15 kWh pour quatre, et des coupures de courant nous sont appliquées 24 heures tous les cinq jours⁴⁶.

Suite aux bombardements, de nombreux foyers encore sans électricité ne touchent qu'un demi-litre de pétrole ou quelques bougies par mois ! Que leurs heures de lumière sont comptées ! Ils se bricolent bien des lampes à base de graisse de bœuf fondue⁴⁷, mais elles fument, et comment à plusieurs dans un logement s'éclairer d'un seul lumignon, comme au Moyen Âge ! Le gaz, qui ne fonctionne qu'à faible pression quelques heures par jour, est encore réduit de 10 % pour les ménages ! Toujours par économie, nos 60 motrices restantes ne circulent pas certains jours, et ces rares trams coûtent chers ! C'est dire si nous marchons beaucoup et si nos souliers sont mis à rude épreuve !

Mes brodequins anglais, encore une peinture trop grande, sont éculés, percés de trous bouchés avec des semelles en carton. Comme je sens les cailloux et quand il pleut, que j'ai les pieds mouillés et sales ! Je possède bien un bout de pneu pour les ressemeler, mais plus de pointes ! L'inscription chez le cordonnier⁴⁸ donne droit à un ressemelage, mais, dans les quinze mois à venir ! J'espère que nous serons libérés d'ici là ! Mes orteils passent à travers mes pantoufles. Mes dernières chaussettes sont si archi-usées que malgré le coton si rare, ma mère passe des heures à les raccommoder, mais elles percent constamment à côté des reprises.

Le bureau des Contributions accepte pour l'impôt-métal 1944 bouillottes, chaudrons, vases, robinets, chandeliers en métaux rares⁴⁹. On déboulonne, toujours pour les fondre, les statues passées au travers des razzias précédentes⁵⁰.

Malgré que certains magasins du Centre aient ré-ouverts, que des boutiques sinistrées aient retrouvé un local, les clients des environs craignent d'être pris sous un bombardement comme le 16 et ne s'approvisionnent plus en ville. D'autant plus qu'il reste si peu de choses dans leurs rayons !

CURIEUSE JUSTICE

J'ai si peu de distractions que je tue parfois mon temps aux audiences de la Chambre Correctionnelle. Debout parmi les habitués, je tends l'oreille pour saisir ce que grommellent les juges en noir. En ces jours où beaucoup d'affamés et démunis se servent irrésistiblement où ils peuvent, la «Justice» ne badine pas ! Les mois de prison écrasent le petit peuple.

⁴⁵ A 8 kWh pour 2 à 10 pour 3.

⁴⁶ Ces multiples «délestages» surviennent à tous moments, sans possibilité de prévenir les abonnés et par quartier, pour que chacun supporte à tour de rôle la pénurie.

⁴⁷ Du genre des lampes à huile d'antan.

⁴⁸ Avec la lettre S» de la carte Textile.

⁴⁹ Cuivre, plomb, étain, nickel, laiton

⁵⁰ Faute de zinc et pour remédier au manque de petite monnaie, les pièces de 20 centimes seront frappées en fer.

«Pour 12 pierres de sucre emportées des raffineries Say par un ouvrier : 12 francs d'amende
Pour 700 grammes de sucre sortis dans son dos par une employée se disant bossue : 500 francs
d'amende ! Pour 2 kilos dérobés au même employeur : 3 mois de prison ferme. Pour recel d'un kilo
de raisins chapardé par des enfants : 500 francs d'amende ! Pour un fromage «emprunté» 200
francs ! Pour une lapine «subtilisée» : 6 jours de cabane ! Pour des légumes «ramassés» dans un
jardin par un bonhomme de soixante-dix ans : 15 nuits au violon ! Pour un pardessus «fauché» dans
un restaurant d'entraide : 15 jours avec sursis ; pour une paire de gants : 1 mois avec sursis ! Pour
avoir décroché du linge qui séchait : 8 jours avec sursis ! Pour une écharpe «empochée» dans un
magasin : 1 mois de prison ! Pour un bocal de tomates «détourné» : 2 mois avec sursis ! Pour 2
souliers «chipés» dans un café : 2 mois ! Pour avoir touché deux fois la prime d'évacuation : 2 mois
en cage ! Pour 3 litres d'eau-de-vie soutirés sur les quais : 4 mois de taule avec sursis ! Pour s'être
approprié un colis à la gare : 6 mois avec sursis. Pour un poste de TSF «carotté» 6 mois fermes.

Le Tribunal apprécie très mal l'absence au jugement :

«Pour une chaise prêtée, non restituée : 15 jours de prison par défaut ! Pour des branches
emmenées d'un domaine : 1 mois ! Pour du bois de chauffage récupéré sur des pieds de vigne : 15
jours par défaut ! Pour 500 francs escroqués : 3 mois ! Pour un vêtement pris à un camarade : 6
mois ! Pour 5 lapins piqués dans un clapier : 7 mois Pour une couverture et un drap embarqués : 1
an par défaut ! Pour 20 litres de vin sortis d'une cave sinistrée : 6 mois, et pour 60 bouteilles : 20 mois
de cellule et 5 ans d'interdiction de séjour !»

Et, maintenant, retenons notre souffle pour les gros délits

Pour deux roues soustraites sur un camion : 10 mois de prison ! Pour la vente d'un vélo
«emprunté» : 1 an de cabane et 18 mois par défaut au complice ! Pour vol d'un colis de prisonnier, un
gardien écope 7 ans d'internement. Un terrassier «pillard de décombres» qui revendait les
vêtements et objets qu'il déblayait est condamné à 5 ans de travaux forcés par le Tribunal Spécial !
Par contre, un chauffeur qui renverse et blesse un vieillard n'attrape que... 200 francs d'amende ! Un
outrage public à la pudeur n'est sanctionné que d'un mois avec sursis ! Un pâtissier qui achète au
marché noir 18 000 œufs n'est condamné qu'à 30 000 francs d'amende ! Un boucher qui vend tout un
bœuf soustrait au Ravitaillement Général ne ramasse qu'un mois avec sursis et 3 000 francs
d'amende ! Enfin, le chauffard sans permis de circuler qui blesse un piéton, en tue un second et le
dépose sous les roues d'un autre véhicule pour camoufler son homicide s'en litre avec 15 mois de
prison et 20 000 francs d'amende

Curieuse morale où l'«honorabile commerçant» qui dépèce clandestinement un bœuf est moins
condamné que le voleur de cinq lapins. Où celui qui tue un homme reçoit la même peine qu'un voleur
de bicyclette.

Les résistants ne chôment pas, chaque matin, les journaux publient⁵¹ leurs attentats, mais aussi
leurs arrestations par les vichystes et guesapistes.

*«Un chef de la Milice Française trouve une mort héroïque en Saône et Loire. Un franc-garde de
la Milice, guéri de ses blessures au combat, assassiné alors qu'il sortait d'une clinique de Grenoble. -
Le maire de Saint- Quentin tombe sous les balles de deux bandits. - L'amiral Lenormand grièvement
blessé et son frère tué par des terroristes. - Le cadavre d'un gardien de la paix est retrouvé dans
l'Erdre à Nantes.»*

*«Infatigablement, les forces du maintien de l'ordre traquent dans toute la France les communo-
terroristes et débarrassent nos provinces de ces incendiaires et hors-la-loi. Dans la région de
Rennes, les policiers ont écroué onze dangereux criminels. - En Anjou, quinze malfaiteurs encadrés
par l'ancien parti de Moscou sont arrêtés. - A Dijon, vingt membres de l'ex-parti communiste, auteurs
de nombreux attentats, ont subi le même sort. - En Picardie, six tueurs pris les armes à la main ont
été emprisonnés. - Tandis que, dans le Jura, cinq terroristes étaient mis hors d'état de nuire.»*

La répression s'accélère, les résistants détenus sont rapidement jugés et mis à mort.

*«Six bandits condamnés à mort par la Cour Martiale Française de Thonon sont immédiatement
exécutés. - Trois dangereux terroristes espagnols membres de l'ex-armée républicaine ont été
condamnés à mort par la Cour Martiale Française de Limoges et de suite abattus. - A Paris, trois
communo-terroristes ont été fusillés à l'aube pour avoir tué un S.S. - Dix terroristes lyonnais auteurs
d'attaques à main armée ont été condamnés à mort et fusillés aussitôt. - Quinze auteurs*

⁵¹ *«Dans le Limousin, neuf pillards qui écumaient la région sont mis sous les verrous et une troupe de soixante-
seize gaullo-communistes est incarcérée. Dans le canton de Thiers, les gendarmes ont mis fin à l'activité de
bandits qui rançonnaient les cultivateurs. Dans le Calvados, un gang de cambrioleurs de mairies est arrêté. À
Lyon, douze distributeurs de tracts anti-nationaux sont démasqués. En Haute-Garonne, deux passeurs
clandestins de la frontière espagnole sont internés, En Dordogne, quarante et un terroristes sont tués dans une
bataille rangée avec les forces de l'ordre. Dans le Bordelais, quarante six militants du parti moscoutaire sont mis
en prison.»*

d'assassinats perfides de Français ont été exécutés par la Feldkommandantur de Châlons-sur-Marne. - Seize brigands accusés de nombreuses agressions et du meurtre d'un major de la police allemande ont été condamnés à mort par le Tribunal de Paris et fusillés. - Cinq malfaiteurs condamnés à mort par la Cour Martiale Française d'Annecy ont été passés par les armes. - Trois pillards qui rançonnaient la région de Langeac sont condamnés à mort par la Cour Martiale Française de ClermontFerrand et de suite exécutés.»

Mais la grosse affaire où la presse vichyste pavoise des jours et des semaines, c'est l'arrestation et le jugement de la «bande de l'Arménien Manouchian»:

«Suite à une enquête menée tant par la police française qu'allemande, 70 terroristes du détachement Manouchian ont été jugés par la Cour Martiale auprès du Commandant du Grand Paris. Exclusivement des Juifs dirigeaient ce groupe. Abusant de notre hospitalité, ils ont développé leurs activités anti- françaises pour créer le désordre et entraver la lutte contre le Bolchevisme. Déjà, vingt-deux de ces accusés, tous Juifs, sauf trois, originaires d'Italie, Espagne, Pologne, Hongrie, Roumanie, Turquie et coupables de plus de cinquante attentats et déraillements de trains ont été exécutés. Un seul recours en grâce a été admis.»

En même temps, des affiches rouges avec les photos de ces résistants rappellent avec insistance leurs origines juives et étrangères. Pour dissocier la Résistance de la population, lui faire croire qu'elle est animée par des hors- la- loi, Juifs et mauvais Français.

L'autre grave événement, c'est l'attaque par les Allemands et miliciens des maquis du Plateau des Glières ⁵².

«Commandées par des chefs communistes venus de Moscou, une pègre internationale, une jeunesse rebelle, groupées en bandes de pillards ont commis des vagues de meurtres. Les avant-postes étaient tenus par une centaine d'anarchistes espagnols, anciens des Brigades Internationales. Le Plateau est nettoyé de cet important groupe de terroristes, des centaines de prisonniers ont été capturés. Cette région savoyarde va retrouver son calme!»

Quel sera le sort des malheureux captifs? La mort sûrement!

Quant aux civils, le «Militarbefshaber in Frankreich»⁵³ ne leur ménage pas ses menaçants «Avis à la Population»:

«Quiconque dissimulera aux recherches ou hébergera des parachutistes ou agents ennemis sera traduit devant un Tribunal de Guerre et puni de mort.

«Quiconque découvrira des avions ennemis atterris, du matériel jeté par les aviateurs les déclarera aux Services Allemands et sera récompensé. Tout contrevenant sera puni des sanctions les plus sévères.

«Quiconque soignera des blessures causées par des armes à feu le déclarera à la Kommandantur. Les contrevenants seront fusillés.

«Quiconque s'assurera de la personne de militaires ennemis, ou de saboteurs et incendiaires, gagnera la libération de prisonniers de sa famille. En remettant aux Autorités Allemandes trois aviateurs anglais, un pêcheur a obtenu le retour d'un frère prisonnier.

«Quiconque refusera d'exécuter les ordres des Autorités d'Occupation sera accusé de sabotage et encourra de très graves sanctions. L'enlèvement des panneaux de signalisation allemands est rigoureusement interdit sous peine de très sévères punitions. Le public qui pénétrerait dans les travaux de fortifications allemands sera jugé par les Tribunaux Militaires.»

ILS RECULENT, ILS RECRUTENT

Autant dans leur victorieuse course aller de 1941, les Allemands claironnaient glorieusement toutes les villes russes conquises avec de grandes cartes à l'appui. Autant dans leur retraite- retour de 1944, ils ne citent plus les grandes cités abandonnées, mais de petites difficiles à situer et plus de plan... Puis les communiqués nazis nous indiquent de violents accrochages à l'est d'une localité, ensuite à l'ouest. Enfin, ils n'en parlent plus et mentionnent des combats dans une autre ville, cent kilomètres en arrière. C'est bon signe !

Alors qu'en ce printemps 1944, les Soviétiques ont reconquis une partie de l'Ukraine, de la Biélorussie, de la Moldavie. Alors qu'ils ont repoussé les Allemands jusqu'en Estonie et menacent la Hongrie. Alors que l'Armée Rouge commence à se battre en Pologne et en Roumanie. Alors que suite à ses nombreuses percées, le Dniestr, le Bug, le Prouth sont franchis. Alors que tant de villes

⁵² A 1 500 mètres d'altitude.

⁵³ Le Commandement Militaire Allemand en France.

russes sont libérées. Alors que depuis Moscou, Stalingrad, le front allemand a subi un immense recul de plus de mille kilomètres. Alors que les Frisés combattent sous la suprématie aérienne soviétique, harcelés par les partisans... Les communiqués des Forces armées allemandes sont toujours présentés sous forme de bulletins victorieux. A les entendre, on les croirait toujours gagnants !

«Au sud du Pripet, des formations allemandes pénètrent profondément dans les lignes soviétiques, où elles s'emparent de nombreuses localités.

«Dans la région de Joukov, tous les assauts des Bolcheviques ne peuvent entamer nos positions et les troupes allemandes gagnent du terrain.

«En Ukraine, de nouvelles unités sont jetées dans la lutte acharnée et progressent sur un sol extrêmement boueux. Dans la région de Brody, de puissantes forces soviétiques sont encerclées et taillées en pièces.»

De leur côté, des journalistes berlinois commentent :

«Bien que les Soviétiques aient regagné un terrain important, cela ne signifie nullement la réussite de leur offensive d'hiver. Leurs énormes pertes en hommes et en matériel dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Et la Wehrmacht reste maîtresse de la situation, grâce à la supériorité du combattant allemand.

«Nos troupes ne cessent de se distinguer par leur exemplaire ténacité, leur esprit offensif inébranlable et leur intrépide combativité. Elles ont exécuté à l'Est le plus extraordinaire repli jamais enregistré dans les annales militaires. Fortes de plusieurs millions d'hommes aguerris, ses ennemis seront bien surpris quand les forces du Reich les réattaqueront !»

Si les Russes restent notre grand réconfort, les Alliés en Italie piétinent, bloqués devant l'imprenable Mont Cassino qui commande la route de Rome. Les Allemands se moquent d'eux qui pensaient y trouver «le ventre mou de l'Europe» et qui se heurtent à la «cuirasse d'acier de la Wehrmacht». De nombreuses affiches comparent la progression du second front à celle d'escargots brandissant des drapeaux anglais et américains sur leurs cornes !

«Eh Nous demandons-nous, attendrons-nous encore des années notre libération ?»

Curieusement, la Marine de Guerre Allemande lance un pressant appel aux «jeunes marins français de bonne volonté»

«Vous qui avez l'amour de la mer et qui naviguiez sur vos navires de commerce volés par les Anglo-Américains. Vous qui prisonniers des Anglais n'avez pas oublié les traitements inhumains vécus dans leurs camps. Vous qui ne voulez plus donner aux Britanniques vos poitrines comme boucliers. Vous qui à Mers el-Kébir avez subi l'odieuse attentat contre vos navires désarmés. Vous qui gardez dans le cœur les mille marins du "Bretagne" lâchement assassinés. Vous qui serviez dans votre flotte de combat si stupidement sacrifiée à Toulon Vous qui regrettez votre noble et beau métier de marin ! La Kriegsmarine⁵⁴ vous ouvre largement ses bateaux à vous l'élite de la jeunesse de la France !

«Matelots de Bretagne, vous avez de terribles comptes à régler avec les Anglais. Ces bandits de l'air détruisent vos villes, massacrent les vôtres ! Jeunes Nazairiens, Lorientais, Brestois, vos magnifiques ports ne renaîtront de leurs cendres que si l'ennemi séculaire anglais est hors de combat. Marins bretons, vous possédez un long et glorieux passé accompli sur tous les océans, de magnifiques traditions face à cette déloyale ennemie l'Angleterre, qui a toujours au cours des siècles barré les plus légitimes aspirations maritimes françaises !

«Marins de France, notre Chancelier Hitler vous offre de reconquérir votre empire que les Anglais veulent garder. Livrez aux côtés de vos camarades marins allemands, la bataille de la liberté, montrez à vos ennemis héréditaires que Jeanne d'Arc est toujours bien vivante dans vos cœurs. Boutez l'Anglais hors de France, comme le voulait la Sainte ! Répondez à l'appel de votre Patrie, de vos morts tombés sur tous les champs de bataille de tous les océans ! engagez-vous dans la Kriegsmarine, la flotte de la victoire européenne et française !»

A son tour, le Reich Führer des S.S., Himmler, a créé en accord avec Vichy une brigade d'assaut de Waffen-S.S. français :

«Les Waffen-S.S. sont le meilleur creuset pour unir toutes les jeunesses clic vieux continent. Tels des Chevaliers d'autrefois, ces jeunes Français engagés aux S.S. ont juré Honneur et Fidélité. Épris d'idéal, ils sont l'élite populaire du sacrifice et de l'Ordre Nouveau. Eux qui se battent aux frontières de l'Europe reviendront en apôtres qui régèneront la France !»

⁵⁴ La marine de guerre allemande.

Par-dessus le marché, les Nazis cherchent des sous-offs et des Officiers pour leurs S.S. français ! Le Régiment des Transports de l'Armée d'Occupation recrute aussi de jeunes Français ayant des «idées nationales». Priorité est donnée aux chauffeurs et anciens soldats ! On invite quotidiennement encore les ex-artilleurs de campagne à s'engager pour la durée de la guerre dans les forces anti-ériennes ! Enfin, la L.V.F. demande aux démobilisés de l'Armée d'Armistice de rejoindre ses combattants. Dans le quartier, quelques gars adhèrent aux Jeunesses Francistes, non pour la Collabo demain, mais pour la soupe et l'uniforme des «chemises bleues» de Bucard !

S'ils font ainsi appel à nous, la race des vaincus, des tarés et dégénérés, c'est qu'ils manquent vraiment beaucoup de jeunes et dynamiques blonds aryens pour renforcer leurs régiments usés jusqu'à la corde. D'ailleurs et c'est mauvais signe pour eux, ils recrutent leurs gamins de seize ans Et voilà qu'ils appellent nos femmes !

«La guerre moderne exige la mobilisation de toutes les forces vives, dont les femmes non chargées de famille⁵⁵. Travaillant côte à côte à l'usine, dactylos et intellectuelles, vendeuses et femmes sans profession se comprendront mieux et feront disparaître les préjugés contre le travail manuel !»

Toujours persuadés de gagner la guerre, les Allemands s'obstinent à nous engager à travailler chez eux :

«Toi qui as des morts à venger, toi qui es contre la ploutocratie, la juiverie, viens forger les armes des repréailles en Allemagne et tu éviteras un Katyn à ton pays.- Refuser ton travail à l'Europe, c'est te suicider et vouloir la victoire des capitalistes, des Juifs, des Bolcheviks.-La déportation est un bobard inventé par les Anglais, car en Corse, en A.F.N., ils mobilisent les Français pour se battre à leur place.»

Encore pour trouver des bras, ils appellent tous les permissionnaires défaillants, les déserteurs des Chantiers de Jeunesse, les réfractaires au S.T.O. à régulariser leur situation avant le 1er avril. Aucune sanction ne leur sera appliquée.

SEUL DANS LA VIE

Suite aux bombardements incessants et aux déraillements des maquisards, les nouvelles de mon père mettent presque deux mois pour nous parvenir.

Le 3 avril 1944

«Mes chéris,

«Les jours, à Siegburg, s'écoulent sans dimanches, tous aussi pareillement longs et monotones les uns que les autres. Heureusement que l'hiver finit. Nous ne sommes plus très vaillants. Nos santés ne sont plus très bonnes, mais le moral reste solide et j'espère comme tous ici en des temps meilleurs. Malgré cette funeste lettre de novembre, je pense très souvent à mon cher petit Gustave et mon esprit ne peut s'habituer à sa disparition !»

Mon cher papa,

«Nos bon amis⁵⁶ nous ont encore visités. Je termine ma deuxième année d'apprentissage Malheureusement, faute de matières premières, je ne pratique guère mon métier. Malgré que le jardin soit bien entretenu, il donnera peu de légumes avec le temps pluvieux et le manque de fumier. Il n'y a pas de jours où nous ne parlons de notre petit Gustave. Toutes les semaines, nous lui portons des fleurs. Quand recevrons-nous ta lettre ? Avec la Poste qui va si mal, si l'une est perdue, nous restons trois mois sans nouvelle. Ton petit gars.

Les alertes deviennent encore plus fréquentes, de jour comme de nuit ! Ma mère, épuisée, refuse de se lever à chaque appel des sirènes, nous ne descendons qu'à l'arrivée des avions. Fatalistement, elle affirme :

- Si notre heure est arrivée, de toute façon la bombe nous trouvera, dans le couloir, dans la rue, dans l'abri. Alors, à quoi bon courir ? Autant mourir dans notre lit. Et comment tenir mes dix heures de travail si je n'ai dormi que trois heures !

Encore cette nuit, ils arrivent. On s'habille à toute vitesse, dévale dans le couloir. Les réflexions des voisins n'y sont pas réjouissantes Se lever pour la troisième fois et attendre impuissant la mort suspendue là-haut sur nos têtes et qui risque à chaque seconde de nous écraser ! Dès le départ des

⁵⁵ Pouvons-nous être seulement les témoins de l'immense combat qui se livre aux frontières de l'Est ? Le souci de notre avenir exige le travail de tous, donc celui des femmes.

⁵⁶ Les policiers qui contrôlent nos liens avec la Résistance.

avons, nous n'attendons pas la sirène de fin d'alerte, et remontons nous coucher. Nous vivons dans une telle incertitude du lendemain que nous nous séparons le matin avec ma mère, sans savoir si nous nous reverrons le soir, ou non, si nous serons blessés ou morts, si la maison sera debout ou détruite !

Non seulement nous offrons peu de résistance aux maladies, mais due à la décalcification, les fractures sont nombreuses. Suite aux réductions des mesures d'hygiène et à la sous-alimentation, les parasites se développent et s'échangent parmi les réfugiés, dans les écoles déplacées, les queues. Pour les poux, tonte des cheveux, peigne fin, lotion de vinaigre chaud réduisent leur prolifération, mais ne les éliminent pas. Les puces, chassées dans les coutures des vêtements, s'écrasent avec bruit et sang entre les ongles des pouces. Quant à la gale, plus difficile à combattre... Napoléon n'en débarrassa jamais ses armées !

Nous les jeunes devrions être en pleine croissance ! J'ai beau mesurer ma taille, me peser, me repeser, je ne grandis ni ne grossis. Déjà mon père, mal nourri dans son orphelinat, ne s'était pas totalement développé.

On pallie au manque de médicaments en revenant aux remèdes de grands-mères : ventouses, cataplasmes de lin, de riz, sinapismes à la farine de moutarde. On se soigne avec des plantes mauve, reine des prés, feuilles de choux cuites au lait, avoine grillée. On se gargarise au sel, aux feuilles de ronces sucrées. On avale des tas d'infusions de serpolet, thym, tilleul, verveine, mélisse, camomille, sauge adaptées à toutes sortes de maux.

De son côté, la trop grande fatigue de ma mère, épuisée par les privations, le manque de sommeil et sa grande peine, se porte sur sa large plaie à la jambe qui se creuse, suppure et devient un inguérissable ulcère variqueux. Elle ne veut pas s'écouter niais elle ne peut plus marcher, il faut l'hospitaliser !

Me voilà tout seul dans la vie ! Privé du salaire de ma mère, comment vivre avec ma minuscule paye d'apprenti⁵⁷. Comme l'usine me refuse le déjeuner gratuit à la cantine, je dîne au Fourneau Municipal, d'un ragoût de patates ou d'une soupe où je trempe mon pain, mais deux heures après j'ai faim : Je n'ai pas assez de sous pour acheter ma viande, ne parlons pas du loyer, du reste. Souvent dans la queue, des gens épuisés tombent sans connaissance. Nous flottons dans nos vêtements élimés, nous arrivons au bout du rouleau.

J'ai dix-huit ans ; habituellement, n'est-ce pas l'âge d'or de l'homme, dans la joie de vivre, l'insouciance ? Mais pour nous, cette pénible existence de guerre a été la vie quotidienne de toute notre adolescence, avec l'absence de distractions, de fêtes, de filles. Où nous survivons dans une ville morte. Où s'amuser est inconvenant et interdit. Où les alertes nous jettent pour de longues heures dans les abris. Où nous, jeunes, vivons non pas dans la joie de l'instant présent, mais dans le futur. Où nos existences sont suspendues. Où tous nos projets, envies de nous amuser sont refoulés au-delà du sombre tunnel où nous vivons, vers cet après-guerre qui n'en finit pas d'arriver !

Anciens et adultes ont leur existence derrière eux. Ils ressassent leurs souvenirs, les beaux bien sûr ! Ils évoquent leur vie dorée d'avant : leurs frasques au régiment, leurs nuits de bai et de java. Ils se réjouissent des carnivals, les gueuletons, des filles emballées. Ils évoquent la douceur du temps de paix, de la liberté. Mais nos souvenirs à nous ?

Pourtant, cette maudite guerre ne durera pas éternellement. C'est vrai qu'inexorablement depuis Stalingrad, la balance penche en faveur des Alliés. Mais en attendant le Débarquement, dans ce présent fait de nuits blanches, d'arrestations, de bombardements, nous sommes des marionnettes emportées par un enchaînement irrésistible d'événements sur lesquels nous n'avons aucune prise. Nous subissons nos existences sans pouvoir élaborer aucun projet d'avenir

Car pour l'instant, nous existons au jour le jour. Ce qui compte, c'est remplir tant bien que mal nos estomacs, dormir sous un toit, être vivant le lendemain Cette vie qui nous aurait semblé insupportable avant-guerre, nous la subissons chaque jour et pas question de se suicider pour y échapper ! Même si cette guerre nous réserve sûrement d'autres coups durs, notre grande préoccupation, c'est d'être là, maigres mais entiers, le grand jour de la Libération !

Nous, les jeunes, sommes endurcis. En voir de toutes les couleurs est notre vie quotidienne. Marcher vingt kilomètres sous la pluie, sauter des repas, vivre dans des pièces glaciales, nous débrouiller seuls, suivre des cours après une nuit blanche, travailler l'estomac vide, faire quatre

⁵⁷ 2,10 F de l'heure

heures de queue sans rien ramener, essayer bombardements et mitraillages. Nous subissons toutes ces épreuves sans plainte ni gémissement. C'est la guerre.

Mais nous avons compris que pour survivre, il faut se faire oublier, être humble. Nous sentons notre manque d'importance. Non, nous ne sommes pas des personnages supérieurs, d'arrogants centres du monde à qui tout est dû. Nous avons découvert qu'il faut être petit pour désarmer la mauvaise humeur des policiers et occupants qui arrêtent les rouspéteurs. Petit pour encaisser des tracasseries des fonctionnaires tatillons ; petit devant les contrôleurs économiques pointilleux ; petit pour rassurer les paysans méfiants : petit face aux rafles et contrôles pour ne pas être déporté ; petit pour satisfaire ceux qui détiennent une parcelle d'autorité et nos chances de survie. Pour durer, vivons tranquilles, vivons cachés

L'homme s'adapte à tout. On ne pense pas chaque minute à toutes les interdictions, restrictions, limitations imposées par les Fritz. Dès que nous le pouvons, nous tournons leurs règlements, enfrenons leurs «défendu de...». Une active lutte passive s'est développée, très mal perçue de nos maîtres ! Puis, en cherchant bien, nous gardons même quelques joies, très appréciées ! Un meilleur repas avec nos rations en début de mois, les soirées muscadet à Vallet, les blagues avec les autres apprentis. Et des plaisirs gratuits, naturels dont les Boches ne peuvent nous priver : le retour du printemps, des fleurs, des feuilles aux arbres, la pousse des légumes au jardin, les chants des oiseaux, les belles soirées d'été, les baignades et le clapotis des vagues en Loire, et le seul fait d'être jeune, souple et bien vivant

Faute d'autres copains, je retrouve d'anciens camarades d'école qui n'ont pas bien tourné. Les mains au fond des poches à la mal au ventre, la gapette sur l'œil, ils roulent les mécaniques, jouent aux durs. Les soirs de ce printemps 44, on s'adosse longtemps à l'entrée de nos couloirs, on bavarde, détaille les passants, lorgne les rares demoiselles. Quand nous allons au ciné, nous choisissons entre les salles du Centre où l'on joue : «*Un de la Canebière*» avec Alibert, «*Feu Sacré*» avec Viviane Romance «*Arlésienne*» avec Gaby Morlay, l'«*Inconnu dans la Maison*» avec Raimu, «*Barnabé*» avec Fernandel, «*Le Soleil a toujours raison*» avec Tino Rossi, «*Bandit d'Honneur*» avec Adémaï, «*Fichu Métier*» avec Larquey⁵⁸. Mais attention tout spectacle interrompu par une alerte est considéré comme terminé Le public évacue théâtres et cinémas et se disperse dans les abris !

Les dimanches après-midi, nous nous réfugions dans les rares bistrots ouverts. En buvant des chopines de mauvais «gros plant», nous chantonnons en sourdine, avec tous les consommateurs un peu gris des airs tristes d'actualité : «*J'attendrai, le jour et la nuit, j'attendrai toujours, ton retour ! - Je suis seul ce soir, avec ma peine, je suis seul ce soir sans ton amour ! - C'est un bal défendu, dans un p'tit coin perdu du quartier Montparnasse ! - Pitié pour mon Ivan qu'on vient d'enfermer là dans la Tchéka ! - Reviens, veux-tu, ton absence a brisé ma vie ! - Au Paradis perdu...*»

Malgré le manque d'aiguilles et les phonos usés, certains privilégiés écoutent Tino, le Corse gominé, dans : «*Marinella, Ramuncho, Tchi-Tchi*», ou Charles Trenet, le jeune fou chantant : «*Y a des Zazous dans mon quartier*». La danse est toujours formellement interdite. Quelques petits bals clandestins s'improvisent autour d'un phono, d'un accordéon, dans les arrière-salles de café, chez des particuliers et en sourdine pour ne pas attirer ennuis et policiers. Car ils menacent :

«De la décence S.V.P., n'insistons pas sur le caractère choquant de ces bals. Devant tant de familles si cruellement éprouvées, ces "divertissements" sont inadmissibles et sévèrement réprimés. Des musiciens sont poursuivis, plusieurs établissements sont fermés pour six mois sans préjudice des rigoureuses sanctions judiciaires. La police a découvert 150 danseurs dans l'un d'eux !»

Mes copains sont très chapardeurs. Ils piquent de tout, partout, aux étalages, dans les magasins, les vestiaires. C'est à qui sortira le plus chouette truc. Et ils sont ambitieux Les maisons sinistrées sont pleines de choses à faucher. Dans les caves abandonnées, ils raflent des bouteilles qu'ils revendent dans les cafés où ils partent en java ! Ils sont tous une nuit pincés par les poulets avec, dans une remorque, une barrique de vin, piquée sur les quais. Prison, jugement, condamnations, interdictions de séjour pour certains.

Trop livrés à eux-mêmes, élevés par des mères seules et débordées, dans quelle mesure sont-ils responsables ? Quand ils voient les adultes combiner pas toujours honnêtement. La Justice ? Quand un chapardeur de légumes écope dix jours de prison ferme et que le gros trafiquant du marché noir défendu par un avocat s'en tire avec une amende et le sursis ! La Police ? Qui livre les Résistants aux Boches sachant qu'ils seront fusillés Les valeurs traditionnelles ? Quand les adultes sont désemparés, qu'attendre d'adolescents dépassés ? Finalement, je me retrouve seul dehors, encore plus seul qu'avant.

⁵⁸ Les films interprétés par Jean Gabin ne sont plus projetés.

Bon dessinateur, mon père avait, à quatorze ans, reproduit d'anciennes machines à vapeur, des tramways à impériale de 1900 qui m'avaient toujours impressionné par leur minutie. Je profite des longues heures où je suis bloqué à la maison pour dessiner à mon tour, ces roues, manivelles et engrenages que je trace à l'encre de Chine et peins fidèlement !

UN RÊVE FOU

J'ai ce soir avalé de coriaces rutabagas à l'eau et bu du lait écrémé, je n'ai plus de pain, plus rien. Dans notre logement humide, j'ai faim, j'ai froid. J'ai bien brûlé quelques journaux, mais leur flamme éphémère est tombée. Je me recroqueville au lit pour trouver un peu de chaleur. Mon père est en Allemagne, mon frère au cimetière, ma mère à l'hôpital, mes copains dispersés. Bouclé par le couvre-feu, sans rien à lire, sans T.S.F., je m'ennuie. Voilà 1 630 jours de ma vie que cette sale guerre m'a volés !

Dehors, les lourdes bottes ferrées des omniprésentes patrouilles boches résonnent lugubrement sur nos pavés. Dans la nuit silencieuse, leur martèlement cadencé cogne lourdement dans ma tête. Au moindre bruit, je sursaute ; est-ce la sirène ? Puis l'électricité est coupée, j'allume une bougie et recouds des boutons. Je somnole, je divague, je rêve. Oh, qu'elle sera magnifique la vie après-guerre, quand par un coup de baguette magique tous nos tourments finiront. Quand nous n'aurons plus ces alertes chaque nuit, avec tant d'avions pleins de bombes sur nos têtes ! Quand nous vivrons, sans crainte d'être morts la minute suivante. Quand d'aveugles torpilles ne déchiquetteront plus les bébés, les femmes, les anciens !

Oh oui, des temps lumineux viendront, où nous ne lirons plus chaque matin, ces longues listes de patriotes fusillés. Où les soldats de tous bords ne s'entre-tueront plus, clans la fleur de l'âge, dans la boue et les glaces. Où ils vivront toute leur vie d'homme et mourront vieux dans leur lit, de leur belle mort !

Oh ! Quelle fête permanente nous connaissons quand les enfants ne seront plus orphelins et les femmes veuves de combattants. Quand les mères ne pleureront plus leurs fils disparus et les fiancés leur amour perdu.

Oh ! Que je souhaite voir ce siècle où les dizaines de millions de morts de cette «der des der» seront vraiment les derniers tués de la dernière des guerres !

Oh ! Que déjà je voudrais vivre ces heures bénies où les pères prisonniers, déportés, résistants rentreront dans leurs foyers. Où les familles se réuniront chaque dîner sous la lampe, autour de la soupe fumante. Où les hommes joyeux reprendront leur vie de tous les jours, où les enfants comblés verront leur papa chaque soir et où les mamans heureuses n'auront plus constamment les yeux rouges !

Oh ! Qu'elle sera formidable l'existence quand tous les jours nous trouverons quelque chose dans nos assiettes : un potage de légumes, des patates, du pain blanc à volonté, du beurre sur la table et de temps en temps un morceau de viande. Soyons raisonnables, seulement les dimanches déciderons-nous notre menu suivant nos goûts et non pas d'après les miettes trouvées avec nos cartes.

Oh ! Que la vie sera belle quand les commerçants offriront sans queue, tout ce que nous chercherons dans leurs magasins illuminés. Quand dans un monde d'abondance, leurs rayons regorgeront de tout ce qui nous manque. Quand il suffira de demander pour obtenir : du charbon, pour bien nous chauffer à quinze degrés, des vêtements à notre taille, des chaussures solides, des pneus pour nos bécanes et où plus tard, je m'achèterai un vélo neuf !

Oh ! Que nous danserons gaiement autour des gigantesques feux de joie où nous brûlerons toutes nos cartes : d'alimentation, de textiles, de charbon, de tabac, de jardin, de poisson, de viande, de vin, de lait, de circulation ! Où nous jetterons aux flammes, tous nos tickets de pain, de beurre, de pâtes, de sucre, de café, de chocolat, de confitures, de patates ; où nous réduirons en cendres, tous les bons de pneus, de chaussures, de vêtements, de monnaie-matières ; où nous carboniserons à jamais tous les formulaires, déclarations, inscriptions, demandes, laissez-passer !

Oh Qu'il sera agréable de ne plus toujours cacher ses idées, de dire franchement ce qu'on pense à un inconnu dans la rue, de lire autre chose que la presse nazie, d'écouter la T.S.F. de son choix, sans crainte d'être emprisonné par la Gestapo !

Oh ! Combien j'apprécierai ces jours de liberté, où l'on partira, voyagera, dans tous les trains, sur toutes les routes de France et du monde, de jour comme de nuit, sans ausweiss (Laissez-passer), sans rencontrer à chaque pas les sentinelles vertes ; où je reverrai la mer, où je découvrirai Paris et la montagne que je ne connais pas !

Oh ! Qu'arrive vite cette époque divine où filles et garçons reviendront en ville, où nous discuterons à perdre haleine, où nous chanterons à tue-tête, où nous danserons des nuits entières, où nous nous amuserons comme des fous, dans un monde béni, où les hommes respecteront leurs différences et où nous vivrons dans la gaieté, l'amitié !

Oh ! Que je pleurerai de joie quand nous chasserons les occupants ! Quand tous nos lendemains, nous chanterons le «*Temps des cerises*» Comme je vivrai intensément chaque jour de cette époque lumineuse, chaque heure de cette existence dorée où chaque matin j'apprécierai de me réveiller dans ce magnifique paradis où jamais pour moi, le Pain, la Paix, la Liberté ne seront de vains mots !

Je sens que je rêve, j'ai froid, j'ai faim... Soudain mugissent les lugubres sirènes, bien réveillé, je dévale les escaliers, cours sous l'église où j'attends résigné la fin de l'alerte. Au milieu de gens comme moi, frigorifiés, fatigués, affamés, je repense très fort à mon rêve, je suis sûr qu'il se réalisera.,, un jour !

QUAND L'HEURE DE TRAVAIL EST PAYÉE 10 GRAMMES DE BEURRE !

Les rations annoncées ce mois sont minces et proches des précédentes. Pour mai 1944, les consommateurs les perçoivent «compte tenu des disponibilités : 2 kilos de patates, 360 grammes de viande de boucherie, 200 grammes de volaille, 120 grammes de charcuterie, 250 grammes de pâtes, 250 grammes d'attribution spéciale de légumes secs, 120 grammes de fromage, 100 grammes de beurre, 100 grammes d'huile, 100 pastilles de saccharine, 2 œufs. La ration de thé est supprimée, les stocks sont épuisés. La fabrication de toute confiserie, y compris des dragées, est interdite. Les allocations de lait aux enfants sont réduites encore.⁵⁹

Tiens ! Pour parer à toute aggravation de la situation, un stock de vivres de sécurité est distribué⁶⁰ Au marché, on trouve quelques salades, des épinards, des radis. Quant aux civils allemands, ils reçoivent encore par mois : 900 grammes de matières grasses ; 1 kilo de sucre ; 1 kilo de viande 400 grammes de pain par jour ne parlons pas des soldats privilégiés !

La Compagnie du Gaz et la Préfecture communiquent

«Nous avons très peu d'espoir d'être réapprovisionnés en charbon. Utilisons les stocks restants avec parcimonie. La distribution s'effectuera une demi-heure le matin, deux heures à midi et une heure le soir. Les abonnés réduiront leur consommation au strict indispensable. Ils feront leurs vaisselles et toilettes à l'eau froide.

«De même, la Société Nantaise d'Électricité annule toute autorisation d'emploi du courant ! Seuls les établissements prioritaires en bénéficieront⁶¹ . Tous les autres doivent s'abstenir de toute consommation. Les magasins peuvent rester ouverts, mais l'usage de l'électricité leur est formellement interdit. Tous les ascenseurs s'arrêteront au 31 mai, sauf ceux des hôpitaux. L'utilisation des chauffe-eau est défendue !⁶²

«Ne gaspillez pas l'eau potable filtrée, tout arrosage de jardin doit immédiatement cesser, Sinon, la distribution en sera rationnée et servie uniquement par les bornes publiques.»

Pour manger un jour à ma faim, je vais un samedi sur deux chez ma tante. Mais ces soixante kilomètres à bicyclette deviennent un exploit ! Je n'ai fait qu'un des vélos du père et du mien que je

⁵⁹ De 0 à 18 mois : 3/4 de litre ; de 18 mois à 6 ans : 1/2 litre ; de 6 à 13 ans : 1/4 de litre, et aux femmes allaitant 1/2 litre par jour. Le lait écrémé des «J3» et «V» est supprimé. Le lait en poudre est réservé aux bébés de moins d'un an ne digérant pas le lait normal, L'âge pour recevoir du lait concentré est abaissé de 12 à 9 mois.

⁶⁰ 1 kilo de conserves, de légumes, 500 grammes de pâtes et de confitures, 250 grammes de légumes secs. Le sucre de juin sera réparti en avance

⁶¹ Hôpitaux, pharmacies, P.T.T., S.N.C.F., journaux, laiteries, minoteries, etc.

⁶² «Chaque quart du réseau sera alimenté six heures par jour, trois heures de jour et trois heures de nuit, sans pouvoir informer le public de l'ordre où ce tour sera appliqué. Surveillez votre installation pour savoir quand l'utiliser, observez ces restrictions avec discipline pour assurer un service minimum le plus longtemps possible. Tout dépassement de votre contingent entraînera la coupure définitive !»

rafistole pendant des heures. J'ai fixé une roue de 700 centimètres à l'arrière et une de 500 à l'avant. Je rétablis l'équilibre par le guidon relevé «à la papa» Sans roue libre en état, j'ai mis un pignon fixe. Je ralentis par les pédales et avec un seul frein malade.

Mes pneus archi-usés jusqu'à la toile, boursoufflés d'emplâtres, enveloppent des chambres remançonnées couvertes de pièces que des chiffons tressés protègent dans la jante des rayons. De deux chaînes mortes qui cassent, j'en fais une. J'ai du jeu partout, dans les moyeux, les manivelles. De semi-rondes, les billes des roues, du pédalier deviennent carrées. Tout craque tellement que sans sonnette je m'annonce. C'est sur ce tank, qu'avec beaucoup de peine et de sueur, je me traîne, par tous les temps !

Le travail ne manque pas en campagne, mais certains retraités y gagnent une livre de beurre, pour une semaine de boulot !... Du 10 grammes de l'heure pour toute paye, quelle exploitation ! Et je fauche les prés, rentre le foin, désherbe les vignes, tout à la main bien sûr. Samedi soir dans les fermes, manquant de distractions, on se retrouve avec trois gars du coin, au cul des barriques à déguster «gros plant» et «muscadet». On encourage les hésitants des traditionnels

- Allons Jean-Marie, tu marches ben sur deux pattes
- Eh Léon, jamais deux sans trois

Puis l'on recommence dans un autre «magasin», les visages rougissent, chacun pousse sa chanson. Eux «*J'ai deux grands bœufs dans mon étable*», «*Le Chant des blés d'or*», «*Cœur de lilas reine d'un jour*». Et moi «*Sous les Ponts de Paris*», «*Tant qu'il y aura des étoiles*», «*C'est un mauvais garçon*».

Quand mon vélo est irréparable, je rentre à pied ou je le grimpe lundi matin dans un camion plein de gens debout qui s'en retournent travailler à Nantes. Habitué à mon allure de tortue, malgré qu'au gazogène il n'aille pas vite, j'ai l'impression qu'il file comme le vent. Nous gardons un œil sur le ciel au cas où des avions nous mitrailleraient.

VIVRE SOUS LES BOMBES

Encore cette nuit du 28 mai 1944, le sinistre duo s'instaure : grondement des escadrilles-pinceaux des projecteurs balayant le ciel-descente des éblouissantes fusées éclairantes-crépitement des mitrailleuses-giclées des balles traçantes. Un vrai feu d'artifice, on y voit comme en plein jour Largage des bombes incendiaires qui provoquent des feux illuminant les objectifs ! Envolée des fumigènes ! Les gros projectiles dégringolent des forteresses volantes ! Tirs déchaînés de tous les canons de D.C.A. de la ville et du port

Les sourdes explosions se rapprochent, le bombardement fait rage. Cette fois, c'est pour nous. Que je me sens petit et vulnérable. Je me plaque au mur et salive difficilement, la crainte me serre les tripes, personne ne parle. Mme Daré tremble et m'agrippe le bras. Ouf ! les fusées s'éteignent, la D.C.A. se tait, le grondement s'éloigne. On est encore vivant, jusqu'à la prochaine fois !

J'apprends le lendemain que la gare de triage et beaucoup d'immeubles autour sont détruits. Le pont du chemin de fer qui enjambe la Loire est écroulé⁶³, le centre de traitement des eaux est hors d'usage. On parle de 75 morts et 1 300 sinistrés. Notre usine est écrasée sous les bombes. Tout l'atelier d'électricité où je travaillais s'est effondré comme un château de cartes. Avec les 300 ouvriers atterrés nous faisons le tour des bâtiments abattus et méconnaissables. Pas trop près, car il y resterait des bombes non éclatées. Partout, ce ne sont que murs démolis, amas de briques, poutrelles tordues, tuyaux enchevêtrés, vitres brisées.

Aux secouristes et terrassiers requis se joignent des sinistrés qui fouillent leurs foyers en ruine pour y retrouver quelques affaires. Sans cesse, on dégage des corps. Une femme sanglote près du cadavre de son mari. Mais quel drame angoissant ces bombes à retardement ! Elles explosent à tous moments, de toutes parts Comment s'en protéger ? Elles rendent très dangereux le sauvetage des ensevelis. On compte déjà de nombreuses victimes parmi les sauveteurs. A ceux qui opèrent sur des lieux très menacés, l'aumônier donne l'absolution.

Et la Préfecture communique :

«Nantais, éloignez-vous des bombes à retardement. Réfugiez-vous dans les cafés et hôtels. Ne revenez que si des pancartes vous y autorisent. Aidez à identifier les morts, les blessés amnésiques ou dans le coma. Anciens combattants qui gardez en souvenir votre casque de la dernière guerre, votre impérieux devoir est d'offrir votre fidèle compagnon de si terribles journées aux sauveteurs de la

⁶³ Pont de la Vendée.

Croix-Rouge. Ils dégagent des ensevelis dans des endroits très dangereux où votre casque les protégera de mortelles chutes de pierres.

«Le dernier bombardement prive la ville d'eau filtrée pour plusieurs semaines. Tous les puits seront déclarés ; les propriétaires les cureront et désinfecteront. Les camions-citernes répartiront cinq litres par jour et par personne. Réduisez votre consommation au minimum. Ménagères, les lavoirs municipaux sont fermés, utilisez les bateaux-lavoirs en rivière. Habitants des quartiers menacés près des gares, évacuez-les ! Sinistrés non encore hébergés, consultez la Mairie. Évacués de septembre, votre retour est toujours interdit ! Tous les spectacles sont défendus.»

Nouvel appel du Préfet aux Nantais :

«Assurez la survie de notre ville martyre. En ces heures tragiques, il n'y a pas de place pour les oisifs. Tous au travail... Embauchez-vous pour réparer les voies et l'usine des eaux. Personnel des entreprises détruites, vous êtes requis pour le déblaiement. Salariés des Établissements Brissonneau, soyez tous présents pour dégager vos ateliers, Aucune absence ne sera tolérée.»

Ma tante d'Angers nous écrit

«Quelle vie ! Les avions passent sans arrêt sur nos têtes. Nous sommes presque toujours en alerte, avec huit ou dix par jour, dont trois déjà ce matin ! Nous couchons tout habillés et ne dormons presque plus ! Nous nous levons quasiment toutes les nuits. La sirène finit juste de mugir que déjà nous sommes sur nos vélos toujours prêts. Parfois, nous n'arrivons pas à temps aux abris, comme samedi où les bombes tombaient tout autour de nous. Que nous avons eu chaud ! Le quartier de la gare a été durement atteint. Le matériel des pompiers qui rentraient juste de Nantes est presque tout détruit. Notre rue trop près des voies est évacuée.

Toutes ces bombes à retardement m'inquiètent beaucoup pour ton oncle requis au déblaiement, Avec tous ces bombardements et les mitraillages des rares trains, je n'ose m'aventurer à Nantes. En ces temps si troublés, écrivons-nous chaque semaine. Quand verrons nous la fin de ces misères et serons-nous tous là ?»

Tous les jours, la presse cite ces raids qui se multiplient sur tant de villes :

«À Rouen, les Anglo-Américains s'acharnent sur la cité martyre qui a subi l'un des plus violents bombardements de la guerre. D'innombrables projectiles ont détruit des milliers de maisons, ébranlé la magnifique cathédrale. Les gigantesques incendies allumés lors de ce raid sauvage interdisent aux secouristes l'accès du Centre. On déplore plus de mille morts. Les hôpitaux regorgent de blessés.

«A Toulon, les agresseurs n'ont cessé de déverser des tonnes de bombes. Lyon a subi un bombardement encore plus meurtrier que les précédents. Cambrai venait juste d'ensevelir ses cent victimes qu'à nouveau les projectiles américains ont fait 350 morts.

Saint-Étienne enterre 700 morts, Nantes 160, Angers 150. Lille compte 534 morts et 3 000 maisons détruites⁶⁴ Dans toute la France, cette hécatombe de civils totalise, en une semaine, 5 021 tués et 8 602 blessés.»

Le 23 avril 1944, le Maréchal Pétain déclare :

«Des bombardements d'une violence et d'une cruauté inouïes sèment l'épouvante dans notre capitale, à Rouen et dans d'autres régions. Des milliers de morts, de blessés gisent sous les décombres. C'est au moment où notre pays est complètement désarmé que ses anciens Alliés s'acharnent sur lui. Ma pensée ne vous quitte pas, votre douleur est la mienne.»

Un notable nantais affirme :

«Les Anglo-Américains nous ruinent et nous tuent pour mieux nous sauver ! Leurs inqualifiables agressions conjuguées aux ravages des communo-terroristes nous coûtent affreusement cher. En détruisant nos moyens de transports, ils raréfient encore les produits indispensables à la survie des Français. Ils nous mènent à la famine et à la plus atroce misère.»

Les alertes deviennent si nombreuses, la dizaine par 24 heures, que pour éviter d'être toujours dans les abris, un nouveau signal de présomption de fin d'alerte⁶⁵ sonne dès que les avions s'éloignent. Il permet aux secouristes de s'attaquer immédiatement aux sinistres et aux gens de sortir des caves. Mais réunions et rassemblements ne recommencent qu'après le réel signal de fin d'alerte⁶⁶. Imprévisiblement les alertes nous saisissent de jour comme de nuit, au travail, aux cours,

⁶⁴ Alors qu'à Saumur on dégage les ensevelis, la cité est encore arrosée de bombes américaines. On a relevé 100 victimes dans un train coupé par les bombardiers anglais.

⁶⁵ Deux sons élevés séparés par une pause.

⁶⁶ Le son plat uniforme d'une minute

à table, dans les queues où nous perdons notre tour. En nous déplaçant, nous repérons les abris pour nous y précipiter au cas où...⁶⁷.

PRÉLUDE AU DÉBARQUEMENT

Mais ces raids Alliés qui s'intensifient de jour en jour, ce pilonnage systématique de tous les objectifs stratégiques, sont sûrement le prélude au Débarquement dont on a tant parié depuis si longtemps. Les Allemands le reconnaissent :

«Une armée immense, équipée des moyens techniques les plus modernes veut envahir le continent. Toutes les mesures sont prises sur toutes les côtes d'Europe pour repousser cette attaque qui sera la plus gigantesque de cette guerre. Certaine de rejeter l'agresseur à la mer, la Wehrmacht combattrait violemment les troupes qui forceraient le barrage de l'Atlantique avec ses nombreuses armes secrètes : avions et fusées-robots, tanks et sous-marins miniatures. Cette confiance est basée sur le formidable dynamisme de notre peuple, sur le moral élevé de nos soldats soutenus par des réserves considérables.»

Le 3 avril 1944, notre pro-nazi Lavai est bien de cet avis :

«Je vous le dis avec cette tranquillité que j'ai quand j'exprime six mois trop tôt, une vérité que les Français acceptent facilement six mois plus tard : l'armée allemande ne sera pas battue !»

Tous les jours, les Vichystes nous mettent en garde contre notre Libération :

«Le Comité d'Alger et le sieur De Gaulle réclament un débarquement sur nos côtes. Ne comprennent-ils pas le sort effroyable où nous conduirait cette guerre sur notre sol ? Ces terribles combats le réduiront à un désertique champ de bataille, à une immense terre brûlée où ne subsistera plus pierre sur pierre, où tous nos monuments, églises, musées chefs-d'oeuvre seront anéantis, où les civils souffriront le martyre, et où notre civilisation risquera de sombrer définitivement.»

Un éditorialiste pétainiste affirme :

«Le débarquement est maintenant redouté par ceux qui l'espéraient. Cette tentative de "Libération" sera précédée de bombardements et de canonnades aveugles qui écraseront nos villes, pulvériseront nos usines, dévasteront nos campagnes, incendieront nos bourgs, saccageront nos récoltes, raseront nos forêts. Tout ce qu'au cours des siècles des générations de Français ont élevé sera mis bas par ces surhumaines batailles et les civils auront disparu sous les ruines !»

Un chef milicien brandit un autre épouvantail :

«La dissidence glisse vers le marxisme de la résistance communiste dirigée contre les Allemands, mais aussi contre notre régime. Si la France devient ce champ de bataille, les pillages, banditismes, assassinats s'intensifieront. Comment subsisterons-nous ? Les combats ne ménageront personne, les obus ne différencieront pas les foyers. Pour les nombreux Français propriétaires de biens, l'occupation est fâcheuse mais, à la "Libération" qu'advientra-t-il de nos maisons encore debout, de nos possessions, de notre société ? L'anarchie s'imposera, les voleurs nous rançonneront. Tout sera confisqué, collectivisé et nous serons endoctrinés, bolchevisés !»

Pour nous qui depuis tant de mois subissons cette invivable dictature avec en prime le pillage de toutes nos richesses, même si les pertes sont élevées, le pays encore plus démoli, nous préférons en courir le risque pour que décampent les Nazis et que revienne la liberté. Mais pour chasser les Boches, les Alliés devront percer un infranchissable rempart : le fameux *Mur de l'Atlantique* !

Nous savons que sur toutes nos côtes inaccessibles aux civils, d'imprenables fortifications sont édifiées⁶⁸, que sans compter d'innombrables quantités de ciment sont gâchées que tous les caps, promontoires baies, ports sont défendus par d'énormes blockhaus que des milliers de canons pris à toute les armées européennes sont braquées ; que partout des nids de mitrailleuses sont pointés que d'infranchissables réseaux de barbelés sont tendus ; que toutes les plages sont truffées de mines que tous les chemins sont hérissés de murs et rails antichars ; que des tas de casemates, d'abris

⁶⁷ Fréquemment. les quelques trains qui roulent sont attaqués. On honore la belle conduite de nos cheminots qui malgré bombardements et déraillements conduisent leurs convois voies et paient un lourd tribut de sang à la guerre. Ceux utilisant des lignes agressées reçoivent des primes de mitrailleurs

⁶⁸ Par l'Organisation Todt du nom d'un ministre allemand et qui utilise des centaines de milliers de travailleurs requis.

bétonnés, d'obstacles camouflés, de cantonnements nombreux bloquent toutes tentatives d'invasion et que partout, nuit et jour, sentinelles et patrouilles veillent à ce que personne ne s'infilte⁶⁹.

En prévision des combats du débarquement et devant la fréquence des bombardements, d'exceptionnelles mesures de sauvegarde, des populations sont prises. De nombreux trains emportent des villes tous ceux qu'aucun emploi n'y retient. Paris se vide de ses enfants femmes enceintes, bébés, malades, vieillards. Dans les villages on organise des centres d'accueil. Les écoles des zones dangereuses sont obligatoirement fermées, les élèves repliés à la campagne. Ainsi, 26 000 jeunes Lyonnais ont été évacués. De pathétiques appels sont lancés en faveur de ces petits des villes.

«Comme dans tous les naufrages, sauvons d'abord les enfants. Sauvons ces bambins aux cœur blessés, aux yeux pleins de larmes. Écartons des villes menacées ces gamins aux nerfs détraqués par les bombardements. Arrachons le maximum de petits enfants aux raids qui ébranlent leur fragile équilibre et perturbent leur sommeil. Que ces innocents connaissent des semaines sans alertes, qu'ils oublient leurs angoisses ; qu'ils dorment paisiblement ; qu'ils réapprennent à jouer, à sourire. Sauver ces gosses, c'est assurer l'avenir du pays !»

«Évitons dans les zones côtières dangereuses les grands rassemblements d'écoliers. Les élèves des villes bombardées vivent dans des conditions tellement anormales qu'il n'y aura plus dans le Primaire et le Secondaire de notes éliminatoires. De même, le Baccalauréat et tous les concours dont ceux d'entrée dans les lycées et collèges sont annulés. Dans les pénibles difficultés actuelles, pas question pour les enseignants de partir en vacances scolaires. Ils seront cet été employés dans un service supplémentaire dont témoignage figurera dans leurs dossiers !»

ILS ONT DÉBARQUÉ !

En vue du Débarquement, la Résistance redouble d'efforts, mais la «Justice» aussi !

«Douze francs-tireurs convaincus d'attaques contre l'Armée Allemande et de l'assassinat d'un Feldgendarme ont été condamnés à mort par la Cour Martiale de Saint-Brieuc et immédiatement exécutés.-Cinq communistes de dix-neuf à vingt-deux ans, responsables d'un déraillement où soixante personnes furent tuées, sont condamnés à mort par le Tribunal Allemand de Poitiers et fusillés aussitôt.»

«Des bandits groupés en école de guerre, commandés par deux terroristes espagnols, ont été condamnés à mort par la Cour Martiale Française de Limoges et fusillés quelques instants plus tard.-Quatre malfaiteurs qui délivraient des internés de la prison de Laon ont été condamnés à mort et fusillés immédiatement.»

«Quarante-cinq saboteurs de voies ferrées condamnés à mort par les Tribunaux allemands sont exécutés à Poitiers.-Vingt-quatre bandits, auteurs de vols à main armée, ont été condamnés à mort par le Tribunal allemand de Quimper et de suite exécutés.-Neuf chefs de la dissidence savoyarde ont été fusillés pour répondre à l'exécution à Alger d'un lieutenant-colonel.»

Vite identifiés, comme elle est dangereuse leur vie de hors-la-loi ! Très difficilement, ils survivent dans l'illégalité. Ils se déplacent discrètement, tous les sens en éveil pour éviter les policiers français, gestapistes et feldgendarmes. Qu'ils tremblent intérieurement quand leurs faux papiers sont contrôlés ! Ils luttent dans la crainte permanente de l'arrestation qui signifiera la mort ! Toujours à la merci de traîtres infiltrés, de délateurs bien français qui font causer les gens. Sans parler des aveux, des noms extorqués aux torturés. Que seulement ceux qui l'ont vécu leur jettent la pierre ! Si bien qu'après des années de résistance, ceux passés entre les mailles du terrible filet vert sont rares !

Quant aux jeunes maquisards, ils subsistent dans des conditions très précaires, ils taxent les paysans pour se nourrir. Ils se déplacent souvent pour éviter l'anéantissement par les Nazis et miliciens beaucoup mieux armés qu'eux. Et pourtant de «bons Français» justifient leurs persécutions pour le compte des Boches !

*«Ces Anglo-Américano-Russes incitent les réfractaires à **prendre le maquis** sous les ordres de communistes. Ce terrorisme suscité de l'étranger est contre les intérêts de la France. Ces instigateurs d'assassinats fardés de patriotisme nous conduisent à la plus atroce guerre civile. Sous couvert de nationalisme, cette tourbe de gens sans aveu s'érigent en justiciers pour satisfaire leurs instincts de rapines et de meurtres.»*

⁶⁹ On dit aussi qu'exterminés en Russie, les Boches qui gardent l'Atlantique ne seraient plus très jeunes que des Mongols et Géorgiens seraient dans les parages engagés dans des actions anti-maquisards. C'est fou la nourriture qu'ils dénichent dans les fermes Leurs *mitraillettes* sont beaucoup plus convaincantes que les ordres du Ravitaillement

«Quand on absout le vol et le crime avec des mots d'Honneur et de Patriotisme, comment des jeunes résisteraient-ils à cette pente du mal ? Les forces de l'ordre luttent contre ce banditisme que rien ne saurait justifier ! A la violence, nous répondrons par la répression implacable. Les irréductibles n'ont pas à compter sur notre indulgence !

Pourtant le 1er mai 1944, Vichy célèbre la Fête de la Concorde et du Travail. Le Maréchal Pétain lance un appel :

«Français, quiconque participe aux groupes de résistance compromet l'avenir du pays. Il est de votre intérêt de garder une attitude correcte et loyale envers les troupes d'occupation... Jeunes gens, les voix qui vous prêchent la désobéissance ne sont pas des voix françaises. Leurs conseils perfides vous mènent sur les routes du déshonneur et de la trahison.»

«Notre pays traverse des jours qui compteront parmi les plus douloureux qu'il ait connus. Excités par de perfides conseils lancés par des propagandes étrangères, un trop grand nombre de ses enfants livrés aux mains de maîtres sans scrupules font régner chez nous un climat avant-coureur des pires désordres. Des crimes odieux... désolent des campagnes, (les villes et même des provinces hier paisibles et laborieuses)

Lors d'un déjeuner offert par des journalistes allemands, Marcel Déat, ministre du Travail déclare :

«Je voudrais qu'il y ait toujours plus de compatriotes qui se joignent à vous Si j'étais plus jeune, j'aurais volontiers endossé l'uniforme de la L.V.F, ou des Waffen-S.S. Quant aux Anglais.. ils nous précipitent dans la guerre civile. Ils fournissent armes et explosifs aux terroristes qu'ils glorifient !»

Pour ces collaborateurs anti-soviétiques, les Bolcheviques sont des Huns, des barbares asiatiques ils assimilent la Résistance à du brigandage et les communo-gaullistes à des hommes à abattre !

Face à Vichy avec ses 40 000 miliciens sans parler des gendarmes, policiers, indicateurs, combien sont-ils ces combattants de l'ombre ? Quelques dizaines de mille sûrement. Quand l'un tombe, un autre prend sa place

En Italie, Goumiers et Tabors marocains tournent l'imprenable Mont Cassino. Le 5 juin, les Alliés occupent Rome Le 6 juin 1944, après avoir évoqué tant de fois le second front, nous apprenons sans surprise *«qu'ils ont enfin débarqué !»*

Dans la rue, les gens échangent des regards complices et guillerets qui réchauffent le cœur, les tailles se redressent ! Partout, au travail, dans les queues, on ne parle passionnément que de ça. Pourvu que ce ne soit pas un débarquement bidon, comme à Saint-Nazaire ! Et l'on rêve en cœur, si les captifs en liberté surveillée que nous sommes depuis si longtemps allions être enfin libérés ?

Les officiers allemands ne se promènent plus fiers et décontractés ; leur air soucieux nous ravit ! En gare, leurs régiments s'embarquent précipitamment pour le front. Mais au soir, les Alliés ne sont pas rejetés à la mer. Soutenus par les tirs de leurs navires au large, ils ont vaincu le "Mur de l'Atlantique".

Avec nos vieilles T.S.F. bricolées avec des pièces et des lampes de récupération, nous comparons les communiqués anglais et allemands. Hélas, l'avance alliée n'est pas foudroyante. Si leurs avions qui ont la totale maîtrise de l'air pilonnent les voies de communications boches, harcèlent ses renforts, si leurs têtes de pont bien accrochées s'élargissent, se réunissent, s'approfondissent, s'ils débarquent du matériel lourd, les contre-attaques allemandes les clouent sur place !

Nos maquisards quittent enfin la clandestinité : Armes à la main, ils luttent activement partout contre l'ennemi. Ils sabotent ses liaisons, déraillent ses trains, freinent la progression de ses colonnes, libèrent certains secteurs, ce que les Boches tolèrent très mal.

«La puissance occupante ne traitera pas les rebelles arrêtés comme des soldats réguliers et des prisonniers de guerre, mais toujours comme des francs-tireurs et les fusillera ! 148 de ces soi-disant patriotes qui instauraient l'anarchie ont été condamnés à mort. Français ! Transmettez sans délai toutes indications permettant d'emprisonner ces bandits. 100 000 francs⁷⁰ vous récompenseront pour chaque terroriste arrêté. Ceux qui ne signaleraient pas leurs plans connus de sabotage seront sanctionnés sévèrement. La détention d'armes, l'espionnage, l'appui aux troupes d'invasion sont punis de mort ! A bon entendeur, salut !»

Le Maréchal y va de son message :

⁷⁰ Énorme somme qui représente sept-mois du salaire d'une ouvrière.

«Les Années anglo-saxonnes sont aux prises sur notre sol... N'aggravez pas vos malheurs par une action qui risquerait d'appeler sur vous de tragiques représailles. Demeurez fermes à votre poste... Français ! Je vous supplie de penser par-dessus tout au danger mortel que courrait notre pays si ce solennel avertissement n'était pas suivi.»

Les jours passent, les alliés bien implantés sur la côte renforcent leurs têtes de pont, mais leur progression est mince.

Journaux et Radio-Paris répètent les nouvelles nazies :

«En Normandie, la contre-offensive allemande est en plein développement. Les pertes alliées sont extrêmement sévères. Leurs cadavres s'entassent par milliers devant nos lignes. Des volontaires russes se battent avec frénésie aux côtés de leurs camarades allemands.

«L'aviation américaine détruit systématiquement les villes françaises ! Une pluie de bombes s'est abattue sur Rennes, Le Mans, Lorient, Nantes, Angers, Alençon. A Rouen, l'incendie fait rage, combattu par les Pompiers de Paris et des mineurs du Nord. Aux immenses brasiers allumés par les bombardements massifs succèdent des raids quotidiens parachevant la destruction. Dans Lisieux aux trois quarts incendiée, la basilique est endommagée ; Bayeux n'est qu'amas de ruines. Saint-Lo, joyau architectural, est rasé, même les chiens y sont tués. Vire est détruite avec 2 000 morts. Pont-l'Abbé n'a plus un toit sur ses maisons.»

A Nantes, nous subissons deux nouveaux longs et violents raids. Pour éviter les dangereux rassemblements, l'absoute pour les victimes a été donnée sur le parvis de l'église.

Le Préfet rappelle formellement :

«Les Quartiers des Gares et des Ponts déjà bombardés et très menacés sont à évacuer totalement. Encore trop d'inutiles à la vie de la Cité demeurent sur place. Ils doivent immédiatement évacuer la Ville en emportant vingt-cinq kilos de bagages ! Suite aux redoutables problèmes d'hygiène et de santé posés par le manque d'eau, le premier devoir des parents est d'abriter leurs enfants hors de Nantes. Les Nazis allons vivre de dramatiques journées. Des bombardements meurtriers vont séparer des petits des leurs, tout enfant recueilli sera immédiatement déclaré à la Préfecture, toute disparition y sera signalée.

«Par contre, je rappelle impérativement aux fonctionnaires et employés, médecins et pharmaciens, patrons et ouvriers, qu'ils sont obligatoirement maintenus à leur poste ! Partir serait une véritable lâcheté ! Je m'adresse à leur patriotisme. Ceux qui transgresseraient ces ordres seront poursuivis. Tout commerçant qui s'enfuirait verra son magasin forcé, ses stocks réquisitionnés !

«Pour assurer la vie de la Cité et l'existence des foyers, réparons rapidement les voies de communications et les canalisations d'eau ! Ouvriers, personnels des usines sinistrées, être chômeur en ce moment serait une indignité ! Votre présence est indispensable pour entreprendre ces tâches ! Toute personne de dix à trente ans doit obligatoirement être vaccinée contre la typhoïde, provoquée par la mauvaise qualité des eaux !»

AU BOUT DU ROULEAU

Debout à six heures, quand j'ai un peu de beurre ou de margarine, je les gratte sur mon pain noir que je trempe dans mon lait écrémé. Ce matin, je n'ai cassé dans mon bol d'orge grillée qu'un croûton dur et moisi pour le ramollir. C'est curieux comme nous ne regardons plus à la fraîcheur des aliments : une soupe aigre, du beurre rance, une viande odorante, un fromage verdâtre, du lait tourné ; on avale tout, encore heureux de les avoir ! Parfois, nos estomacs se fâchent !... Dehors, des chiens terriblement maigres cherchent à manger dans les poubelles vides de toute nourriture !

Après une semaine d'interruption, quelques rares trams reprennent du service. Comme je réserve mon vélo quasi mort pour le ravitaillement, tous mes déplacements se font à pied, pourtant mes brodequins sont occis. Je rattache leurs semelles décousues qui bâillent avec du fil de fer. J'ai tordu des pointes aux talons en guise de clous. Certains se bricolent des sandales dans des pneus de voitures. D'autres n'ont que des sabots de bois. Deux frères voisins n'ont qu'une paire de souliers pour deux... ils sortent... à tour de rôle ! Quant à Henri, non seulement ses chaussures sont dépareillées, mais elles sont toutes deux du pied gauche !

Mes dernières chaussettes avaient de tels trous que je n'ai gardé que la tige. Dans les souliers, mes pieds nus respirent et s'endurcissent. A la guerre comme à la guerre ! D'autres préfèrent les chaussettes russes ! Ils glissent leurs pieds entourés de chiffons dans leurs galoches..., et ça marche !... Mon copain Julien n'a qu'une paire de bleus. Sous la vieille veste déteinte et ample de mon père, ma chemise est déchirée, mon maillot troué, mon pantalon sans pli, bosselé aux genoux, s'effiloche aux talons. Je n'ai plus de caleçon, et c'est ma seule tenue ! Avec sous ma vieille

casquette, mes cheveux taillés par Henri avec beaucoup d'échelles, mes frusques pas lavées faute de savon, mes joues mal rasées faute de lames, mes longues pattes, mes ongles en deuil, comme beaucoup, je fais minable et sous-prolétaire, J'achète le minimum, juste pour manger.

A l'usine, en guise d'apprentissage, je déblaie les ruines des ateliers J'abats des pans de murs à la pioche. Je pellette dans les wagonnets des montagnes de gravats, je dégage des machines, je récupère tout ce qui est précieux : outillage, établis, moteurs, pour les remettre en état... plus tard. En plus de ma journée de terrassier, j'ai une heure trente de trajet. Certains jours, je tire la langue et la jambe pour rentrer.

Ce soir, le printemps me réjouit le cœur ! Les arbres de la place ont retrouvé leurs feuilles ; sans souci de la guerre, de joyeuses bandes d'hirondelles passent et repassent en folles envolées, mais je m'enferme avec le couvre-feu Tout seul dans notre 'logement, ma solitude ne me pèse pas trop. A travers mille traces laissées par mes chers absents, je perçois leurs présences, vivantes, presque palpables ! J'ai l'impression qu'ils sont avec moi, qu'ils vont pousser la porte, rentrer me tenir compagnie.

J'ai sous les yeux la tapisserie posée par mon père, j e m'éclaire avec l'électricité installée par lui. Je casse du bois avec la hache qu'il a forgée. J'utilise la casserole qu'a réparé mon frère. Je me lave devant la glace qu'il a fixée au mur. Sa veste est pendue dans l'entrée. Quant à ma mère, je déguste ses confitures de mûres, je baisse le rideau qu'elle a cousu. Tout la chambre est restée comme elle l'a laissée. Je me couche avec l'envie de leur souhaiter bonne nuit !

Malgré les farouches combats en Normandie, notre vie continue. Entre les alertes, nous travaillons pour quelques sous, nous courons après le ravitaillement, nous essayons de dormir et nous poursuivons nos cours théoriques où le prof de morale nous demande : «Comment vivez-vous en juin 1944 ?».

«Alors qu'en temps de Paix, on prévoit sa retraite dix ans à l'avance, nous subsistons, sans savoir si nous existerons l'heure suivante, dans une ville en ruines, le ventre vide, sans distraction, sans famille, et quand au lieu de l'électricité nous apprenons... le terrassement !»

L'optimiste prof conclut :

«Serrez les rangs derrière notre Maréchal et vous bâtirez une France solidaire dans une Europe nouvelle !»

Nous, attendons plutôt les Américains et notre Libération ! Mais dans combien de temps ?... Et serons-nous tous vivants ?

Même en ces temps de fièvre, nos quelques cinémas fonctionnent, des épreuves sportives s'organisent, des gens sont accidentés, s'enivrent, se battent, se noient, se volent... Dans une seule journée disparaissent aux quatre coins de 'la ville : une charrette à bras chargée de charbon, deux paires de bleus, trois pardessus, quatre vélos, cinq valises, six sacs à main, sept portefeuilles. Et sont chapardés dans les jardins, des légumes, des fruits, six lapins, douze poules. Et le pillage des logements et caves sinistrés continue !

Un maraîcher qui vendait ses tomates cinq fois le prix taxé est poursuivi. Trois ouvrières de la Manu⁷¹ , qui échangeaient deux paquets de cigarettes dérobées par livre de beurre, sont sous les verrous. Un escroc qui écoulait, à 60 francs pièce, 1 000 fausses cartes de pain, est arrêté comme un autre qui revendait 25 000 points textiles volés à la Mairie.

Avis à la population :

«De nouvelles et sévères restrictions d'électricité sont appliquées. Les réseaux ne sont plus alimentés que quatre heures par jour⁷² . Les artisans et industriels non autorisés sont débranchés ! Pour maintenir encore quelques jours sa distribution, le Gaz de Nantes économise ses très limités stocks de charbon en y mélangeant de la tourbe. Aucune attribution de gaz butane n'est allouée. Familles nombreuses, mutilés, malades, n'adressez plus de demandes !

«Le Secours National n'a plus de biscuits caséinés à distribuer ! Par mesure de sécurité, tous les concours hippiques organisés dans la région sont annulés. Le Grand Marché est réparti en plusieurs petits ! Pour pallier au manque de sérum antivenimeux, utilisez du permanganate de potassium ou du chlorure de chaux !

⁷¹ Manufacture des Tabacs.

⁷² De 7 à 8, de 11 à 13 et de 19 à 20 heures.

«Suite au prodigieux travail accompli de jour et de nuit dans de très difficiles conditions par des équipes de secours, les robinets fournissent de l'eau... de Loire. Ne l'employez que bouillie ou purifiée au chlore⁷³. De l'eau buvable reste distribuée par citernes. Il est formellement interdit d'utiliser l'eau potable des puits⁷⁴ pour d'autres usages que la cuisine et la boisson. Renouvelez tous les quinze jours vos réserves d'eau !

«Pour la procession de la Fête-Dieu, les paroisses n'apporteront, ni leurs croix, ni leurs bannières. Le cortège comprendra les jeunes filles, les religieuses, les suisses, les séminaristes, les hommes par rangs de huit, les femmes. Dès le signal d'alerte, ne vous cherchez pas, ne vous attendez pas, suivez rapidement les responsables vers les abris !»

AFFOLANTES BOMBES A RETARDEMENT

De jour et de nuit, nous vivons presque en permanence en alerte. A peine la sirène sonne-t-elle la fin qu'une autre démarre. De puissantes armadas se succèdent dans le ciel, pour détruire les ponts et les terrains d'aviation, pour mitrailler les routes et les trains, pour écraser les gares et les voies. Dans ces bombardements massifs, beaucoup de projectiles tombent loin des objectifs militaires. Ce jour, ils pleuvent sur notre cathédrale où la sacristie flambe, où le curé y est tué. Devant la Préfecture, je suis requis comme tous les passants pour déplacer des pierres et dégager des emmurés. Les courageux sauveteurs sont félicités.

«Les pompiers ont réalisé des tours de force inouïs pour lutter contre les incendies dans une ville sans eau. Les secouristes ont dépensé des trésors de dévouement pour sauver les ensevelis, enterrer les morts, déplacer les bombes non éclatées.»

Fébrilement, les Fritz achèvent de fortifier Nantes. Plus question d'être ville ouverte comme en 40. Nous devenons une citadelle prête à défendre farouchement un siège ! Le ciment ne manque vraiment pas aux Frisés ! Partout, ils en coulent ! Ils élèvent d'épais et hauts murs pour barrer l'entrée des petites avenues donnant sur les grands axes. En prévision des batailles de rues, ils creusent aux carrefours des abris bétonnés pour recevoir canons et mitrailleuses. Les routes d'accès à Nantes sont hérissées de rails antichars scellés ! Ils édifient des fortins de sacs de sable, tendent des kilomètres de barbelés. Allemands et Alliés vont donc en découdre ici. Ça promet !

Après un violent et nouveau bombardement des gares et voies nantaises, les Boches veulent les réparer avec des ouvriers.

Le journal annonce :

«Le Personnel des Aciéries de Nantes est requis pour des travaux de déblaiement. Le Personnel en congés des Raffineries Say doit revenir à l'usine pour des travaux urgents. Le personnel masculin des Établissements Brandt se présentera dans les plus brefs délais pour des emplois provisoires. Tout le personnel de la S.N.C.A.S.O. recevra une affectation temporaire, etc.»

Avec des centaines de requis aussi enthousiastes que moi, nous comblons d'énormes entonnoirs de vingt mètres sur cinq de profondeur qui partout coupent les voies derrière la gare des voyageurs⁷⁵. Même si nous sommes nombreux, que représentent nos minuscules pelletées dans de tels gouffres. D'autant plus que si les Frisés nous harcèlent de leurs : «Los ! Schneller arbeiten !»⁷⁶, un peu de caillasse est remuée. Dès qu'ils tournent les talons pour asticoter d'autres équipes, on s'appuie sur nos manches !

Mais, bon sang, combien ce travail de la terre est loin d'être idyllique ! De nombreuses bombes à retardement parsèment le secteur. Fréquemment ici ou là, une violente explosion nous fait bondir le cœur et plonger sous une pluie de cailloux. Je ne lève pas la tête pour admirer le spectacle. Qu'y a-t-il de plus angoissant que de se dire : «Quand ça va sauter ? Maintenant, dans cinq minutes ? Et où ? Devant, derrière ? Ce trou que nous longeons, va-t-il nous engloutir dans un entonnoir de dix mètres ?».

Nos cœur battants en prennent un de ces coups en pensant qu'à chaque seconde tout peut exploser sous nos pas dans une fulgurante détonation. Sans parler du train de munitions échoué là, que des prisonniers italiens, petites plumes au calot, déchargent fébrilement. Nous redoutons

⁷³ Distribué gratuitement dans les pharmacies.

⁷⁴ La liste des puits est affichée en Mairie.

⁷⁵ La gare d'Orléans.

⁷⁶ «Travaillez plus vite !

beaucoup que se volatilisent avec nous dans une gigantesque déflagration les lourdes caisses qu'ils portent et rangent en douceur sur des camions.

Madone ! Je n'aime pas cette dynamite et ce coin qui sent le roussi ! Ce n'est pas le moment de perdre bêtement notre peau si près de la fin. Il suffirait d'une bombe pour désintégrer tout le secteur et nous avec ! Alors nous nous méfions beaucoup des cieux d'où surgissent parfois des avions en maraude qui bombardent et mitraillent tout ce qui bouge ! En permanence, un veilleur scrute l'horizon, dès qu'il siffle l'alerte, c'est le sauve-'qui-peut, le plat ventre général !

La Propagande Boche fonctionne toujours activement :

«Dans Rome sont brandies des banderoles avec des faucilles et des marteaux. Des capitalistes juifs suivent les troupes d'invasion. Le coeur de la Chrétienté devient un bastion judéo-communocapitaliste !»

«Contre la barbarie rouge, pour la Civilisation Française menacée, tous au travail !-Fabriquons des canons pour venger les innocentes victimes françaises !-Le travail tuera la guerre et le terrorisme qui ruinent notre Patrie !»

«Jeune, sous prétexte d'anéantir l'Allemagne, des nuées d'avions détruisent tes villes. Demain régneront le communisme et la terreur rouge ! Fustige le cynisme anglais qui t'assaille depuis des siècles ! Défends avec nous ta Patrie menacée !- Marin nazairien qui pleure sur tes ruines et tes deuils, ta fière Cité ne redeviendra le premier port européen que par le triomphe de la Kriegsmarine ! Rejoins-la ! Aide-toi, le ciel t'aidera !»

Parallèlement, leurs «Avis à la population» pleuvent encore nombreux :

«Il est interdit de pénétrer dans les champs de mines. Les contrevenants s'exposent à la mort !- Le Feldkommandant ordonne de tirer sur tous les chiens qui y font en gambadant exploser de nombreuses mines. Leurs propriétaires passeront en Conseil de Guerre comme saboteurs. La Feldkommandantur ordonne aux propriétaires de grands terrains sans arbre d'y enfoncer des poteaux de 4,50 mètres !» (En fait, ces asperges de Rommel» s'opposent aux atterrissages des planeurs dans les prés.)

«Des ordres très stricts ont été donnés aux patrouilles qui tireront sur toutes les fenêtres mai camouflées !- Le couvre-feu est avancé de 22 heures 30 à 5 heures 30.-Les cafés et restaurants fermeront de 21 heures à 7 heures.- La Kommandantur interdit tout déménagement par automobile, tout contrevenant sera sanctionné, le véhicule confisqué !»

«Les pigeons voyageurs trouvés morts ou jetés d'avions doivent être déposés à la Kommandantur !- Le trafic des voitures est interdit dans les départements du Centre !-Un laissez-passer spécial est exigé dans le Rhône pour leur circulation !- L'entrée dans la Drôme et la Haute-Savoie est interdite !»

Ma tante m'écrit d'Angers :

«Ton oncle est arrêté ! Mon pauvre vieux mari va encore payer son écot ! La guerre de 14 et Verdun n'avaient pas suffi ! Entré dans la Résistance, il est tombé dans le piège d'indicateurs français qui l'ont emprisonné et vont le déporter en Allemagne ! Deux nuits de suite, ils ont perquisitionné la maison de la cave au grenier et volé nos trois lapins. Hier tantôt, nous avons eu quatre alertes et l'on redoute, pire encore. Nous reverrons-nous seulement ? Écrivons nous bien chaque semaine ! Embrasse ta mère pour moi à l'hôpital !»

Le 27 juin 1944, je reçois aussi un mot du père :

«La Poste va si mal, vos lettres mettent deux mois pour me parvenir. Nous sommes un peu au courant des événements de Normandie et nous attendons avec l'impatience que vous imaginez la fin de ces événements si douloureux pour tous. Malgré la visite de nos "bons amis", avez-vous des nouvelles de mes copains de la "grande famille" ? Mon cher petit Gustave, ne me sort pas du coeur ! J'ai toujours une grande confiance dans la fin prochaine de nos misères !»

Je lui réponds :

«Nos "bons amis" ont visité Angers et emmené Tonton chez eux ! Nous ne voyons plus tes copains dispersés de la "grande famille". Parfois, nous en recevons des tickets de pain. Avec la longue sécheresse, l'eau coupée, l'interdiction d'arroser, nous récolterons peu au jardin. Maman est hospitalisée, mais sa jambe va mieux. Si les choses tournaient mal, nous nous réfugierions à Vallet.»

Ma tante m'écrit quinze jours plus tard :

«Je te fais passer ce mot par un voisin qui descend à Nantes. Je suis si heureuse, malgré nos difficultés ! Ton oncle en route pour l'Allemagne s'est évadé ! Comme tout bon cheminot, il connaît les trains, il a sauté d'un wagon en marche sans se casser. Il est caché quelque part !»

DANGEREUX BOULOTS

Malgré leur énorme supériorité matérielle, malgré que jour et nuit armes et troupes débarquent, les Alliés progressent très lentement. Ce n'est qu'après de très durs combats que Carantan et Bayeux sont enfin libérés et dans quel état A Montebourg, la ville est morte ! Un poignant message de Caen est parvenu dans la capitale :

«Menacée d'une bataille de rues, écrasée sous les bombes, la ville dévastée par les incendies brûle depuis des jours. Des monceaux de morts gisent sous les ruines. Nous tentons de disperser notre population et appelons Paris à notre secours pour accueillir, ravitailler nos colonnes d'évacués fuyant à pied vers le sud !»

Les Allemands communiquent :

«Après avoir occupé Caen, les Alliés progressent vers Cherbourg où, à travers les ruines fumantes de chaque maison transformée en fortin, d'acharnés combats se poursuivent à l'arme blanche, au corps à corps. Si la bataille dure ainsi des mois, pied à pied, pas à pas, mètre par mètre, que restera-t-il de la France ?

«Dans les régions "libérées" mais rasées, aucune rose n'est jetée sous les pas des libérateurs, par les populations traumatisées. Ailleurs, des équipages anglo-américains ont été malmenés, lynchés, certains. Même si l'on comprend la juste colère des civils sauvagement bombardés, même si ces aviateurs sont coupables du meurtre de milliers d'innocents, même s'ils ont détruit des villes entières et d'incalculables œuvres d'art, ils restent des prisonniers de guerre, régis par des lois internationales !»

J'en ai vraiment assez de ce travail sur les voies ! A peine les énormes entonnoirs sont-ils rebouchés par nos nombreuses équipes, à peine avons-nous placé cailloux et traverses, à peine avons-nous à vingt bonhommes tirant comme un seul, posé des rails incroyablement lourds ; à peine le Pont de la Vendée, seul ouvrage ferroviaire à la ronde, enjambant la Loire est-il sommairement réparé, à peine le premier train se forme-t-il ; à peine les Frisés ont-ils le temps d'arroser leur exploit, que déjà une escadrille déboule sur le secteur. Terrés derrière des arbres, nous les voyons, dans un fracas épouvantable, piquer, bombarder. Tout est à nouveau chamboulé, méconnaissable tablier du pont écroulé en Loire, locomotives renversées, wagons éventrés, rails tordus, lourds essieux projetés comme fétus de paille, entonnoirs partout ! Deux semaines d'activités anéanties en cinq minutes !

Si nous sommes ravis de ce spectacle, les «Vert de Gris» en sont verts de rage ! Que la tête des officiers boches si furax de ne pouvoir faire traverser la Loire à leurs trains est plaisante à voir ! Ils se défoulent en nous aboyant des ordres agressifs. Ainsi pour acheminer leurs renforts, les Fritz s'obstinent à réparer des ouvrages détruits que les Alliés réattaquent dès qu'ils y parviennent.

Dégoûté de ce travail périlleux pour une cause qui n'est pas la mienne, je change pour l'aérodrome de Château-Bougon où les pistes labourées de trous de bombes sont inutilisables. Là aussi, tarabustées par les Frisés, de nombreuses équipes armées de petites pelles entourent les énormes entonnoirs. Seulement, dès que les pistes sont presque nivelées, des bombardiers les saccagent. Pauvres de nous, sur cet immense terrain nu comme la main sans un poteau pour s'abriter des mitraillages.

Parmi les milliers de gars requis par les Fritz : ex-troufions africains, ex-soldats italiens, prisonniers de divers pays, travailleurs «Todt» ramassés dans toute l'Europe, ouvriers nantais, sous-prolos bossant à la journée, je fais équipe avec les républicains espagnols réfugiés en 39. Amèrement, ils me content leur accueil en France «républicaine», leurs souffrances parqués dans les camps de concentration pyrénéens, leur scandaleuse livraison par Vichy aux Nazis qui les ont déportés en Allemagne, requis dans l'Organisation Todt. Ils se demandent ce que sont devenus les réfugiés anti-fascistes allemands et italiens remis par Pétain à leurs bourreaux sachant quel serait leur sort !

Puis nous aménageons des pistes aériennes de secours sur les prés des bords de Loire. Nous abattons arbres et haies, nivelons fossés et talus. Malgré le grand nombre de bras, malgré les «schneller arbeiten» des Boches toujours sur notre dos, ça n'avance guère ! On freine des quatre fers, on baisse les bras sous n'importe quel prétexte. Pendant les trajets, nous ne somnolons pas ! Dès que ceux qui voyagent sur le toit pour filer plus vite signalent des bruits d'avions-mitrailleurs, nous bondissons tous dans les fossés par toutes les portes et fenêtres de notre vieux bus.

Mon copain Henri revient du port où requis comme docker avec d'ex-soldats italiens, il déchargeait des caisses de munitions des soutes d'un cargo aux camions sur le quai ! En plus des Frisés qui lui criaient : «Schnell Arbeit ! Finir vite ! Avions anglais ! Boum, Tous Kaputt !». Plus la marée et le bateau baissaient, plus la pente à grimper caisse sur l'épaule devenait raide ! Malins, les Fritz ont gardé sa carte d'identité pour qu'il retourne demain !

Quant aux Allemands du front, ils reculent, mais bien lentement ! Fréquemment, leurs colonnes sur le pied de guerre traversent Nantes : abondamment camouflées de branchages, leurs mitrailleuses pointées vers le ciel, Des Frisés menaçants, fusils braqués, trônent sur les garde-boue avant des voitures aux portières arrachées pour les évacuer plus vite en cas d'attaque des F.F.I. On les sent nerveux, sur la défensive. Leurs habituels «Avis à la population de la Kommandantur» s'en ressentent :

«Toute communication de renseignements à l'ennemi sera considérée Comme espionnage.-Les civils qui prendraient part aux combats seront fusillés !-Vingt-sept jeunes francs-tireurs français du maquis de Saffré⁷⁷ qui épaulaient les Américains ont été condamnés a mort par le Tribunal de Guerre allemand et immédiatement exécutés.. Puisse cette leçon servir aux jeunes écartés de leur devoir. Pillards, attention ! Les troupes feront sans égard usage de leurs armes.-Les cafés et bars seront fermés jusqu'à nouvel ordre.»

Leurs communiqués clament :

*«Partout en Normandie, les Forces du Reich contiennent l'offensive Alliée. **Saint-Lo n'est qu'un amas de ruines d'où s'est retirée la Wehrmacht.**-Dans Falaise, 90 % des 22 000 habitants sont sinistrés.-En Italie, on s'affronte avec une rare violence au nord de Sienne, la célèbre Tour de Pise est endommagée par l'artillerie ennemie. Dans la bataille pour Florence, les troupes allemandes verrouillent des pénétrations locales.»*

Leurs «victorieux» bulletins du front russe affirment :

«Au nord-ouest de Jassy⁷⁸, les forces germano-roumaines progressent malgré une farouche résistance ennemie.-Dans la bataille de Minsk⁷⁹, la lutte redouble de violence.-Sur la Berezina, nos formations livrent d'acharnés combats défensifs et déjouent des menaces d'encerclement.-A Lublin⁸⁰ où la bataille croît en intensité, les assauts soviétiques sont repoussés avec des pertes extraordinaires. Le Commandement allemand abandonne Kovno⁸¹ où des combats extrêmement durs se déroulaient.»

MOURANTS EN SURSIS

Après six semaines de combats, transports et échanges ne fonctionnent plus ! Une région possède du vin, une autre des légumes. Des secteurs n'ont plus que leurs fruits à manger. En Normandie, le beurre n'est plus collecté ou est vendu sans ticket ! Sans parler des Boches supplémentaires du front Ouest à nourrir.

La très rodée machine du Ravitaillement nous a bien remis nos cartes, mais... Nos rations de beurre et fromage seront fixées ultérieurement... Faut de transport, le sucre de juillet ne sera distribué que lorsque tous les coupons de mai-juin auront été honorés ; en attendant, de la saccharine est attribuée. La viande est maintenue à 60 grammes par semaine et 30 grammes de charcuterie. On annonce 500 grammes de patates nouvelles et 250 grammes de pâtes... Pour constituer des réserves, un kilo de conserves et 250 grammes de légumes secs seront répartis. Dès qu'une livraison est annoncée, on se précipite.

Certains produits font totalement défaut, comme les allumettes, le café n'est plus servi. Nous ne touchons que la moitié de notre vin. Seulement deux décades de tabac sont prévues. L'approvisionnement en farine s'aggrave, la vente en est interdite comme la cuisson des galettes de sarrasin. On s'inscrit obligatoirement pour le pain, fabriqué avec des farines pour biscuits. On fait la queue aux boulangeries, certaines ferment et affichent «plus de pain» ! Des ménagères affolées achètent dix jours de leurs rations ! Ceux qui viennent derrière s'en passent ! La pénurie s'organise ! Seules les rations du jour sont servies. Face au futur menaçant, la S.P.A. demande de sacrifier, dès leur naissance, tous les chiots et chatons !

Le gaz n'est plus distribué que deux heures par jour, sous peu il sera coupe, alors nous dit-on :

⁷⁷ En Loire-Inférieure

⁷⁸ Roumanie.

⁷⁹ Biélorussie.

⁸⁰ Pologne.

⁸¹ Lituanie.

«Personnes seules, mettez en commun vos maigres ressources, cuisinez ensemble votre repas au lieu de quatre solitaires. Ainsi vous économiserez gaz et matières grasses et vous ne mangerez pas cru.»

Toute consommation d'électricité est formellement interdite. Le réseau n'est plus alimenté, sauf quelques heures aux hôpitaux, S.N.C.F., P.T.T. Où les sirènes ne fonctionnent plus, trois coups de canon tirés des quatre coins de la ville donnent l'alerte. Deux minutes de sonneries de cloches annoncent la fin. Les derniers trams s'arrêtent. Quel grand silence, plus de bruits de moteurs. On n'entend plus que les fers des chevaux, les pas et voix des piétons qui marchent au milieu des rues.

Dimanche, alerte ! Terminée la grasse matinée, les avions arrivent, les fumigènes s'élèvent, tous les canons de D.C.A. tonnent. Je cavale vers l'abri bien étayé sous l'église. Quel contraste, entre les mal réveillés qui viennent de bondir du lit, pas peignés ni rasés, certains encore en pyjamas et les croyants endimanchés, bien lavés, cravatés, qui ont interrompu leur messe au-dessus. Ils prient allègrement, enchaînent les «Notre Père» et «Je vous salue Marie», balancent de grands signes de croix.

Soudain, le secouriste dévale les escaliers et crie :

- Attention ! ils bombardent ! Serrez-vous contre les murs, sortez vos mouchoirs pour les poussières. Les détonations s'approchent. Alors sans crainte de se salir, les fidèles tombent à genoux sur la terre humide et entonnent... la prière des défunts : «*De profundis, clamavi ad te domine, domine exaudi vocem I...*».

- Ça n'emballa pas du tout les durs du Marchix⁸² refroidis mais bien vivants qui braillent très fort :
- Nom de Dieu de bon Dieu ! On n'est pas encore cuits. Ils nous emmerdent tous ces curaçonnons avec leurs patenôtres qui puent la mort ! Poussez «*De profundis morpionibus*» ou de «*Nantes à Montaignü*» et on chantera tous ensemble, en claquant des mains même. Si on doit mourir, que ce soit en rigolant !

Un autre ajoute :

- Vous si croyants, pourquoi ne remontez-vous pas implorer Dieu dans son église ? Comment y tuerait-il ses fidèles brebis ?

Offusqués, pour ne pas tenter le diable là-haut, plutôt que d'entendre leurs pieuses prières concurrencées par des chants paillards, les fidèles ont égrené leurs chapelets, médité en silence. En sortant, nous évoquons cette bombe tragique tombée sur le pont de la Belle Croix qui enjambe la Loire comblée. On parle de cinquante morts parmi les réfugiés dessous. Comment retrouvera-t-on les débris humains éparpillés dans le sable ?

Je rentre de l'abri avec Henri, mon voisin et copain d'école, revenu travailler à Nantes. Sans nouvelle de son père, un Hongrois engagé en 39 dans la Légion et prisonnier en Prusse, sa mère et sa sœur évacuées dans la Vienne. Il est aussi seul que moi, combien de familles sont ainsi écartelées ?

Ce midi, nous mettons en commun nos maigres provisions. Je possède un petit bout de lard, une noix de saindoux et Henri quelques pâtes plus un croûton de pain noir. Sans gaz ni électricité, nous les chauffons à la cuisinière avec des planches récupérées. L'entrée est délicieuse : saindoux fondant gratté sur des tartines grillées. Quant aux nouilles ruisselantes de graisse, parsemées de petits lardons croustillants, succulentes Nous les aurions mangées sur la tête d'un teigneux. Dessert : un demi-sucre chacun. Boisson eau de Loire chlorée. Quel extraordinaire souvenir je vais garder de ce festin, un des meilleurs de ma vie ! Avec une allumette, on cherche entre nos dents des miettes pour les remastiquer. Assis au soleil, on se regarde béats.

«On est bougrement heureux avec ça dans le ventre !

«Et on est vivant, et peut-être bientôt libre !»

A peine digérons-nous en fumant une cigarette de feuilles d'armoise et de topinambours mélangées à deux mégots que l'alerte sonne ! Les avions reviennent, nous sprintons en riant, à qui arrivera le premier sous l'église.

LES BOCHES DÉCAMPENT !

⁸² Quartier voisin habité de sous-prolétaires.

Début août, nous sommes souvent bombardés, de nombreux quartiers sont atteints. Ce soir, les torpilles ébranlent mon abri, les murs tremblent, le sol gronde. Pourtant, les nouvelles sont très bonnes. Les Amerlocks auraient percé au sud d'Avranches. Leurs blindés⁸³, engouffrés dans la trouée, avanceraient vite. Nous suivons intensément leur progression.

Même les communiqués allemands le reconnaissent :

«La Wehrmacht est engagée dans de durs combats défensifs face aux brèches profondes pratiquées jusqu'aux abords de Rennes et Dinan par les colonnes américaines.»

En un flot verdâtre, une marée d'Allemands descend la route de Vannes, traverse Nantes et repart vers l'Est. Ce n'est pas la débâcle, mais c'est la retraite. Ils s'entassent dans tout ce qui roule, toutes sortes de véhicules dépareillés, raflés aux civils, camouflés de branchages : voitures de toutes provenances, camionnettes de livraison, autocars bringuebalants, sans parler de vélos piqués, de charrettes à chevaux réquisitionnées où s'empilent de mornes guerriers blonds, somnolents dans le ballonnement des cahots.

Oh, ce ne sont plus les mécaniques bien huilées, le matériel standardisé, les véhicules bien peints de 1940 ! Finis les régiments victorieux chantant à tue-tête, la nuque raide. Terminées l'allure impeccable, l'alignement parfait des colonnes ! Disparus ces guerriers virils, à l'allure sportive, aux regards conquérants ! Ne parlons pas des uniformes flambant neuf, des bottes splendides, des ceinturons et sacs en vrai cuir ! Bon sang, qu'ils ont vieilli en quatre ans, ces troufions pas jeunes, aux uniformes fripés d'ersatz de tissu, aux équipements usés

Ces bidasses harassés, inquiets, mal lavés qui trament leurs bottes éculées et ne braillent plus leurs *«Haili hailo ha ha !»*. Les résistants désorientent ces touristes pressés. Ils passent au coltar les bornes kilométriques, changent de sens les panneaux indicateurs. Ce qui rend perplexes les officiers boches guidant leurs convois à la carte !

Mais où est le front ? Les Américains assiègeraient Saint-Malo, Brest, ils progresseraient vers Rennes. Seulement, pour ménager la vie de leurs soldats, ils avancent lentement derrière le rouleau compresseur de leurs bombardements et canonnades. Ces tirs aveugles entraînent tant de destructions, d'incendies, de victimes, que les zones libérées sont de véritables champs de ruines. Que va-t-il rester de notre région quand ce qui n'est pas démoli par les Alliés l'est par les combats, les Fritz en retraite ou les actions 'des maquisards ? Ceux-ci multiplient les sabotages. Des convois sur rails mettent deux semaines pour venir du Midi en Normandie. Gestapo et Milice les traquent sans pitié, les fusillent souvent sans procès.

- Si le moral des Boches baisse, le nôtre monte en flèche. Mais à la grande joie de notre prochaine délivrance se mêle l'anxiété. Les Fritz sont toujours nos maîtres. Depuis 1 460 jours, ils tiennent le haut du pavé. Leurs officiers sont toujours pleins de morgue condescendante. Défendront-ils la ville maison par maison ? Vivrons nous une terrible bataille de rues ? Nous sommes toujours sous les griffes de la bête nazie. Même blessée à mort, que nous réserve-t-elle dans ses derniers soubresauts ? Va-t-elle détruire ce qui reste de Nantes comme elle a démoli tant de cités russes ?

Comment subsisterons-nous si la bataille s'installe entre elle et les Alliés ? Quand nous sommes déjà sans gaz, sans électricité, sans provisions. Où trouver quelques jours d'avance de nourriture ? Et nous les jeunes, vont-ils nous emmener dans leur retraite en Allemagne ? Vont-ils développer ces diaboliques «V1», «V2» qui s'abattent sur Londres ? Et tous les malheureux résistants détenus, vont-ils les libérer, les déporter, les fusiller ?

Assaillis sur deux fronts, les Frisés subissent à l'Est l'offensive soviétique qui s'étend de la Baltique à la mer Noire, enfonce le front allemand, progresse très vite. J'avance en jubilant mes drapeaux de 400 kilomètres. Les Russes percent aussi dans l'isthme de Carélie, entrent en Estonie, ils approchent de la Prusse Orientale. Une partie de la Pologne dégagée, ils arrivent à Cracovie et sont aux portes de Varsovie ! Chassés d'Ukraine et de Crimée, les Fritz repoussés de Sébastopol sont aussi refoulés de Roumanie où les combats font rage à Jassy !

⁸³ Du général Patton,

Je profite de la panique pour rester à la maison, plus de travail, plus de sous, pour manger, on verra bien ! Mais comment résoudre nos problèmes de ravitaillement ? Comment remplir trois fois par jour nos estomacs quand l'approvisionnement des magasins devient si précaire, quand nos deux grammes de beurre par repas sont servis... en fonction des livraisons, quand la viande a disparu, quand au marché fléchissent les arrivages de fruits et légumes qui venaient des environs sur des bicyclettes, des charrettes, quand le blé manque...

Faute de camions, tous les véhicules disponibles sont partis en quête dans les proches campagnes.

Des boulangers ont, transporté ce grain moulu avec des brouettes. Où le blé fait défaut, on distribue des pâtes, des biscuits, du pain de soldats. On répartit des légumes déshydratés. Les restaurants municipaux servent encore quelques repas chauds. En prévision des «événements», un nouveau stock de vivres de sécurité est annoncé⁸⁴. On se couche parfois sans manger. On boit comme autrefois l'eau de Loire. Heureusement, les jours sont longs.

Malgré des nouvelles contradictoires, les choses vont vite. Si les ports : Lorient, Saint-Nazaire sont toujours solidement aux mains des Allemands. Les blindés américains auraient libéré Le Mans, Chartres, Rennes et avanceraient vers Dreux, Orléans, Redon. On sent les combats arriver à nous. Aux habituelles détonations des bombes répond le son lointain des canons. Des optimistes les voient déjà à nos portes !

Même «nos Boches» casernés à Nantes, dont la Marine, déménagent. Ils détruisent l'intransportable, incendient leurs stocks. D'épaisses fumées montent de tout leur matériel brûlé. Dès qu'un cantonnement est abandonné, de malins récupérateurs s'y glissent. Et toujours leurs colonnes traversent la ville. Mais au lieu d'unités bien groupées, c'est une débandade de colonnes hétéroclites où régiments et uniformes se mélangent. Des troupes épuisées, abattues, poussiéreuses, craignant d'être capturées, comme nos Poilus en 40. Bardés de cartouchières et grenades, les soldats en position de combat pour défendre Nantes, font décidés mais résignés. Casqués, manches retroussées, ils installent des canons et mitrailleuses aux carrefours.

Nous sommes totalement coupés du monde. Les trains et bus ne circulent plus. Les postes ne prennent plus ni mandat, ni courrier. Seules les lettres pour Nantes et la banlieue sont distribuées. Les banques et Caisses d'Épargne paient suivant leurs disponibilités. Fonctionnaires et salariés touchent leurs derniers sous. Bien des gens s'arrêtent de travailler, les ordures ne sont plus ramassées. L'hôpital ne nourrissant plus ma mère, je la ramène à la maison.

«Avis à la population :

«Les sirènes ne fonctionnent plus. La population doit se considérer en alerte permanente et s'abritera dès qu'elle entendra les avions. Les civils s'éloigneront de deux kilomètres des barrages antichars entourant la ville. Il est défendu de quitter Nantes par le nord.' Tout attroupement sur les ponts qui sont minés est interdit. Tout pillard arrêté dans un cantonnement allemand sera fusillé. Utilisez l'eau des puits, les dessertes par camions-citernes sont suspendues. A l'approche des combats, il y a danger de mort à rester dans les rues et aux fenêtres, évitez les grandes artères, descendez dans les caves avec vos vivres de réserve.

L'arrivée des Américains est imminente, leurs avant-gardes seraient aux abords de Nantes. Certains disent : *«je les ai vus»* et fument des blondes !

Mais qu'attendent-ils donc pour venir ? Les Frisés en profitent pour opérer le maximum de destructions ! Le port brûle, les grues s'écroulent, les navires en Loire coulent, le pont de la Jonnelière saute ! Sans arrêt les explosions se succèdent, le ciel est couvert des épaisses, fumées des feux que ne combattent pas les pompiers aux lances sèches,

Enfin, après une terrible nuit blanche, illuminée par d'immenses incendies, marquée par de formidables déflagrations qui ébranlent portes et fenêtres, troublée par leurs derniers convois, nous apprenons au petit jour qu'ils ont jusqu'au matin détruit, saccagé, anéanti, mais surtout qu'ils ont fait sauter les ponts sur la Loire, qu'ils auraient évacué la ville et seraient repliés au sud du fleuve !

⁸⁴ 500 grammes de pâtes, 200 grammes de sucre, 250 grammes de compote .